THRINAKÌA QUINTA EDIZIONE: PREMIO INTERNAZIONALE DI SCRITTURE AUTOBIOGRAFICHE, BIOGRAFICHE E POETICHE, DEDICATE ALLA SICILIA

A cura di Orazio Maria Valastro

M@gm@ Rivista internazionale di scienze umane e sociali
vol.21 n.1 2023

www.analisiqualitativa.com
magma@analisiqualitativa.com

Rivista fondata e diretta
dal Sociologo Orazio Maria Valastro

Osservatorio dei Processi Comunicativi
Associazione Culturale Scientifica
Catania - Italy

THRINAKÌA
QUINTA EDIZIONE

Premio internazionale di scritture autobiografiche, biografiche e poetiche, dedicate alla Sicilia

---

A CURA DI

ORAZIO MARIA VALASTRO

AMIS Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano

Le Stelle in Tasca ODV

Thrinakìa quinta edizione: premio internazionale di scritture autobiografiche, biografiche e poetiche, dedicate alla Sicilia
A cura di Orazio Maria Valastro
M@GM@ Rivista Internazionale di Scienze Umane e Sociali
vol.21, n.1, 2023, ISSN 1721-9809

Sommario

Quando un uomo nasce maledetto

Fabio Carapezza

Un estratto dalla biografia *Quando un uomo nasce maledetto* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), prima opera classificata nella sezione biografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Il mondo della verità

Graziella Puglisi

Un estratto dalla biografia *Il mondo della verità* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), seconda opera classificata nella sezione biografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Bianca

Maria Giovanna Scavone

Un estratto dalla biografia *Bianca* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), terza opera classificata nella sezione biografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Don Giovannino

Giuseppe Arabito

Un estratto dal racconto autobiografico *Don Giovannino* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), prima opera classificata nella sezione racconti autobiografici del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Profumo di limone

Federica Falzone

Un estratto dal racconto autobiografico *Profumo di limone* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), seconda opera classificata nella sezione racconti autobiografici del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

L'investitura

Rosario Libero Cinquerrui

Un estratto dal diario di viaggio *L'investitura* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), prima opera classificata nella sezione diari di viaggio del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Voyage à Thrinakìa

Véronique Béné

Un estratto dal diario di viaggio *Voyage à Thrinakìa* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), seconda opera classificata nella sezione diari di viaggio del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Memorie dall'isola del sole

Elena Traina

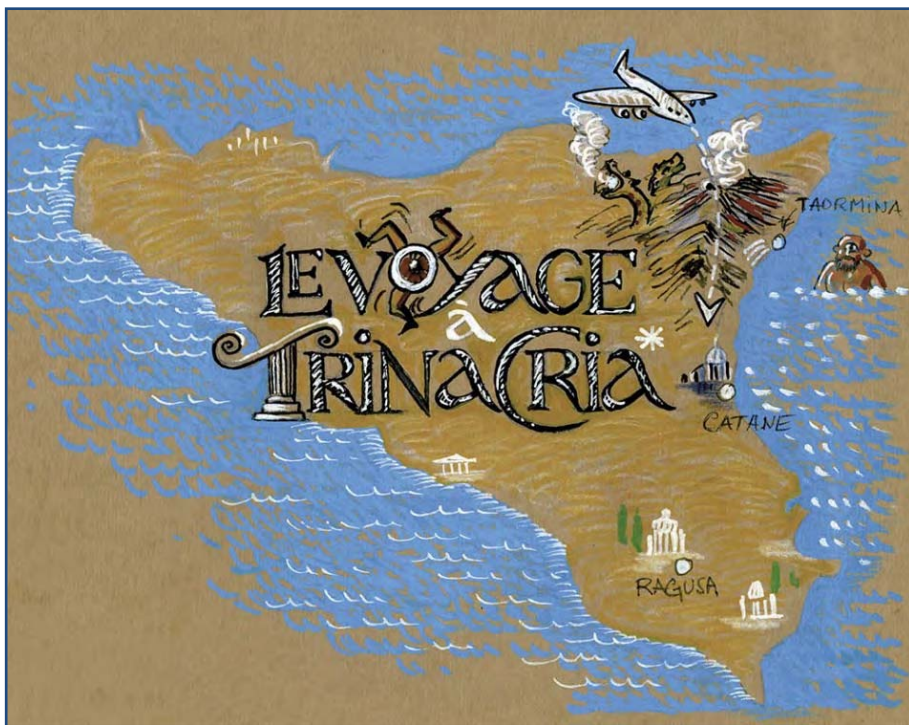
Un estratto dal diario di viaggio *Memorie dall'isola del sole* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), terza opera classificata nella sezione diari di viaggio del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa: l'île du soleil et son héritage poétique

Orazio Maria Valastro

magma@analisiqualitativa.com

Sociologue, mythanalyste, chercheur indépendant, formateur et consultant en autobiographie, spécialisé dans l'imaginaire de l'écriture autobiographique. Il est né à Catane en 1962, où il réside actuellement, après avoir vécu en France pendant plusieurs années. Il a étudié la sociologie en France. À obtenu son diplôme de maîtrise à la Sorbonne (Université Paris Descartes) et son doctorat de recherche à l'Université Paul Valéry. Directeur scientifique de M@GM@ - Revue internationale en Sciences Humaines et Sociales - et des Ateliers de l'Imaginaire Autobiographique de l'Organisation de Volontariat Les Étoiles dans la poche. Il a créé Thrinakìa, le prix international d'écritures autobiographiques, biographiques et poétiques, dédiées à la Sicile, ainsi que les Archives de la mémoire et de l'imaginaire sicilien (European Ego-Documents Archives and Collections Network). Il a récemment reçu le Prix Critique d'Avant-Garde pour le livre « Poetiche contemporanee del dissenso : immaginari del corpo autobiografico », Roma, Aracne (Premio Letterario La Ginestra, Firenze, 2023). Il a également reçu les prix suivants : Prix Franz Kafka Italie pour la Culture, décerné par le Comité du Deuxième Humanisme Italien (Prix Franz Kafka Italie XIII édition, Udine 2022) ; Prix Spécial du jury du Prix International Navarro pour ses qualités créatives et son engagement en faveur de la valorisation de la culture sicilienne, ainsi que pour son livre « Con animo imprescrittibile : diario di un disertore » - Roma, Sensibili alle foglie (XIIIe édition Prix International Navarro, Sambuca di Sicilia 2022) ; Prix international de la Chimère d'Argent pour la valorisation du patrimoine culturel immatériel (Accademia d'Arte Etrusca, Catania 2019).

Abstract Notre invitation à la lecture, avec ce numéro de la revue M@GM@, souhaite exhorter une écoute sensible. Une écoute sensible orientée vers les valeurs humaines. Les tensions éthiquement créatives de ces écrits postulent un regard différent et non indifférent aux autres et au monde. L'éveil d'un langage du cœur.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

Nous sommes heureux de proposer aux lecteurs de la revue M@GM@ le recueil de quelques extraits des œuvres autobiographiques primés lors de la cinquième édition de Thrinakìa. Nous parrainons le prix depuis la première édition, il ne pouvait en être autrement, et avec l'organisation bénévole *Le Stelle in Tasca* (Les étoiles dans la poche), nous nous sommes occupés de ses aspects scientifiques et éthiques.

Avec le partage de ces textes, nous soutenons le pacte de responsabilité culturelle au cœur de la création d'une archive participative de la mémoire et de l'imaginaire sicilien, l'*AMIS*. L'archive recueille depuis 2005 les souvenirs et les récits générés par le prix Thrinakìa et les ateliers d'écriture organisés au fil des ans par *Le Stelle in Tasca*.

Cette anthologie vise à plaider une archive participé, une mémoire collective partagée avec ses récits sur notre rapport au monde, prônant un patrimoine culturel immatériel porteur d'éléments importants de l'imaginaire d'une communauté, d'une société. Un imaginaire qui conditionne ou transforme les pratiques et les comportements quotidiens en proposant des choix de valeurs et vocationnels orientant la vie collective. Notre engagement humaniste consiste donc à soutenir la vocation de l'*AMIS*, l'archive de la mémoire et de l'imaginaire sicilien, le cœur battant du patrimoine culturel immatériel de l'organisation *Le Stelle in Tasca*.

Le prix est une expérience qui incarne la résistance humaniste que nous défendons en promouvant des valeurs bénéfiques à notre humanité commune, à notre relation avec nous-mêmes, les autres et le monde. Thrinakìa n'est pas simplement l'un des nombreux débarquements du héros grec Ulysse dans ses pérégrinations, cette île mythique du soleil qui n'est située ni à l'est ni à l'ouest.

Thrinakìa, prix littéraire fascinant et inusuel, métaphore emblématique du désir jamais éclipsé des femmes et des hommes de raconter, d'écrire l'expérience humaine quotidienne et le monde qui l'entoure, nous offre une invitation fascinante et originelle. Nous invite à solliciter, recueillir et se mettre à l'écoute d'histoires de vie vécue en Sicile. Un microcosme d'écritures autobiographiques transfigurant les expériences humaines en image poétique du monde.

Les écritures contemporaines de Thrinakìa représentent une pluralité de mondes vécus. Leur héritage poétique ne réside pas dans la recherche d'histoires qui racontent le retour d'un héros épique, mais dans le désir d'une humanité de femmes et d'hommes de partager et de susciter des émotions. L'espoir d'une quête par l'écriture. Le vœu de comprendre l'aventure humaine avec ses joies et ses souffrances. Une création textuelle de récits nous approchant du sens de tout et de la vie.

Le prix Thrinakìa nous aide ainsi à repenser une insularité qui va au-delà de la séparation entre l'île et le continent, entre un espace physique et existentiel fermé sur lui-même qui limite et circonscrit notre vision du monde. Nous sommes conviés par ces extraits de mémoires et de récits autobiographiques, à traverser l'océan de la vie. Le sentiment est d'être accompagnés par une sensibilité esthétique génératrice d'énergies vitales pouvant nous soustraire à un malaise existentiel de plus en plus répandu.

Thrinakìa est ainsi un espace esthétique franchissant les frontières de l'île du soleil, qui nous parle de la condition humaine de notre époque, des angoisses et des espoirs des femmes et des hommes de notre temps. Les récits autobiographiques de Thrinakìa ne sont pas uniquement des témoignages d'un grand intérêt culturel et social, ils expriment une énergie créatrice et une capacité génératrice de sens qui sollicitent une écoute sensible de soi et des autres.

Notre invitation à la lecture, avec ce numéro de la revue M@GM@, souhaite exhorter une écoute sensible. Une écoute sensible orientée vers les valeurs humaines. Les tensions éthiquement créatives de ces écrits postulent un regard différent et non indifférent aux autres et au monde. L'éveil d'un langage du cœur.

N'est-ce pas là l'héritage poétique de Thrinakìa ? Ce patrimoine culturel étayé par une fabulation humaine explorant un imaginaire confronté aux valeurs toxiques ou bénéfiques pour l'humanité. Une fabulation esthétique qui raconte et écrit, qui se reconnaît et se retrouve dans ces récits pour aider la vie à se faire comprendre et aimer.

Sicilia bedda | Sicilia hermosa

Martín Guevara Duarte

magma@analisiqualitativa.com

Autore e scrittore, nasce in Argentina nel 1963. Durante la carcerazione del padre Juan Martín Guevara, fratello di Che Guevara, prigioniero politico sotto la dittatura argentina, andò in esilio all'Avana con la sua famiglia rimanendovi per dodici anni. Instaurata nuovamente la democrazia fece ritorno in Argentina. Fin dalla più tenera età le sue letture e la sua scrittura ne riflettevano le inquietudini. Viaggia spesso in America Latina e in Europa, scrive poesie, racconti e riflessioni che espone in occasione d'incontri letterari. Si trasferisce in Spagna dove mette su famiglia, vivendo tra Madrid e León. Il suo stile è critico nei confronti dei meccanismi autoritari di qualsiasi modello di società e, in particolare, dei totalitarismi del nostro tempo. Invitato a partecipare al Cammino internazionale dell'Antica Trasversale Sicula, ha attraversato la Sicilia a piedi, stabilendo un forte legame emotivo con l'isola. Ha inoltre partecipato come testimonial di penna e giurato di Thrinakìa, il Premio Internazionale di scritture autobiografiche, biografiche e poetiche dedicate alla Sicilia, ideato e presieduto dal sociologo Orazio Maria Valastro. Ha scritto *All'ombra di un mito*, che lo ha condotto in diversi Paesi di svariati continenti, dove è stato invitato a tenere conferenze, e un libro di memorie, *I bambini dell'Avana Libera*, sui suoi anni di esilio a Cuba. Ha collaborato al Progetto Diarios con l'artista visivo cubano Danis Ascanio, presentato e premiato a Milano, una serie di serigrafie liberamente ispirate all'immagine di Che Guevara. Negli ultimi dieci anni ha scritto un gran numero di articoli nel suo blog omonimo, così come in vari media digitali, pubblicandoli in *Triangolo Guevara* con la casa editrice Lobo Sapiens.

Martín Guevara Duarte: testimonial di penna e giurato di Thrinakìa Premio Internazionale di scritture autobiografiche, biografiche e poetiche dedicate alla Sicilia.

Abstract *Sicilia bedda | Sicilia hermosa* - Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano (AMIS) - Le Stelle in Tasca ODV Catania.

Sicilia bedda

Dal promontorio si vedevano le onde lambire gli scogli, il sole fioco ma austero, nonostante tutto il suo potere chiarificatore, non riusciva a cancellare in me la sensazione, ogni volta che guardavamo in basso, di sovrastare una gola così profonda da arrivare sino al centro della Terra, per questo motivo afferrai la mano di Adriana. A lei girava la testa per le vertigini più che comprensibili e ci aiutammo a vicenda per oltrepassare quella curva dell'impervia stradina, valse la pena prendere quel sentiero per raggiungere il porto di Levanzo dalla Grotta del Genovese, invece di tornare per la via più lunga ma più diritta.

Il paesaggio era ancora più bello dopo aver appreso da un antropologo che ci accompagnava, che in passato quell'isola era collegata alle altre due vicine, Marettimo e Favignana, e tutte e tre alla Sicilia. Qui arrivarono i primi abitanti di Trapani, forse dalla penisola iberica, come suggeriscono le pitture rupestri sulle pareti della grotta del Genovese, di circa ottomila anni, simili a quelle della grotta di Altamira. Molto probabilmente, pensai, quegli abitanti avevano camminato lungo il sentiero sul bordo del precipizio, e forse, uno di loro prese per mano un'Adriana del Neolitico che soffriva di vertigini, gesto come filo conduttore e simbolo della solidarietà tra gli esseri umani di ieri, di oggi e di sempre. Forse si fermarono, probabilmente, coniugando prudenza e timore reverenziale per quel crogiolo di colori che ricade su quel paesaggio meraviglioso per dire addio a quella che in futuro sarebbe stata la punta dove finisce l'Italia, o il suo principio, dipende da quale parte si guardi.

Arrivati al porto, dalle nuvole rigonfie precipitò scrosciante un acquazzone. I camminanti stavano appena iniziando a conoscersi. Appoggiammo i nostri zaini sotto il tetto di un bar e ordinammo caffè, acqua, birra, pizze e arancini, e mi aspettava il gatto più affettuoso che abbia mai incontrato in vita mia. Le fusa di quel felino sul mio collo che soprannominai Pirandello, insieme alle chiacchiere animate, arricchite da sonore battute dall'allegro carattere siciliano dei miei nuovi amici, sono rimaste incastonate nel mio ipotalamo come uno scenario, o meglio, come un tappeto persiano.

Più tardi tornammo a Favignana, due giorni trascorsi conoscendo nuovi posti, persone, e poi a dormire a casa dell'artista plastico MoMó Calascibetta. Un'accoglienza meravigliosa con cena e notte tra racconti e risate, ancora e ancora, e il giorno appresso l'inizio della camminata sull'Antica Trasversale Sicula partendo da Mozia. Un gioiello universale per la concentrazione di Storia, cultura... e zanzare. Da quel momento, quindi, la Sicilia cominciò a entrarmi dentro, le risate cariche di energia e i paesaggi diedero i natali a un flusso affettivo interiore, a un amore per quest'opera intarsiata e dipinta dalle essenze multiculturali generate dai viaggi, dal passare del tempo, la convivenza, il senso dell'humor, dell'onore e di un misterioso equilibrio che si fonde tra una scintilla vulcanica con odori, sapori e colori insostituibili. La dolcezza e la lealtà della sua gente, la bellezza interiore ed esteriore della mia amica Francesca, la profondità e fermezza della mia amica Anna, l'affetto di Tano e Peppe, di Adriana e Maurizio e tanti altri. La forza di Peppino Impastato e la sua famiglia, la pastasciutta alla Norma e al Nero di Seppia.

I Siciliani con la loro spontaneità, per la mia esperienza personale, sono più cugini dei cubani, o di un caraibico molto più bellicoso e millenario, piuttosto che dei romani, dei greci o degli arabi.

Oggi voglio congratularmi con la 5a Edizione di Thrinakìa, il Premio Internazionale di scritture autobiografiche, biografiche e poetiche, dedicate alla Sicilia. E voglio essere fedele al mio desiderio di contribuire all'arricchimento intellettuale dell'isola che ho appreso ad amare e a diffonderne i suoi preziosi tesori culturali.

(Traduzione: Anna Assenza)

Sicilia hermosa

Las olas bañaban la roca, el sol, tenue pero firme, aún con todo su poder clarificador no lograba despejar la sensación de una garganta hacia centro de la Tierra cada vez que mirábamos hacia abajo, razón por la que tomé la mano de Adriana que sintió un mareo fuerte producto de un más que comprensible vértigo y nos ayudamos uno al otro atravesar ese recodo del camino, que hacía que valiese la pena tomar esa senda para llegar al puerto de Levanzo desde la Grotta del Genovese en lugar de regresar por el camino más recto.

El paisaje era más bello aún al haber aprendido hacía minutos, que en el pasado esa isla estaba unida a las otras dos cercanas, Marítimo y a Favignana y las tres a tierra, donde llegaron los primeros habitantes de Trapani posiblemente desde la península ibérica, como sugieren las pinturas rupestres

de las paredes de la cueva del Genovés, de unos ocho mil años de antigüedad, del mismo tipo que las de la cueva de Altamira.

De manera que muy probablemente por ese camino al borde del precipicio habían caminado aquellos habitantes, quizás también uno habría tomado la mano de una Adriana del neolítico mareada por el vértigo, como hilo trasmisor de la simbología de solidaridad entre los seres humanos de ayer hoy y siempre, se habrían detenido, mezclando la prudencia con el asombro por el crisol de colores que caía sobre aquellas vistas maravillosas para despedir lo que en el futuro sería el fin de Italia. O según se mire; el principio.

Cuando llegamos al puerto se desprendió de las nubes una fuerte lluvia, los caminantes que recién comenzábamos a conocernos, metimos nuestros "zainos" bajo el techo de un bar y dimos cuenta de café, agua, cerveza y pizzas o arancini, y me esperaba el gato más cariñoso que he encontrado en mi vida. Quedó grabado en mi hipotálamo el ronroneo de aquel felino en mi cuello l que apodé como Pirandello, con la charla animada plagada de chistes sonoros del alegre carácter siciliano de mis nuevos amigos, como telón de fondo, O mejor dicho: como una alfombra persa.

Después regresamos a Favignana, dos días conociendo nuevos lugares, personas, y luego a dormir a casa del artista plástico MoMò Calascibetta, una maravilla de recepción, de cena y de velada, y al día siguiente el comienzo de la Antica Trasversale Sicula, partiendo desde Mozia, una joya universal por la concentración de Historia, cultura… y mosquitos. Desde ese entonces Sicilia se fue introduciendo en mi, las risas cargadas de energía, los paisajes dieron lugar a un cauce de afecto interior, a un cariño a esa obra tallada y pintada con las esencias multiculturales aportadas por los viajes, el paso del tiempo, la convivencia, el sentido del humor, del honor y de una misteriosa templanza fundiendo una chispa volcánica con olores, sabores y colores irreemplazables.

La dulzura y lealtad de su gente, la belleza interior y exterior de mi amiga Francesca, la profundidad y firmeza de mi amiga Anna, el afecto de Tano y Peppe,de Adriana y Maurizio, y tantos otros. La fuerza de Peppino Impastato y su familia, la pasta a la Norma y al Nero di Sepia.

En mi impresión personal, más que romanos, griegos o árabes, los sicilianos y su desenfado los hacían más primos hermanos de los cubanos; aunque de un Caribe varias veces más guerrero y milenario.

Hoy quiero dar mis felicitaciones a la 5a Edizione de Thrinakìa, el Premio internazionale di scritture autobiografiche, biografiche e poetiche, dedicate alla Sicilia. Y dejar constancia de mi deseo de que contribuya tanto al enriquecimiento intelectual de la isla que aprendí a querer como a difundir sus preciados tesoros culturales.

L’isola

Giuseppe La Rosa

magma@analisiqualitativa.com

Palermo, 1967 - Montecchio Maggiore, Vicenza.

Abstract *L’isola*, prima opera classificata nella sezione Poesie L’isola del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Vanessa Ciaschetti

magma@analisiqualitativa.com

Chieti, 1972.

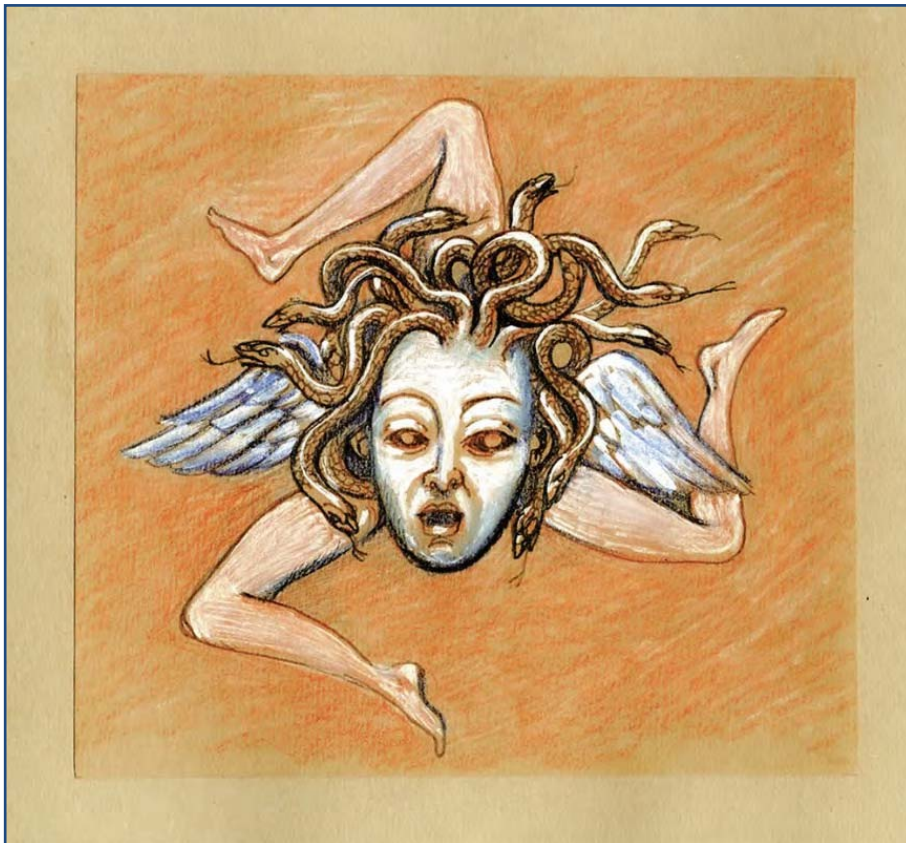
Abstract *L’isola*, seconda opera classificata nella sezione Poesie L’isola del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Lucia Lo Bianco

magma@analisiqualitativa.com

Palermo, 1965.

Abstract *L’isola*, terza opera classificata nella sezione Poesie L’isola del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

L’isola - Archivio della Memoria e dell’Immaginario Siciliano (AMIS) - Le Stelle in Tasca ODV Catania.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

L’isola

Giuseppe La Rosa

Comparimmo all’alba,

e in quell’aurora

capimmo che come bruchi di pïèridi

saremmo mutati in farfalle gocciolando sangue.

Avremmo volato nel sole trattenuti da forme tondeggianti

spinti dalla spirale d’acciaio che regola il moto del tempo.

Non avevamo stretto accordi allora

con quell’accolita gente delle strade

che ama un mondo senza raggio di bellezza

e per la quale l’Arte è trastullo.

Il gelo prende le ossa e non c’è fuoco:

gli alari giacciono freddi
come i paramenti d’una cerimonia consumata.

Sono tornato ai natii luoghi ed ho veduto dolcezza e favola
e scarpe consumate e terra
e argento d’acque e verdi primavere e cuori di chitarre.

Varcherò ancora l’ultima soglia
nel luogo inestinguibile che è quest’isola.
Canterò la ninna nanna ai vecchi alberi
ai campi attòniti di stoppie estive
al ricamo delirante di zagare e mare
all’etisìa disperata degli ideali.

L’isola

Vanessa Ciaschetti

Stordita da urla e campanelli
cassette e cartacce, frotte di persone e luci
odori inattesi mi rapiscono
Pennellate di colori
la mia vista invadono
Di sfere rugose l’arancio
e di bulbi spinosi mi incanta
e collane di rossi rubini
e ipnotiche strisce di grigio e di azzurro
con occhi lucenti e colore del cielo
Di spezie piramidi
e croste dorate che profumano l’aria
con sorprese di stelle filanti
Ti rapisce la Vuccirìa
caotica e calda
magnetica e florida
di sensazioni forti madre creatrice
della terra del sole impagabile dono.

L’isola

Lucia Lo Bianco

La mia Isola è un volo di gabbiani,

un insieme di colori e suoni nel silenzio.
La mia Isola è sbattuta dai venti
nel mare in tempesta,
é una storia infinita da raccontare
per stupire gli occhi dei bimbi.

La mia Isola vive nel cuore delle fate,
magia e incantesimi di streghe,
menti di saggi e illuminati,
ragione e pazzia di ogni giorno.
La mia Isola esiste come esiste il mare
e come è reale il reale.

La mia Isola aiuta a cercare la vita
e a trovare il sole tra le nuvole:
la mia Isola é luce nel buio.
La mia Isola viaggia nei cuori della gente,
raccoglie anime fantasmi
e approda a porti sicuri.

La mia Isola è ancora di salvezza
per chi orientamento ha perduto,
è sangue che circola nelle vene
del mare oscuro e profondo.
La mia Isola esiste come esiste il cielo
che sovrasta il vero più vero.

M@GM@ Rivista Internazionale di Scienze Umane e Sociali vol.21, n.1, 2023, ISSN 1721-9809

La figlia del pittore contadino

Rosa Giombarresi

magma@analisiqualitativa.com

Comiso RG, 1960.

Abstract Un estratto dall'autobiografia *La figlia del pittore contadino* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), prima opera classificata nella sezione autobiografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

L'energia e la bellezza della terra

Avevo appena tre anni e mezzo, quando mi ritrovai catapultata su una grande macchina nera. Era la prima volta che salivo in una macchina.

Negli anni sessanta, le strade del mio paese erano quasi interamente attraversate da carretti, che trasportavano merci e persone.

Il mio quartiere, prevalentemente abitato da contadini, era transitato dai carri, e ogni qualvolta ne passava uno, il rumore stridulo delle ruote ci avvertiva del loro passaggio, ma portavano tanta allegria a noi bambini, che gioiosamente li rincorrevamo, con la speranza che il contadino si fermasse e ci facesse salire.

Raramente passava qualche macchina, dato che erano poche le persone che ne possedevano una, ma grazie a questo le strade erano molto più sicure, raramente vi era qualche incidente, e se ce n'era qualcuno, la gente curiosa si riversava sulla strada, e per giorni non si faceva altro che parlare dell'incidente.

La strada era viva, affollata di grandi e piccoli, e ogni angolo palpitava di vita e di fragore, non c'erano parchi o campetti di calcio, ma i ragazzini se li inventavano i giochi.

Chi aveva la fortuna di possedere un pallone giocava, altrimenti prendevano le calze ormai irreparabili e li riempivano di pezze vecchie, diventandone pallone da calcio, si giocava a scinni e accravacca, a nascondino, alla fossa con le noccioline nel periodo delle feste, e alle caselle, e con le loro grida i bambini rendevano gioioso un intero quartiere.

Una mattina, mio padre che solitamente mi chiamava principessa, mi prese in braccio e guardandomi negli occhi, mi disse che fra qualche giorno sarebbe arrivata una grande macchina, che ci avrebbe portati in una bellissimo castello, molto lontano dal paese, abitato da principi e principesse, dove avrei avuto tutto tanti giochi, tanto buon cibo e tanti vestiti.

Lo guardai felice e sognante lo abbracciai, da sempre ero stata una bambina giudiziosa, sicuramente per questo mi portavano in gita, e non vedevo l'ora che arrivasse quel giorno.

Nei giorni successivi in casa ci fu tanta frenesia, arrivarono vestiti e scarpe nuove per tutti, tante cose buone da mangiare, e mia madre ne fu talmente felice che iniziò a saltare di gioia, e con i suoi schiamazzi portò tanta gioia in casa.

Il giorno precedente alla partenza, mia madre sorridente e gioviale, mi disse che l'indomani mattina all'alba si partiva, per cui iniziò a fare le valigie, mettendovi i vestiti nuovi che alcune persone di buon cuore ci avevano regalato, dato che eravamo poverissimi.

Il mio guardaroba normalmente era formato solo da due vestitini e di un grembiulino per tutti giorni, che mettevo per non sporcarmi, avevo solo un vestito elegante, che potevo mettere solo la domenica e nelle feste.

Avevamo così pochi vestiti, che un piccolo armadio bastava e avanzava per un intera famiglia.

Durante la notte non riuscii a dormire, sdraiata al lato dei miei genitori mi giravo, mi rigiravo, ma tutta la notte non riuscii a chiudere occhio, ero troppo agitata, non vedevo l'ora che arrivasse l'alba, che tutti si svegliassero e poter partire finalmente con la macchina che ci avrebbe portati lontano dal tugurio dove vivevo.

Alle prime luci dell'alba mia madre svegliò tutti strillando, come faceva di solito, io velocemente mi alzai, mi andai a lavare e mi vestii, ero già seduta sul marciapiedi, che aspettavo, pronta per partire, mentre i miei fratelli non ne volevano sapere di svegliarsi, infatti a fatica si alzarono e capii che loro, non avevano il mio stesso entusiasmo di partire.

Erano le sei del mattino e una macchina nera scese dalla nostra strada, e col suo forte rumore svegliò l'intero quartiere.

Mia madre iniziò a urlare come una forsennata, "c'è la macchina", "c'è la macchina", si parte, era la più euforica di tutti, e mi diede l'impressione che non vedeva l'ora che arrivasse questa macchina per portarci chissà dove, mentre mio padre, una persona molto gioviale e allegra stranamente era silenzioso e pensieroso, aveva una faccia così triste, che nei miei pochi anni di vita non gli avevo mai visto, intuì che non voleva partire, cosa molto strana, dato che proprio lui era un uomo che amava viaggiare e vedere il mondo.

Io ero già fuori che aspettavo, e la vista di quella macchina alimentò tante speranze nel mio cuore, e il solo pensiero di potervi salire mi fece sentire una vera principessa.

Mio padre silenzioso uscì di casa con le valigie in mano, li mise nel portabagagli, e invitò tutti a salire velocemente, dato che avevamo tanta strada da percorrere.

Si posizionò accanto all'autista, mentre io e i miei fratelli Giovanni ed Enrico ci sedemmo nel sedile posteriore, con mia madre che si mise in centro, con in braccio mio fratello Giuseppe, che stranamente dormiva, dato che piangeva in continuazione.

I vicini, svegliati dall'assordante rumore della macchina, assonnati, si affacciarono dai loro usci, e tristemente ci salutarono, dispiaciuti della nostra partenza.

Nonostante eravamo una famiglia chiassosa e rumorosa, nel quartiere ci volevano bene tutti, e dai loro visi capii che sicuramente gli saremmo mancati.

Tutte quelle facce assonnate e tristi mi trasmisero un po' di tristezza, ma mi passò appena partimmo, ero troppo felice della mia nuova vita.

Bambina curiosa quale ero, mi attaccai al finestrino, abitudine che ancora oggi mi porto, mi piaceva vedere la strada scorrere alle mie spalle, e mi emozionai nel vedere tutto quello che mi si presentava agli occhi, che andava ad arricchire la mia continua curiosità.

Nonostante fossi così piccola, in quella strada che velocemente scorreva alle mie spalle sentii che stavo lasciando tutto il mio passato, per intraprendere una vita completamente diversa, nuova, sicuramente migliore e tutto questo, alimentò tanta speranza nel mio cuore.,

Le poche volte che distoglievo lo sguardo dal finestrino, incrociavo lo sguardo di mia madre, felice di partire, con dei sorrisini che era solita fare, che dicevano tutto e non dicevano niente, e che dopo tanti anni capii che ogni volta che ne faceva uno c'era sempre qualcosa in ballo.

Fu un viaggio molto strano, soprattutto silenzioso, i miei fratelli si addormentarono subito dopo la partenza, e i miei genitori di natura chiassosa e chiacchierona non parlavano, c'era un silenzio tombale, sembravamo più a un funerale che a una gita di famiglia.

Soprattutto mi incuriosiva il silenzio di mio padre, lui un uomo molto solare, considerato da tutti un gran chiacchierone, che quando iniziava a raccontare qualche episodio, non finiva mai di parlare perché celermente passava da un discorso all'altro, inserendo aneddoti al momento, e ora era completamente muto, lui che era sempre al centro dell'attenzione, perché voleva essere al centro dell'attenzione, e con la sua dialettica incantava grandi e piccini, tanto che tutti rimanevano in silenzio ad ascoltarlo, affascinati dai suoi discorsi.

Mio padre, Francesco Giombarresi, nacque nel 1930 a Vittoria da Giovanni Giombarresi e Donna Rosa Brullo, e fu primo di tre figli.

Suo padre era un uomo di vecchio stampo, che nel dopo guerra con grandi sacrifici si era costruito una buona posizione sociale, acquistando diverse proprietà terriere.

Uomo molto duro, che aveva trascorso tutta la sua vita al duro lavoro della terra, interessato solo al lavoro e al profitto delle proprietà, e a detta di mio padre un padre padrone.

Mio padre frequentava la seconda elementare, quando il padre gli comunicò che non appena completava l'anno scolastico, l'avrebbe portato con sé in campagna.

Questa comunicazione lo scosse così tanto da provocargli tanta sofferenza.

Bambino curioso e molto intelligente quale era, con tante ambizioni, amante della compagnia, avrebbe vissuto in piena solitudine, e non accettò mai che proprio suo padre gli facesse vivere una vita diversa da quella che lui desiderava, si ribellò più volte al volere del padre, ma inutilmente, suo padre fu irremovibile, era il primogenito dei figli, e doveva lavorare per accrescere il patrimonio familiare, e a questo non si discuteva.

La terra per lui era diventata il suo chiodo fisso, doveva averne sempre di più, ripetendo in continuazione che solo da essa poteva trarre nutrimento e guadagno, mentre la scuola non era altro che una perdita di tempo, che non produceva niente.

Da pochi giorni mio padre era stato promosso a pieni voti in seconda elementare, quando suo padre con fare autoritario se lo portò in campagna, costringendolo a lavorare la terra, chiodo fisso dell'intera sua esistenza, mentre moglie e i figli, con le loro esigenze, erano marginali.

Questa fu una delle tante cause che portarono alla rottura del matrimonio tra mio nonno e mia nonna, donna Rosa, una bella donna di carattere forte e all'avanguardia per quei tempi, di famiglia benestante, che non accettava i modi villani del marito, e che dopo l'ennesima lite lasciò, trasferendosi a Roma, e portando con sé la figlia femmina e il bambino più piccolo.

Fu costretta dal marito a lasciare mio padre, dato che era il più grande dei figli, ma partì con la speranza che prima o poi se lo sarebbe ripreso, cosa che non fu mai possibile, dato che mio padre trascorse tutta la sua infanzia e gioventù in campagna col padre, e non vide mai sua madre.

L'abbandono della madre segnò tutta la sua esistenza, lo rese assetato d'amore verso tutte quelle persone che gli stavano intorno, illudendosi di poter colmare quel profondo vuoto che si portò dentro fino alla morte.

Conobbe poco amore e tanta verga e rigore, che lo portarono ad alienarsi dalla realtà, sognando di vivere contemporaneamente diverse vite parallele.

Oltre alla lettura gli piaceva tanto disegnare, e di nascosto del padre con i chiodi e i legnetti scalfiva tutto quello che trovava, disegnando mondi fantastici.

I colori della campagna lo ispirarono nel disegno e i profumi della terra lo inebriavano. Soprattutto in primavera la campagna fiorita diventava per lui un tripudio di colori e di gioia. Il rosso dei papaveri e il giallo delle margherite lo ispiravano e lo allontanavano dalla squallida vita che conduceva giorno dopo giorno.

Infanzia e adolescenza la trascorse tutta in campagna, nella solitudine totale, in compagnia solo di suo padre e di qualche parente che raramente li andava a trovare.

Mio padre amava e odiava la terra, a causa di essa non aveva potuto studiare ma allo stesso tempo la amava per tutte le sue bellezze, infatti nel poco tempo libero raccoglieva papaveri, margherite e tutti i fiori di campo che trovava al suo passaggio, ne prendeva i petali e pestandoli ne ricavava il colore, e al posto dei pennelli utilizzava i chiodi e i legnetti che trovava, disegnando, di nascosto del padre, dove gli capitava prima, e muro, terra e corteccia diventarono i suoi compagni di vita.

Prediligeva il colore rosso, che otteneva dai papaveri, in primavera, mentre in altri periodi dell'anno lo ricavava dal sangue delle galline che ogni domenica, venivano uccise per farne brodo e mangiarne la carne.

Nonostante fosse contrario a ogni tipo di violenza era sempre presente a questo rito, e appena mettevano a sgocciolare la gallina a testa in giù, di nascosto, metteva il sangue in un contenitore, e con questo scriveva e disegnare, a differenza dei bambini della sua età che pensavano solo a giocare.

Anche il nero e triste carbone fu suo compagno di giochi e di avventura, con esso disegnava tutto quello che gli passava per la testa, facendo degli strani disegni che nessuno percepiva.

La sua triste infanzia lo portò a sentirsi diverso dai ragazzini della sua età che pensavano solo a giocare, mentre lui nei suoi giochi ci entrava con l'immaginazione, sognando a occhi aperti, un mondo magico e fantastico, fatto di sfumature e di colori bellissimi, dai quali si sentiva avvolto e con il cuore pieno di gioia, tanto da diventare tutt'uno con l'amata e odiata terra.

Lei, la madre terra, era diventata quella madre che non aveva più, ne cercava il contatto, sentendosi coccolato dalle ferite della verga, a volte inferte dal padre, e accarezzandola cercava tutto l'amore e l'affetto di cui ne era stato privato.

L'energia e la bellezza della terra lo caricavano così tanto da sopportare la sua triste vita, portandolo a disegnare in ogni parte della casa, e in qualunque posto si trovasse. Scaricando così la sua insofferenza cercava disperatamente equilibrio e serenità.

Gli uccelli, come San Francesco furono i suoi compagni d'infanzia, con i quali divideva volentieri il suo pasto, e all'imbrunire amava guardarli in volo, sognando anche lui di essere un uccello in volo, e le ali per lui rappresentavano libertà.

Nei disegni dei campi fioriti vi rappresentava la sua vita agreste e gioiosa, mentre nelle figure tetre e tristi, il padre, figura scura e rigida, dove vi esprimeva solitudine e disperazione di una vita dove non c'era spazio alla gioia e alla fantasia.

La figura di suo padre fu come un grosso macigno nella sua vita, ma nonostante tutto la cercava, faceva parte della sua vita.

Tante furono le volte che fu sorpreso dal padre a disegnare, o a creare oggetti con quello che offriva la campagna, e tante furono le volte che proprio per questo prese tante botte, e più botte dava il padre, più lui disegnava, era una sfida tra lui e suo padre. Furono anni molto duri, che influenzarono fortemente lo stato emotivo di mio padre. Soffrì tantissimo in quegli anni, deriso da tutti per i disegni che faceva e giudicato un fannullone.

Gli anni passavano in piena solitudine, finalmente era diventato un uomo e per suo padre era arrivato il momento di trovarsi una moglie.

Mio nonno iniziò a prodigarsi con le famiglie del paese per trovare una buona moglie, soprattutto di buona famiglia e dello stesso paese, al figlio, in modo che sarebbe rimasto per sempre alle sue dipendenze, ma lui era ribelle nel cuore, faceva tutto il contrario di quello che voleva suo padre, infatti un giorno gli comunicò che avrebbe sposato solo una donna di cui ne sarebbe stato innamorato e di un altro paese.

Una volta i matrimoni venivano combinati dai genitori o dai parenti, prima si incontravano le famiglie per parlare della dote e dopo i futuri sposi. Fu proprio un parente di mia madre, che conoscendo mio padre lo portò in matrimonio alla famiglia di mia madre.

A differenza di mio nonno la famiglia di mia madre era di origini molto umili, mio nonno era contadino e a tempo perso realizzava le scope con le fibre naturali delle piante.

Mia madre, Biagia Aprile, terza di sei figli, era una bella donna, di carnagione bianco latte, e dai capelli biondo-rossiccio, aveva i lineamenti più da irlandese che da siciliana, di carattere apparentemente molto mite e ubbidiente, totalmente analfabeta, ma molto furba e intelligente.

Per entrambi fu amore a prima vista, e dal primo giorno che si incontrarono si innamorarono perdutamente l'uno dell'altro.

Mio padre portò il padre in casa di mia madre, ma quando mio nonno vide le condizioni in cui abitavano, disse al figlio che non gli piaceva la famiglia, troppo povera, ma mio padre si ribellò al padre e per la prima volta in vita sua decise lui della sua vita, e dopo qualche mese convolò a nozze con mia madre.

Il padre indispettito per la sua scelta non andò al matrimonio, e da quel giorno non ne volle sapere niente della vita di suo figlio. Il matrimonio e soprattutto l'amore di mia madre fu come una molla per mio padre, gli diede il coraggio di ribellarsi a quel padre padrone, e stanco del suo comportamento e dalle maniere villane, si allontanò da lui.

Mio nonno infastidito dal comportamento di mio padre, non lo volle più vedere, per lui non era altro che un fannullone, un fallito che passava il tempo a fare delle cose inutili.

Questo giudizio su mio padre fu come un macigno, si sentiva veramente un fallito, ma sposandosi acquistò un po' di sicurezza, grazie all'amore di mia madre che lo incoraggiava e lo sosteneva.

Dopo sposati andarono a vivere nello stesso quartiere dei miei nonni materni, in una casetta molto piccola, sprovvista di acqua, con una stanza, un'alcova e un piccolo solaio.

Un luogo sacro: il suo mondo

Mio padre trascorreva intere giornate in solaio, approntato a studio a suo dire, dove era off-limits per tutti, anche per mia madre.

Nessuno poteva salirci, scendeva qualche volta all'ora di pranzo o a cena e poi se ne risaliva, tanto che a volte ci trascorreva anche la notte.

Sapevamo della sua presenza solo perché ogni tanto sentivamo dei rumori che rimbombavano dal solaio, e che durante la notte mi svegliavano mettendomi ansia e timore.

I giorni, i mesi e gli anni passavano e lui continuava a condurre la sua doppia vita, alternando alla vita quotidiana, una vita fantastica, creata nel suo immaginario e vissuta nel solaio, nascondendola anche alla sua famiglia.

Furtivamente scendeva e risaliva immediatamente, nascondeva chissà quale segreto, noi non vedevamo e non sapevamo niente, potevamo solo immaginare, ma per diversi anni fu tutto un mistero, non sapevamo neanche cosa facesse.

Lo vedevamo salire su e giù da una scala di legno, a inventare quella o quella altra cosa, certe volte si affacciava dal solaio, con addosso un camice bianco, sembrava un dottore o un fantasma, lo guardavo stupefatta e un po' impaurita, mi vedeva, mi faceva un sorrisino, qualche volta mi diceva principessa che fai di bello, e frettolosamente si chiudeva in quel maledetto solaio sparendo per ore.

Tante volte per evitare che qualcuno di noi salisse su per le scale, alzava la scala e la portava dentro il solaio, cosicché nessuno potesse salire per curiosare e vedere che c'era o cosa faceva.

Neanche mia madre aveva il permesso di salire, ma a lei non importava, anzi fiduciosa e serena ci diceva che dovevamo comportarci bene e che mai dovevamo disturbarlo, perché nostro padre era un grande uomo, un artista, un grande inventore, che faceva grandi lavori, e che un giorno sarebbe diventato importante, perciò lo dovevamo lasciar perdere.

L'arte e il suo mondo ci allontanava giorno dopo giorno, lui esisteva per sé stesso e noi tutti contavamo poco o niente, ma tutto quello che mia madre diceva su di lui mi portava a fantasticare, il suo mondo mi incuriosiva e desideravo farne parte, almeno per un poco, ma questo non era possibile, vivevamo nella stessa casa fisicamente, ma ci separavano mille chilometri e il solaio era diventato un muro alto cento metri.

In quella casa mi sentivo sempre più sola, mi lamentavo spesso con mia madre, che a sua volta era sempre in giro a lavorare, ma neanche lei mi capiva, non capiva il mio senso di abbandono e la mia solitudine, in fondo chiedevo così poco dalla mia vita, volevo essere coccolata e amata come tutti bambini di questo mondo e avere la sensazione di esistere almeno per la mia famiglia, ma erano solo parole buttate al vento, entrambi si erano chiusi nel loro mondo egoistico dove se per mio padre esisteva solo la sua arte, e per mia madre solo il suo lavoro.

Quando avevo fame e non trovavo niente era inutile cercarli, mi arrangiavo e quello che trovavo mangiavo, o mi sedevo sul marciapiedi, dignitosa e in silenzio prendevo la

mia piccola bambola e fingevo di nutrirla, non chiedevo niente a nessuno, ma nel vicinato mi volevano bene e tante erano le volte che mi invitavano nelle loro case a pranzare o mi offrivano il pane con le focacce appena sfornate, chiedendomi spesso se avessi mangiato, ma ero troppo dignitosa della mia vita, dicevo sempre di sì, ma i miei occhi e la fame mi tradivano.

In silenzio e con la pancia piena rientravo in casa, mi infilavo sotto le coperte e piangevo, e se da un lato mi faceva piacere essere aiutata, dall'altro mi sentivo amareggiata e mortificata.

Mio padre saliva e scendeva in continuazione da quel maledetto solaio, come a cercar chissà quale idea o fortuna, diventando sempre più nervoso quando non riusciva a creare quello che si era prefissato, incurante completamente della mia presenza, o di quella di mio fratello, sembrava sospeso tra la terra e il cielo, assumeva tanti comportamenti e atteggiamenti strani, dandomi la sensazione di sdoppiarsi in una o più persone, e nonostante mi vedeva piangere, invece di coccolarmi mi guardava infastidito, perché con i miei piagnistei lo distoglievo da cose molto più importanti.

Ricordo poco le sue braccia e piccolissima, dopo qualche minuto che mi prendeva in braccio, repentinamente mi posava sul letto, come un pacco, scordandosi completamente di me.

Il solaio per anni fu un luogo sacro, il suo mondo.

Avevo nove anni e una delle tante volte che saliva per le scale del solaio, dalle mani gli cadde una biglia di vetro, andò a finire sotto il mio letto e io velocemente e incuriosita la presi tra le mani e inizia a giocare, ma lui velocemente, scese dalla scala, me la strappò dalle mani, mi sgridò, e mi diede uno schiaffo, mi disse che nessuno doveva toccare le sue cose, mi girò le spalle e infuriato se ne salì su per la scala.

Era il primo schiaffo che ricevevo da mio padre per una piccola biglia e piansi tanto per questo, lo considerai un atteggiamento da folle, e mi sentii completamente esclusa dalla sua vita e da tutto quello che lo circondava, e paragonata a una biglia mi sentii meno importante della stessa, ma dopo un paio d'ore, sicuramente si rese conto di essere stato troppo impulsivo, e affacciandosi dalla porta del solaio, chiamandomi principessa mi invitò a salire, ma io non gli risposi, ero troppo arrabbiata.

Mortificato per come si era comportato nei miei confronti, scese dalla scala di legno, mi abbracciò e prendendomi per mano e chiamandomi nuovamente principessa mi disse che sarei potuta salire in solaio tutte le volte che avrei voluto, ma a una condizione, non dovevo disturbarlo nelle cose che faceva, lo dovevo solo osservare e soprattutto non dovevo toccare niente.

Quell'invito e quell'abbraccio gentile, e soprattutto la mia curiosità mi fecero dimenticare lo schiaffo preso e l'umiliazione subita, iniziai a salire per le scale.

Fui molto contenta di questo, perché finalmente la mia curiosità era stata appagata e soprattutto mi aveva resa partecipe della sua vita.

Lui mi fece strada e aprendo l'uscio del solaio rimasi stupefatta dalle meraviglie che si presentarono ai miei occhi.

Una grande luce accecò quasi totalmente la mia vista e mi sembrò di essere dentro un universo pieno di luce.

In quel piccolo solaio, quasi completamente al buio, illuminato solamente da una piccola fessura, dove a malapena entrava qualche raggio di sole, aveva costruito un mondo tutto suo, dove le biglie erano i pianeti, le stelle e il sole, li aveva infilzati con dello spago e sospesi in aria con tanti tubicini, attaccati a un grande cannocchiale, creato da lui con dei lunghi tubi, rivestiti da un lungo cerotto al quale erano collegate tante lenti di ingrandimento, che grazie a tutte quelle biglie catturavano la luce, che a sua volta riflettevano l'una sull'altra formando una grande luce intensa che si propagava in tutto il solaio, illuminandolo.

Mi sembrava veramente di essere in paradiso e lui col suo camice bianco sembrava un dio.

Capii immediatamente il motivo per cui non voleva farci salire in solaio, tutte quelle biglie in mano nostra li avremmo distrutte o perse.

La luce era talmente abbagliante che dovetti abbassare lo sguardo verso terra, ed un altro nuovo mondo mi si presentò.

A differenza del paradiso che mi aveva abbagliata e caricata di tanta energia, di gioia e felicità mi spaventai, chiusi gli occhi e abbracciai mio padre, che non capì la mia paura, tanto era abbagliato dalla sua luce.

A poco a poco aprì gli occhi sperando che era solo una visione ottica data dalla troppa luce, ma invece non era così, sembrava veramente di essere all'inferno.

Tutto il pavimento era tappezzato di tanti lembi di lenzuola (strappati dal letto matrimoniale) raffiguranti tante figure umane dai tratti molto forti, cupi e tristi, e tanto brutti da sembrare dei diavoli.

Mi colpirono i colori che utilizzò, lui che amava la luce e il sole aveva disegnato l'oscurità tanto da sembrarne dei morti viventi, con delle espressioni sofferte e dolorose. Non chiesi niente a mio

padre, non avevo la confidenza di poter chiedere qualcosa, ma ricordando i miei insegnamenti religiosi, pensai che, nel suo immaginario, aveva scisso il mondo della luce dove aveva messo tutto il suo ingegno e la sua speranza, a quello delle tenebre, riversando mentre nel pavimento il suo inferno, il suo dolore, la sua sofferenza interiore, e l'insoddisfazione della vita e il senso di fallimento.

Piccolo di camera

Mario Bertino

magma@analisiqualitativa.com

Acireale CT, 1933.

Abstract Un estratto dall'autobiografia *Piccolo di camera* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), seconda opera classificata nella sezione autobiografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

Passato un breve periodo da disoccupato, mi scrissi all'ufficio di collocamento Gente di Mare e dopo un po' trovai lavoro in una petroliera, La Marinella di otto mila tonnellate, dei Fratelli D'Amico di Roma. Per imbarcarmi dovevo andare al porto di Palermo dove si trovava la petroliera così, mi diressi alla stazione di Catania per prendere il pullman, salì, e subito siamo partiti, però vidi alla mia sinistra la Playa di Catania, mi assalì un dubbio e domandai all'autista: *"dove siamo diretti?"*. Lui mi rispose: *"a Siracusa"*.

Avevo sbagliato così scesi in una stazione di rifornimento, in attesa di un pullman che ritornava a Catania, e finalmente presi quello giusto per Palermo. Arrivato al porto trovai la petroliera, mi presentai subito al comandante che mi assegnò una piccola cabina a poppa dove il rumore del motore era assordante sia di notte che di giorno e quando c'era mare grosso, la prua affondava la poppa si alzava sopra le onde l'elica girava a vuoto.

La mia qualifica era: Piccolo di camera, dovevo pulire e sistemare le cabine degli ufficiali, che erano: il comandante, l'ufficiale di coperta e l'ufficiale di macchina. Piccolo di camera nella lingua Gente di Mare è mettere a posto le cabine: del Comandante, del primo Ufficiale di coperta e dell'Ufficiale di macchina.

Siamo in navigazione sul mare Mediterraneo. Solo cielo e mare. Dopo diversi giorni arriviamo a Porto Said ingresso del Canale di Suez: un porto con annesso uffici di smistamento per tutte le imbarcazioni internazionali, punti di ristoro e alberghi, la sosta in media durava ventiquattro ore, così c'era la possibilità di scendere a terra.

In navigazione arrivò il nostro turno per entrare nel canale di Suez, lasciato il canale entriamo nel mar Rosso, questo mare spesso agitato, si avvertiva di più quando la petroliera era vuota e particolarmente quando si prende il mare di fianco, onde lunghe e grosse, causando anche la fuoriuscita delle

bevande dal frigo. Dopo diversi giorni di navigazione siamo arrivati nel golfo di Aden, in una piattaforma, distante dalla terra.

In piena notte carichiamo il petrolio e dopo con la petroliera carica, riprendiamo la via per Trieste, dove si attraccava e si aspettava il turno per scaricare il petrolio, anche qui l'attesa era lunga così avevamo la possibilità di sbarcare a terra, quel giorno eravamo in quattro: l'ufficiale di coperta, il cuoco, l'aiutante cuoco e io, e decidiamo di prendere un pullman che ci porta a Barcola, un paesino molto di moda distante da Trieste una quindicina di chilometri, arrivati sul posto, la giornata volgeva al termine andiamo in un posticino che si presentava con una sopraelevata in legno dove si suonava e si ballava, le donne erano più degli uomini.

In navigazione per Venezia, un'altra fermata. Scendiamo a terra e andiamo a casa del giovane aiutante in cucina dove veniamo bene accolti dalla sua famiglia, siamo io e il cuoco, si fa una festicciola. Dopo ritorniamo a bordo e si riparte. In navigazione.

In questo periodo il canale di Suez era rimasto chiuso a causa di una guerra se ricordo bene tra l'Inghilterra e l'Egitto e per tanto andiamo in Russia, sul mare Adriatico, mare Egeo e lo stretto dei Dardanelli, a Istanbul facciamo carenaggio.

Pulizia della chiglia della petroliera e anche l'interno della nave, veniva spruzzato un veleno con potenti getti, il personale con le maschere, raccolgono in tutto due sacchi di "*bacarozzi*", scarafaggi. Tutto l'equipaggio era terra, non ricordo bene, forse solo un giorno a dormire in albergo e a visitare la città di Istanbul, con le sue cupole d'oro, la popolazione è come da noi in Italia anche il clima mite.

Siamo al momento di varare la petroliera, staccano tutte i supporti e piano piano l'imbarcazione inizia a scivolare sull'acqua. Tutto l'equipaggio è a bordo, la petroliera vuota, ha appena toccato il mare, con la poppa ma la prua si sposta tutta a destra, dove c'era un piccolo molo con ormeggiate piccole imbarcazione da pesca, e le spazza via, subito dopo affondano. Sopra il molo, un po' rientrati dei ristorantini con gli occupanti intenti a mangiare, non rendendosi conto dell'accaduto, ci salutavano. Dopo, tre o quattro pescatori con una barca arrivano sotto bordo gridando e imprecando, non ricordo come finì, sicuramente il Comandante sapeva quello che doveva fare.

In navigazione sul Mar Nero. Per diversi giorni navighiamo in mare prima di arrivare in Russia, nella cittadina di Novorosisk, anche base militare. Una volta attraccati, gli operai specializzati attaccavano grossi manicotti nelle tanche della petroliera e così si caricava il petrolio, gli operai erano donne si riconoscevano solo perché avevano un fazzoletto in testa, le foto erano vietate ma io di nascosto feci qualche scatto. Sceso a terra con il permesso del comandante mi dirigo al centro, le strade non erano pavimentati a terra neve e fango mi incammino, strade deserte, qualche automezzo militare pieno di soldati, arrivo in una piazza con dei monumenti al centro, uno rappresentava una ragazza con le trecce e un mitra in braccio, l'altro un ragazzo con un mitra in braccio e c'era un nugolo di persone militari, ragazze e giovani in borghese che ballavano anche uomini con uomini e donne con donne al suono di un grammofono a manovella.

Una volta caricato il petrolio si riparte è succede qualcosa che poteva finire molto male. Quando la nave attracca, l'ufficiale di coperta, fa togliere un pezzo di ringhiera, in modo che le manichette del grezzo possano entrare dentro le taniche e al termine del carico prima di partire si deve rimettere a posto la ringhiera, cosa che l'ufficiale non ha fatto, l'ha dimenticato. Siamo in navigazione sul mar nero in inverno, il mozzo un palermitano di età venti o ventidue anni nel buttare a mare il contenuto del bugliolo il secchio si distrae e cade in mare, mancava il pezzo di ringhiera, naturalmente vestito con stivali di gomma giaccone pesante e berretto in testa, cadendo in mare riemerge a poppa e si mette a gridare aiuto, nella cabina con oblò aperto c'era l'aiutante cuoco che stava scrivendo una lettera alla sua famiglia, che sente gridare aiuto e avvisa la plancia di comando, subito dopo si sente una voce che urlava: *"Uomo in mare"*, erano circa le due del pomeriggio.

Io invece in quell'occasione mi trovavo in plancia perché quando smettevo di lavorare andavo insieme al personale di comando in plancia e subito prendevo il binocolo per guardare la scia che la petroliera lasciava. L'imbarcazione anche se era carica si allontanava dal naufrago con velocità. Vidi a mare una pallina che saliva e scendeva, era il mozzo, subito la nave inverte la rotta ma essendo carica impiegò molto tempo, nel frattempo si cerca di ammainare una scialuppa, cosi in tutto questo movimento la nave per forza d'inerzia supera il mozzo, noi dell'equipaggio a guardare. Io mi volevo buttare in acqua ma questo pensiero durò solo per un momento, finalmente la scialuppa cala a mare con a bordo l'ufficiale e due dell'equipaggio e riescono in tempo a prendere il mozzo che era diventato tutto blu, subito coperte borse calde e altro, cosi si è salvato il mozzo e anche l'ufficiale di coperta responsabile dell'accaduto.

Si riprende la navigazione di ritorno percorrendo il mar Nero, il mar Bosforo, lo Stretto dei Dardanelli il mar Mediterraneo e il mar Tirreno. In navigazione verso Genova, la via del ritorno. Arrivati nel porto si scarica il grezzo e io decido di sbarcare, di lasciare definitivamente l'imbarcazione a nulla è valso l'invito di restare a bordo da parte degli ufficiali e anche del comandante, proprio lui, ricordo ai primi sbarchi che si facevano, io uscivo con gli ufficiali, e lui domandava all'ufficiale di guardia chi è quella persona insieme agli ufficiali? *"Il piccolo di camera"*, la risposta. Così termina la mia avventura di mare.

Rinasce dentro di me la voglia di svagarmi, avevo racimolato un bel po' di soldi, così decido di andare in montagna e provare a stare in mezzo alla neve, sciare e fare tutto ciò che mi andava di fare. Mi organizzo, sapevo che a Torino abitava mia zia Pina sorella di mia madre e andai a trovarla. Per lei fu una sorpresa, comunque una volta passata la sorpresa mi domanda cosa volevo fare, io gli risposi che volevo andare in montagna a sciare e se era possibile procurarmi un paio di sci. Una volta avuto gli sci prendo un pullman per Sestriere. Arrivato sul posto mi dirigo in un negozio sportivo e acquisto pantaloni, camicia, scarponi, guanti, scarpe e doposci poi scelgo un posto per dormire la pensione Edelweiss. Ero insieme ad altri sciatori, i quali avevano notato che io ero alle prime armi, un novello sciatore e per rincorarmi mi invitarono a bere un bicchierino di grappa e dopo ci dirigiamo sul monte Cervino, con la funivia, sembrava che la cabina andasse a sbattere nella montagna, una grossa caverna si apriva per far entrare la funivia.

Arrivati, scesi dalla cabina ci si incammina dentro per poi spuntare in un grande pendio, tutti gli sciatori, uno alla volta, iniziano a scendere, dopo un po' sono rimasto solo, devo confessare che non so sciare bene e pertanto incomincio a preoccuparmi dato che la pendenza era molto forte, il solito incosciente. Mi faccio forza e inizio a scendere, non riuscivo a seguire la pista e a un tratto sprofondo in una crepa del terreno, fortunatamente non era molto larga, così riesco con le racchette e le braccia a rimanere sospeso, non so per quanto tempo, intanto a valle e nella pensione si sono preoccupati della mia scomparsa, era già pomeriggio inoltrato e il titolare della pensione chiede informazioni al gruppo di sciatori che erano insieme a me e subito organizzano una squadra di soccorso, finalmente riescono a tempo a salvarmi, mi mettono in una piccola slitta guidata da due sciatori, uno d'avanti l'altro di dietro, io ero tutto rosso in faccia, le braccia non li sentivo più erano intorpidite. Arrivati alla pensione applausi di molti sciatori verso di me per rincorarmi e nello stesso tempo mi hanno fatto capire di stare più attento. Sono rimasto un paio di giorni e tra l'altro incontrai Renato Rascel.

Anche questa avventura è finita, e purtroppo sono finiti pure i soldi, non mi sono reso conto, avevo speso tutto e son rimasto senza un becco di un quattrino, il tragitto da Sestriere a Torino in pullman, devo Lire 9oo al bigliettaio, che ringrazio ancora. Arrivato a Torino mia Zia Pina mi paga gentilmente il biglietto del treno per Catania, grazie Zia, con un lieto fine ritorno in Sicilia.

A Catania sono rimasto solo per il periodo invernale, in primavera decido di ritornare a Capri e cercare un lavoro per la stagione estiva. I miei ormai non ci facevano più caso, non si interessavano di me e altrettanto io di loro. Così una volta a Capri, inizio la vita da borghese, avevo una conoscenza approssimata di alcune persone del luogo e così inizio con un fotografo a lavorare, mi dà una

macchina fotografica e io dovevo fare le foto ai turisti, ma non c'è lo fatta mi sembrava male disturbare le coppie di turisti o scattare le foto senza il loro permesso così restituisco la macchina fotografica e mi metto alla ricerca di un altro lavoro, i soldi stavano terminando, trovo lavoro in un albergo come portiere di notte, qui sono rimasto circa un mese, perché non potevo andare a ballare né in nessun locale notturno, ha prevalso lo svago e il divertimento.

Nella piccola spiaggia di Marina Piccola mi attrae una ragazza con una signora, sua nonna, la ragazza aveva accanto un cestino di pomodori che bagnava a mare e li mangiava e dopo aver fatto la sua conoscenza, inizia un amore platonico, purtroppo durato pochi giorni, la ragazza Inge aveva terminato il suo soggiorno a Capri ritornava in Germania. In seguito mi invio una sua foto con scritto: *"Il grandissimo Mario di piccola Inge"* in quel lasso di tempo la chiamavo *"piccola"*.

Intanto sono costretto a cercarmi anche un posto per dormire, riesco a trovare una cameretta in mezzo a una zona un po' abbandonata piena di rifiuti, come mobili, vari accessori non più utilizzabili, in mezzo al terreno incolto e alberi non curati, in parole povere un posto di cui era anche difficile arrivarci. In compenso il proprietario non mi faceva pagare l'affitto. Trovo lavoro presso La canzone del mare un posto molto chic, una piscina adagiata sul mare di Marina Piccola, la proprietaria una ex ballerina del Moulin Rouge di Parigi.

Il mio lavoro in qualità di control ticket consisteva nel controllare le persone che venivano dal mare in costume da bagno e anche dall'ingresso. In questo periodo, faceva capolino Alberto Sordi e grossi personaggi della finanza, come il proprietario della birra Peroni, un personaggio dall'aspetto gorilliano con a fianco due stanche di belle donne, insomma il meglio dell'alta società. Quando all'ingresso prendevo la borsa di questi personaggi mi davano la mancia di lire mille, una colazione costava intorno a dieci mila lire.

Siamo nell'anno 1958. I bagnini, con le bandane in testa abbronzatissimi si davano da fare per mettere a suo agio la clientela accompagnandola nei due motoscafi d'alto mare. Un evento patrocinato dalla ditta Cinzano una gara di motoscafi al largo della Canzone del Mare con una distribuzione di aperitivo Cinzano in grosse quantità. Questo tipo di lavoro mi piaceva e poi non durava molto, dato che al pomeriggio intorno alle sedici in base alla posizione della piscina il sole andava dall'altra parte dell'isola e così si smetteva di lavorare. Avevo molto tempo libero e di sera andavo nei locali a bere un drink e fare conoscenza con le turiste.

Nell'Isola di Capri frequentavo Peppino di Capri, ci siamo conosciuti nel night club Number Two. Lui suonava il piano e un altro ragazzo la chitarra e io qualche volta suonavo le maracas. Insieme a noi c'era sempre una ragazza bionda molto carina che ci faceva compagnia, un giorno eravamo insieme in spiaggia e io ho affittato un sandolino e invito lei. Siamo dentro il sandolino, lei avanti e io dietro a remare e lì mi dichiaro e le chiedo se voleva essere la mia ragazza, lei si gira e mi sorride e mi dice: *"sono la ragazza di Peppino"*, io per poco non sono caduto in acqua anzi mi ci volevo buttare, ma lei sempre sorridendo mi ha fatto capire che avevo preso un abbaglio colossale.

Un giorno incontro Renato Rascel mi affianco e le ricordo che l'anno scorso eravamo a Sestriere e fatto la foto insieme, naturalmente non se l'è ricordato, sempre camminando lungo il corso principale gli domando se mi poteva prendere nella compagnia per lavorare, Lui mi risponde: *"Caro amico adesso i tempi sono cambiati"*. Eravamo nell'anno 1958.

Come avevo accennato la stagione volgeva al termine e io mi davo da fare per trovare un altro lavoro, andavo quasi ogni giorno a Marina Grande dove c'era la capitaneria del porto per avere l'autorizzazione a imbarcarmi su imbarcazioni con bandiera estera, dopo svariate visite mi concedono il visto per potermi imbarcare per un periodo di due anni, solo che non ci fu nessuna richiesta. Poi è giunta purtroppo la chiusura della Canzone del Mare e così mi sono trovato senza lavoro. Intanto dovevo mangiare e avevo preso l'abitudine di andare in una specie di trattoria a livello famigliare,

durante il giorno mi arrangiavo con panini e frutta, alla sera in questa trattoria generalmente mangiavo un bel piatto di spaghetti con il pomodoro.

I soldi erano terminati e non sapevo come fare, dovevo pagare tre o quattro piatti di spaghetti, decido di andare in cucina per parlare con la signora la proprietaria e le dico che non ho soldi, così mi tolgo la collanina d'oro che avevo al collo e gliela consegno, lei mi dice che posso venire a mangiare per altri due giorni e così feci, poi la notizia si è sparsa, siamo in un'isola e fortunatamente un giovane sposato, c'eravamo conosciuti in albergo, mi invita a casa sua a pranzo e a cena. Siamo alla fine della stagione e io dovevo ritornare in Sicilia, i soldi del viaggio me li ha dati il titolare dell'albergo dove avevo lavorato come portiere di notte.

Ritorno a Catania. Ricomincia la vita da disoccupato, mi iscrivo a un corso d'arredamento, patrocinato dall'ufficio del lavoro per la durata di due mesi, dopo trovo lavoro presso la ditta Catalfamo Arredamenti, ubicata sotto il grattacielo di Largo Paisiello Catania. Il mio compito insieme a un'altra ragazza oltre a mantenere pulito, era accompagnare la clientela nei vani sotterranei tramite una comoda scalinata, dove c'era un'ampia esposizione di mobili moderni e di stile antico, oltre a divani, tappeti, lampade e oggetti vari.

Questo lavoro per me non era il massimo e così faccio la domanda all'ufficio di collocamento per lavorare all'estero in Inghilterra. L'impiegato dell'ufficio di collocamento mi chiese la mia specializzazione, alché gli rispondo di non averla e dato che bisognava inserirla nella domanda di lavoro gli dico di mettere la qualifica di cameriere.

Passano un bel po' di mesi. Siamo nell'anno 1959 a primavera inoltrata. Vengo convocato e mi confermano un lavoro in qualità di cameriere a Warwickshire a circa 150 km da Londra, per la durata di sei mesi. Non stavo nella pelle per la gioia, forse è stata la mia aspirazione principale.

Il giorno della mia partenza, una valigia e un po' di indumenti per il ricambio. Prendo il treno alla stazione di Catania e via si parte. Purtroppo, per fare il cameriere è necessario servire con la mano destra, io sono mancino così mi hanno messo in cucina a pulire le stoviglie.

Il ristorante era ubicato in un crocevia di strade, un po' isolato, così il giorno libero di lavoro preferivo uscire e vedere altri posti. Un giorno prendo un pullman per andare in una grossa città Coventry, solo che per il ritorno non c'erano pullman che andavano nella direzione del ristorante, non sapevo come fare per ritornare, mi rivolgo a dei giovanotti che stavano accovacciati dentro un'auto, mi è sembrato che fossero un po' alticci e con un inglese stentato gli faccio vedere il biglietto pubblicitario del ristorante The White Horse Inn per fargli capire dove dovevo andare, dopo un po' tra risate e schiamazzi mi fanno segno di salire in macchina, loro erano in quattro e io mi sistemo al centro del sedile posteriore e via si parte, accompagnato da un forte odore di birra, canti e risate.

Incominciavo un po' a preoccuparmi, ma fortunatamente non succede niente di grave e mi lasciano a circa cento metri dal ristorante, ringrazio in inglese i quattro giovanotti e dentro di me tiro un respiro di sollievo, mi è andata bene.

Erano trascorse circa due settimane. Una sera all'uscita dal lavoro, aspettavamo il benestare dalla proprietaria del ristorante per andare a metterci in libertà, restiamo in attesa aspettando che la signora che si trovava al piano di sopra insieme al capo cameriere, un italiano, ricordo che si sentiva gridare e noi giù ad aspettare, a un tratto senza dire niente salgo le scale e busso nella porta da dove venivano le voci concitate, si apre la porta e la signora si mostra molto arrabbiata, urlando verso di me, un sacco di parole in inglese, dopo mi fecero capire che non mi voleva più nel suo ristorante e anche il capo cameriere che era il suo amante, licenziato in tronco, ricordo che prima di andarsene mi ha regalato una racchetta da tennis, la tengo ancora come suo ricordo, invece al collega napoletano regalò attrezzi da lavoro e alla signora attrezzi da cucina.

Mi ritrovai di nuovo a spasso, ma nel mio caso avendo un contratto di lavoro di sei mesi mi trasferirono a Stratford on Avon, una cittadina turistica, dove è nato William Shakespeare, e dove si trova il cottage di Anna Hatuvey, la moglie. Dovevo lavorare in un coffee bar vicino al Memory Theatre of Shakespeare, e così feci.

Notai che il popolo inglese era molto paziente, per prendere un caffè si mettevano in fila aspettando ognuno il proprio turno. Io nei primi giorni mi preoccupavo per tutte quelle persone, poi pian piano mi sono abituato, tra l'altro il caffè inglese è diverso da quello italiano, basta abbassare una leva e il caffè usciva a riempire una grossa tazza. Quando era il mio turno di lavoro ero solo al banco e mi occupavo pure della la cassa, dove incassavo regolarmente tutte le mescite con regolare scontrino.

Il tempo era clemente, sun shine all time and every days. Siamo nell'anno 1959. Le ragazze indossavano gonne ampie sopra il ginocchio, i ragazzi camicia e un foulard al collo.

Il fiume Avon era pieno di imbarcazioni, con diversi club di canottaggio e poiché sono un appassionato, mi sono iscritto a uno di quei club, ho pagato sette pound e finalmente ho raggiunto il mio sogno, remare con un singolo da competizione.

Nel club al mattino era usanza bere birra nei classici boccali di ceramica con coperchio, erano tutti inglesi tranne io. Volevo imparare la lingua inglese e cercavo di non stare molto con i colleghi italiani andando spesso al cinema per apprendere la lingua, alla fine del film suonavano quasi sempre l'inno della Regina, qualcuno usciva prima. Al cinema i teenagers erano molto avanti nel campo sessuale, si arrivava a fare sesso con l'indifferenza del vicino.

Trascorsi i sei mesi a Stratford on Avon, ritorno a Catania. Da poco La Rinascente aveva aperto i battenti, siamo nell'anno 1959, nel mese di Settembre.

Sono arrivato a Catania un mese dopo l'apertura ufficiale della Rinascente fine Ottobre e subito faccio la domanda di assunzione. Mi assumono quasi subito con la qualifica di aiuto commesso e dopo un breve periodo come commesso C1. La retta mensile era di quaranta due mila lire e in più ricevevo cinque mila lire perché parlavo la lingua inglese, avevo il numero sessantuno, venivo chiamato dall'altoparlante per i clienti americani che provenivano da Sigonella, base militare americana in fase d'ampliamento, invece il numero sessantadue era assegnato a una ragazza che parlava il francese. In base alle mie attitudine mi hanno assegnato al reparto vetro ceramica.

Questa sera chiudo la prima parte del mio diario l'avventura della mia vita. Vivere la vita dal mio piccolo in semplicità. Un'avventura che già era dentro di me e che si è manifestata. Incuriosito dai luoghi e dalle persone. Le mie reazioni erano dettate dal mio modo di vivere la vita plasmata, sin da piccolo, dagli eventi esterni e interni che ci portiamo dentro. Auguro a tutti un futuro prospero e senza guerre nel mondo. Alla mia compagna di vita, ai miei figli e nipoti e tutte le persone di mia conoscenza auguro un bene infinito.

Anime graffiate

Letizia Bertino

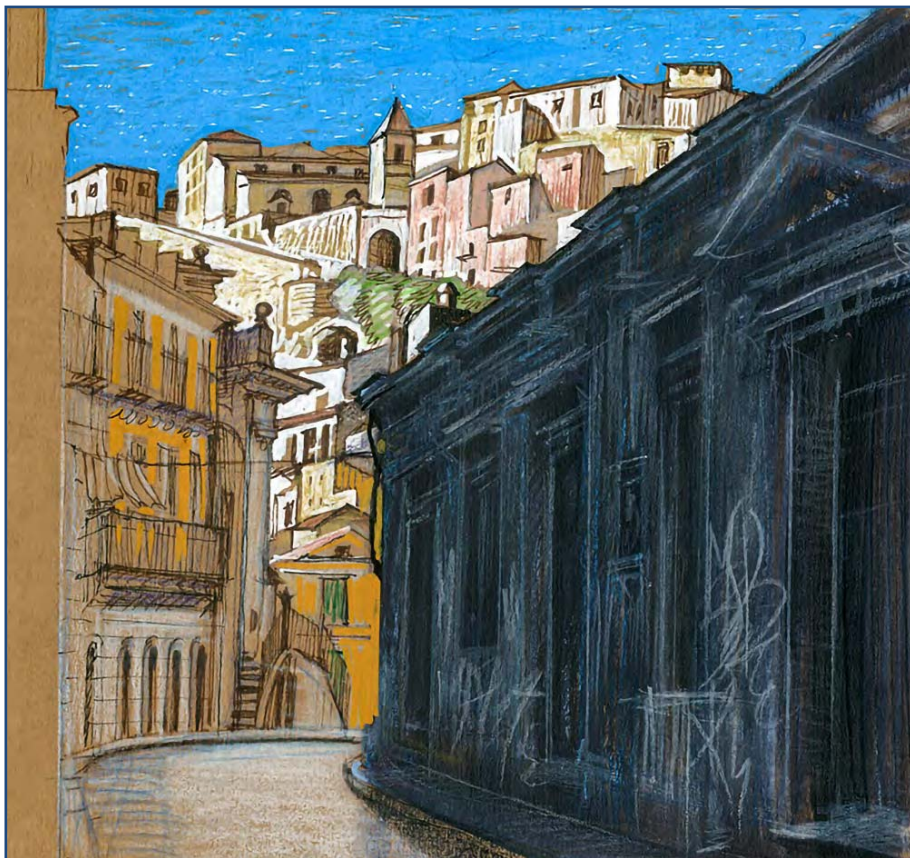
magma@analisiqualitativa.com

Catania, 1957.

Abstract Un estratto dall'autobiografia *Anime graffiate* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), terza opera classificata nella sezione autobiografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

Una nuova tappa nel gioco della vita

La mia anima è inquieta, subisco le metamorfosi del tempo e come lui mi adeguo al ritmo triste delle nuvole che percorrono le vie del cielo, visibilmente senza meta precisa, come per allontanarsi verso l'infinito. Mi sento parte del tutto e del niente chiedendomi - come tutti gli esseri prima e dopo di me - chi sono? Dove vado? Qual è lo scopo della vita e del suo trascorrere lento e costante verso la meta ultima?

La carezza del vento mi avvolge con il suo abbraccio dolce, sensuale e riemerge il ricordo dell'abbandono mistico al fuoco… Sono tutt'uno, particella del macrocosmo, con l'intima consapevolezza di essere importante, come tutti gli esseri che lo compongono. Partecipe di un disegno vitale che si ricompone e scompone fra le mani dell'artista, in questa immutabile e variegata vita che ci circonda della sua meravigliosa essenza.

Era l'età della primavera, delle emozioni sconfinate, della ricerca dentro e fuori dell'essere, delle scoperte, della gioia e dei dolori improvvisi che sconvolgono spirito e corpo.

Nell'estate del 1975 andavo con un gruppo di amici in spiaggia, di notte, per un tuffo nelle profondità del mare nero e misterioso: tutto ciò richiamava l'idea dell'ignoto futuro che ci attendeva dopo la fine dell'anno scolastico. In tasca, il successo di un diploma ottenuto con il massimo dei voti e l'incertezza di cosa è scritto per te sul libro della vita. Si aprivano infinite strade all'immaginazione, ma non volevo né riuscivo a fantasticare.

In quella culla d'acqua scura e tenebrosa, trovavo la natura della mia esistenza, del mio dibattermi continuamente fra il bene e il male, tristezza ed esaltazione, paure e sicurezze.

Il fuoco, sulla spiaggia buia, permetteva di ricevere un po' di calore e di luce. Qualcuno intonava, al leggero ritmo della chitarra, le note delle mitiche e immortali canzoni di Battisti e di Baglioni.

L'aria umida e calda si diffondeva intorno e l'odore della brezza marina era carico di profumi riemersi dalle profondità del mare che, ribaltato dalle correnti e dalle piccole onde, si infrangeva con garbo sulla spiaggia. Il crepitio della legna secca, posta ad ardere sul fuoco, allentava tensioni e favoriva l'abbandono, avvolgendoti in un caldo senso di benessere.

Con orgoglio ci sentivamo figli del '68 alla ricerca di una vita libera e nuova, di una società più giusta, svincolata dalle ipocrisie politico-sociali e dalle imposizioni dei "matusa", che volevano trasformarci in burattini da addestrare ed educare secondo i canoni del tornaconto, dell'arrivismo, della produttività e del capitalismo.

La cultura hippie era arrivata anche in Sicilia e aveva trovato la "Giovane Trinacria" pronta ad accoglierla. Si era diffusa ovunque e veniva nettamente rifiutata dagli adulti e ritenuta scandalosa da loro che, avendo impostato la vita sociale sui modelli "borghesi", avevano il solo obbiettivo di raggiungere il maggior benessere a tutti i costi.

I "figli dei fiori" non erano come "loro" volevano far pensare: brutti, sporchi e cattivi; ma eravamo noi, i giovani, che lottavano per liberarsi dal formalismo, dai valori retorici e farisaici, appartenenti a una società falsa e borghese, per riappropriarci della gioia di vivere e di una nuova identità. Lo slogan "Pace, amore e libertà" veniva allora scandito con forza nelle piccole lotte familiari e sociali, con atteggiamenti originali: il modo di vestire, la quotidiana sfida alle mormorazioni, gli occhi bassi e la buona dose di punizioni che spesso diventavano, da parte dei genitori, reazioni incontrollate al crollo di un sistema educativo, messo in crisi dal conflitto generazionale. Autenticità, semplicità e ricerca del sé era allora l'andare in spiaggia e fare il bagno nudi, o dormire in riva al mare e sfidare le acque tenebrose durante la notte; cantare a squarciagola alla luna e percorrere un fiume sino alla sua sorgente; improntare una balera nei boschi e ballare sino allo sfinimento; adornarci di fiori, come le Ninfe, o indossare jeans sdruciti e ricamati con motivi floreali; lunghe collane e medaglioni orientaleggianti o maxi-gonne portate con orgoglio; andare a piedi nudi sui prati per ritrovare il contatto con la terra e praticare tecniche o scienze orientali di meditazione trascendentale, per ritrovare il senso del Divino!

Non ho mai conosciuto gli estremismi, imputati a questa filosofia di vita, né qualcuno che nell'ambito circoscritto del mio gruppo, sperimentò forme di "dipendenza" psicologica e fisica da droghe sintetiche o vegetali, espressioni della cultura della protesta e del dissenso.

Ci "facevamo" solo di buona musica, passeggiate nei boschi, falò in riva al mare, contatto con la natura "madre creatrice e rigenerante" e lunghi confronti ideologici, come unico mezzo per esplorare gli stati della coscienza e identificarci come "uomini e donne nuovi".

La "liberazione sessuale" e la riappropriazione dell'identità femminile erano per noi "Donne Siciliane" un atto dovuto e catartico dal retaggio dell'antica cultura musulmana che, nonostante il passare dei secoli, era rimasta radicata negli atteggiamenti educativi del "Padre padrone".

Il '68 fu per me un atto dovuto e diede nuovo impulso allo spirito inquieto ed errante con cui condividevo l'esistenza. Mi sentivo terribilmente attratta dal misticismo, dal trascendentale e dalle tecniche orientali di elevazione spirituale, ed ecco che immersa nella luce mistica e scoppiettante del fuoco, quella notte, presi coscienza del mio essere più profondo; scoprii di essere "essenza immortale", entrando in contatto con "livelli di coscienza superiore".

Si aprirono nuovi varchi e aneliti di vera spiritualità, potevo viaggiare dentro di me, percependo in modo lontano il mondo circostante, come qualcosa di estraneo e non facente parte della dimensione a cui avevo avuto accesso sino a quel momento. Le voci arrivavano come echi sottili, le immagini apparivano come in una dimensione sconosciuta. Scoprii, in quel viaggio, l'essenza della vita che

palpita dentro ogni essere umano, al di là dello spazio e del tempo. In questa profondità sconosciuta, pace e dolcezza erano infinite; la percezione del corpo, quasi assente, come se lo spirito aleggiasse libero, simile al volo dei gabbiani.

Senza volerlo ero in meditazione profonda! Come un delfino emerge dal mare e salta fuori dall'acqua per riempire i polmoni di aria, riuscii a trovare la forza di emergere dagli abissi del mio "io profondo". Mi sentivo arricchita da quell'esperienza e giunta in una spiaggia di consapevolezza fino allora sconosciuta.

Sapevo di aver raggiunto una nuova tappa nel gioco della vita e dalla profondità emersero, impetuosi, i bisogni che avevano condizionato tutta la mia esistenza sino a quel momento: le scelte, il rapporto con gli altri e, soprattutto, il rapporto con le radici della mia esistenza.

Bisogna saper masticare fiele se dopo si vuol godere il miele

Nonostante l'azione di plagio educativo a cui era stato sottoposto durante il percorso scolastico, esplose in mio padre la voglia di bere alla fontana della libertà e della giustizia. In evidente opposizione allo slogan "dell'obbedienza senza ma e senza perché", che magnificava la prima e più importante virtù del Balilla; la sua personalità ribelle cominciò a riemergere dalle spirali del mostro tentacolare e, acquisendo una coscienza svincolata dal controllo mentale di cui era stato vittima, assumeva un'identità propria e singolare. Era il periodo in cui frequentava l'ultimo anno dell'Istituto Tecnico inferiore e, a soli 14 anni, iniziava a militare in gruppi di opposizione al regime.

Si accorse allora che intorno a lui si respirava l'aria di un "finto patriottismo" e che i discorsi del Duce, offuscando gli animi delle masse popolari attraverso il fumo dei benefici procurati dai numerosi interventi messi in atto dal regime, aumentavano la sensazione di evidente benessere per il popolo, defraudandolo dei diritti di libertà duramente conquistati negli anni dello "Stato liberale".

Il messaggio fascista si svelò chiaro ai suoi occhi quando il Duce dichiarò alla stampa: *«Il fascismo non conosce idoli, non adora feticci, è già passato e, se sarà necessario, tornerà ancora tranquillamente a passare sul corpo più o meno decomposto della Dea Libertà»*.

Duramente colpito da quelle parole che manifestavano chiaramente l'impossibilità di connubio fra libertà e regime, crollò definitivamente in lui il falso mito perversamente costruito nel suo cuore, e da quelle macerie prese vita la nuova figura, casualmente suggeritagli dal Duce: quella soffusa, affascinante e mitologica immagine di Ninfa… la "Dea Libertà".

Come un fiume va verso il mare, uguale all'apparenza, ma formato da particelle diverse che, in un istante, mutano il loro corso, diventando passato, presente, futuro, e nel loro impetuoso scorrere, trascinano e si impregnano di elementi nuovi, ogni individuo porta con sé la sua storia, le sue emozioni e i suoi pensieri policromi e profondamente diversi. Lo sguardo attraversa l'immagine in modo dissimile, scoprendo lo stesso oggetto da varie sfaccettature che si rincorrono attraverso il tempo che trascorre.

La Sicilia, da sempre abituata alle dominazioni, aveva forgiato un'indole di sopito adattamento agli eventi, ma si era arricchita di un'identità propria, forgiata e scandita dai molteplici predatori che, come amanti infedeli, si erano accoppiati con lei per defraudarla. A volte la "rabbia" emergeva nei cuori ribelli, ma si riassopiva a vantaggio della vita, dell'amore e della famiglia, della fede e della speranza. Tuttavia l'antica sete di libertà e di indipendenza, continuava a bruciare, e accanto alle identità sopite vivevano, in connubio latente, quelle dei dissidenti, dei separatisti, dei socialisti e dei comunisti. Ma il fiume si alimentava dalla stessa fonte e in tutta l'Italia esplose il bisogno di libertà dall'oppressione fascista.

Mio padre arrivò quella mattina a scuola con un po' di anticipo. Svogliatamente trascinava la cartella: si sentiva inquieto e disorientato, disprezzava quella forma di indottrinamento coercitivo, e l'orario delle lezioni che prevedeva alla prima ora "Storia e cultura fascista". Ne avrebbe fatto

volentieri a meno ma, per fortuna, nelle ore successive era prevista matematica e meccanica, questo lo indusse a cacciare via l'idea di un'eventuale assenza ingiustificata. Rimuginando su quei pensieri, arrivò davanti all'Istituto Tecnico Industriale e non poté fare a meno di notare lo slogan scritto a caratteri cubitali sul muro fronteggiante l'edificio: "Siamo stati costretti a essere italiani, ma siamo profondamente siciliani".

Non era facile in quel periodo riuscire a imbrattare i muri e qualsiasi azione indisciplinata veniva punita severamente dal regime; eppure quel gesto così ardito attirò la sua attenzione. Quale messaggio voleva trasmettere l'ignoto temerario?

Quella frase cominciò a frullargli in testa sino a sera, alimentando in lui curiosità e voglia di sapere. Cominciò quindi una frenetica attività di ricerca personale che lo vide coinvolto nella nuova dottrina separatista, di cui diventò, negli anni, ardente sostenitore. Scoprì così i risvolti più profondi della sua identità e le radici delle sofferenze della sua terra.

La Sicilia ti rapisce il cuore, ti smembra, ti ferisce e t'innamora. Vorresti curarne le ferite, guarire il cancro che l'avvilisce, portarle fiori, canzoni e storie. Sarà l'odore delle zagare e del mare, la luce intensa che soffonde i colori, l'olivastro verde delle sue campagne e le spine aguzze delle pale dei fichi d'India; ma… quando, passando lo stretto sul traghetto, ti riavvicini e ritorni, sai che non vorresti mai più separarti da Lei.

Come affetto da una sete insaziabile, Rosario si procurò, nascostamente e con angoscia, gli scritti clandestini dei separatisti e divorandoli di notte, alla luce fioca della candela, ne sposò la causa e le idee che consideravano il fascismo la "malattia del Nord", riconoscendo una netta estraneità della Sicilia all'imposta dottrina del regime.

Intanto, la Storia faceva il suo corso, il regime fascista aveva già raggiunto un punto di non ritorno dopo l'alleanza con la Germania nazista, l'introduzione, in Italia, delle leggi razziali e tutto ciò che vorremmo non fosse mai accaduto: le macchinazioni, gli inganni, i complotti, gli intrighi, le manipolazioni studiate a tavolino che erano considerate necessarie a raggiungere equilibri e interessi delle potenze mondiali. In contrapposto: la vita era una cosa secondaria, la sofferenza un accessorio utile, la morte una necessità, i sentimenti e le speranze del popolo una futilità.

In quei tempi, i compleanni si festeggiavano in modo semplice: Maria aveva preparato a pignolata co' meli e così aveva voluto dare a suo figlio un augurio di ricchezza e di avvenire prospero al compimento del suo quindicesimo anno di età. Era il 9 luglio del 1943 e, nonostante un'improvvisa e violenta bufera sconvolgesse le menti e i cuori come funesto presagio, Rosario andò a letto soddisfatto per la dolcezza che la sua mamma riusciva a creare intorno alla sua vita, sempre pronta a regalare amore con la dedizione delle donne antiche. Ma quella notte serena fu per lui l'ultima di numerose altri notti insonni!

Quella notte le forze alleate sbarcarono in Sicilia, nelle spiagge fra Licata e Siracusa, con un'operazione militare imponente e grande numero di militari, aerei, navi da guerra, portaerei e unità di trasporto… La speranza che l'eterea Dea Libertà prendesse forma e divenisse realtà palpitante e amabile si fece sempre più strada nei cuori che battevano all'unisono fra paura e attesa.

La realtà fu ben diversa: mio padre se ne rese conto di lì a poco, quando il 20 luglio iniziarono i bombardamenti e gli scontri degli alleati contro le postazioni italo-tedesche nella città di Messina. Certamente quei mesi di assedio non furono un bel regalo e restarono nei suoi ricordi come i più duri e terrificanti di tutta la sua esistenza.

Messina per la sua posizione geografica era uno degli obiettivi principali delle forze aeree alleate e fu la più bombardata. Subì attacchi navali e aerei e appariva come una città fantasma: gli edifici, che dopo il violento terremoto del 1908 erano stati costruiti in modalità antisismica, non subivano crolli nei muri esterni, ma cedevano miseramente all'interno seppellendo uomini e cose.

Molti degli abitanti sfollarono nei villaggi e paesi limitrofi e i messinesi rimasti nella desolazione, fra le macerie, spalavano i detriti dalle strade, o si aggiravano come spettri pieni di terrore nei pressi dei ricoveri antiaerei. Anziani e bambini facevano la fila per una razione di pane. Fame, paura, miseria e morte erano la testimonianza dell'arrivo delle forze alleate.

Rosario apprese tutto questo dagli sfollati che evacuarono verso Venetico e Roccavaldina e che raccontavano il terrore vissuto in quei giorni di devastazione. Solamente la mattina del 17 agosto tutto questo finì e con esso l'incubo di quei giorni. I fanti della "terza divisione americana" fecero ingresso nella città distrutta e abbandonata.

Nei suoi racconti, mio padre, non parlò mai di "festosa accoglienza", come ci fanno intendere oggi i libri di scuola, ma descriveva scene di desolazione: una città abitata da ombre tristi che, con il terrore negli occhi, uscivano allo scoperto solo quando i soldati americani distribuivano le razioni di cibo che avrebbero permesso la sopravvivenza ancora per qualche giorno. Poi, mi guardava con gli occhi arrossati, dove le lacrime sostavano in una lucentezza irreale e non riuscivano a sgorgare.

Ritornare a quei ricordi causava in lui una sofferenza che avrebbe preferito dimenticare: le sirene che preannunciavano i bombardamenti, il ritrovarsi in rifuggi di fortuna insieme ai tanti compagni di sventura; volti muti, a volte sconosciuti, ma tutti con lo stesso sguardo affamato di pace e di serena normalità; il dolore, provocato da una scheggia di bomba che lo aveva raggiunto improvvisamente al ginocchio, lasciandolo in terra privo di sensi dopo la deflagrazione.

La fame e la pietà per tutto ciò che lo circondava erano rimasti i suoi unici punti di riferimento e, intorno a lui, percepiva solo sguardi che sembravano chiedere perdono a un Dio assente. I suoi ideali crollarono allora in modo devastante e i sogni si annientarono. Dimenticò gli ideali separatisti e tutto ciò che aveva alimentato la sua fantasia sembrò assumere l'aspetto di un effimero e lontano retaggio del passato… Quella dura esperienza lo riportò al senso della vita e della morte e si arrese.

La storia tuttavia continuò il suo percorso, intrecciandosi strettamente con il destino del popolo siciliano e il nuovo assetto dell'Italia.

Solo dopo tanti anni furono chiari i complotti politici, gli accordi dei servizi segreti americani con i separatisti e con il Movimento per l'Indipendenza della Sicilia e le vergognose trame tessute con i baroni latifondisti, con la mafia siciliana e con i boss di New York nella fase di pianificazione precedente lo sbarco. Così, avevano preparato la carne da macello e il popolo diffidente al cambiamento, in modo che gli alleati potessero essere accolti non come invasori, ma come liberatori.

Uomini di grande prestigio, intrisi di valore e speranza, che avevano lottato per la causa dell'indipendenza siciliana e, che rischiando la vita, avevano mantenuto negli anni precedenti stretti contatti con i servizi segreti americani e inglesi, erano stati trattati alla stessa stregua di vili malfattori e, traditi, erano rimasti soffocati dal sangue della loro terra.

Mio padre, ormai vecchio, accorato e con la voce tremula, recitava a memoria alcuni spezzoni dei discorsi di Andrea Finocchiaro Aprile o stralci degli scritti di Canepa e concludeva sempre con la solita frase: *«Solo poveri illusi… che, come me, speravano nell'indipendenza della Sicilia»*.

Epilogo

Guardo i solchi sul mio viso, segni indelebili delle strade percorse; mappatura di sogni e speranze, di vite parallele che si uniscono per separarsi definitivamente. Cicatrici incancellabili che finisci per amare e accarezzare come un tutt'uno che ti appartiene.

Lungo la mia esistenza, fatta di catastrofiche cadute, avevo camminato sempre sull'orlo di un baratro che, inquietante, appariva bloccando il cammino. Ma dal mondo invisibile una forte presenza carica di pace e di amore mi avvolgeva e sopiva il mio spirito inquieto. Poi scoprii l'essenza di Agape come fulcro radiante che cominciò la sua opera ignota, sconvolgendo i disegni dell'io. Con

delicatezza esso si fece spazio nell'anima, iniziando la sua alchimia per trasformare finemente il piombo in oro.

In quell'amore straripante che ricolma e guarisce ferite e tormenti, l'anima trovava quiete sino a un nuovo incontro. Lui mi legò a sé sin dai primi respiri, palpitava in me e, in quest'intima fusione, trovai sempre la forza di non precipitare nel baratro. Poi, all'improvviso mi ritrovai sola a combattere i miei demoni e nell'afflizione lo cercai, perdendomi nel mare tenebroso.

Quell'esperienza, mettendo a nudo il potere del male, mi aiutò a riscoprire con forza nuova la tenerezza di quel Dio che tutto può. In Lui trovai appagamento e quiete, subii nuove sconfitte, ma vinsi le battaglie della vita ed ebbi la forza di perdermi e ritrovarmi.

Ripercorsi le strade dell'anima. Di fronte a un padre stanco che, con occhi sperduti, attendeva la morte come unica spiaggia di sereno abbandono. Inconsolabile prigioniero di una vita che non gli apparteneva trascinando il suo vivere in un tormentato declino, dopo la gloria dell'ascesa.

Stringendo le mani di quella madre tiranna, quando la sua mente, pietosamente smarrita, vagava fra allucinazioni e profonda avversione, ma in un istante di lucida consapevolezza sussurrò un "grazie". Poi, arrivata all'ultima meta, si perdette nei suoi incubi sino alla morte.

Quel sentimento di gratitudine, colto in un mormorio, ebbe forza catartica e fece scivolare via il macigno che mi aveva indurito il cuore e la parola "madre" prese lo spazio che le spettava di diritto.

Le antiche immagini persero i contorni dissolvendosi in tenerezza di fronte ai corpi ormai stanchi e fragili a cui è negata ogni possibilità di riscatto. Allora, una mano che tocca l'altra mano non è solo un gesto, ma è un'anima che tocca un'altra anima. È la tenerezza che sostiene la debolezza, è il miracolo del perdonarsi ed essere perdonati, in un abbandono muto e reciproco.

Quel fiero albero d'ulivo continua a vivere e con vigore affonda le radici nella terra riarsa; rigoglioso accoglie fra le fronde la vita e i frutti di buona annata per continuare a produrre l'oro di Sicilia, fluido denso e profumato.

Quel buon profumo lo sento inebriante spargersi nell'aria. Lo riconosco nello sguardo di Alessandra che da fiera amazzone si è trasformata in tenera madre e sposa; mentre ascolto la musica di Giosuè vibrante di briosa passionalità o di infiniti voli dell'anima; o quando Emanuela parla del suo lavoro in ospedale con l'orgoglio di chi ha messo a disposizione conoscenze e duri anni di studio per curare la vita e le ferite dell'anima. Allora, come proiettata nella nello spazio, la vedo prodigarsi con l'attenzione e la tenerezza di un "buon medico" fra le sofferenze di chi sa di viaggiare tristemente verso una strada senza ritorno o fra lo sguardo riconoscente di chi spera in una guarigione inaspettata; mentre in me riaffiora l'immagine di una mano che sfiora un'altra mano e della tenerezza che sostiene la debolezza.

Così, immersa nei silenzi, so di non essere sola, ho per compagna me stessa e chi fa ormai parte di me in modo indissolubile e in quegli spazi preparo sempre l'incontro con qualcuno.

La mia anima è inquieta, subisco le metamorfosi del tempo e come lui mi adeguo al ritmo triste delle nuvole che percorrono le vie del cielo, visibilmente senza meta precisa, come per allontanarsi verso l'infinito… Ma il mio cuore scalpita ancora, forse un giorno invecchierò e non sentirò più la tempesta esplodermi dentro, le passioni lasceranno la loro preda e mi renderanno libera. Non sarò più un groviglio di domande e finalmente ogni perché avrà la sua risposta.

La vecchiaia assumerà allora il senso della calma e della libertà, quando tutto intorno continuerà ancora a girare freneticamente.

Quando un uomo nasce maledetto

Fabio Carapezza

magma@analisiqualitativa.com

Desio, Milano, 1970 - Palanzano, Parma.

Abstract Un estratto dalla biografia *Quando un uomo nasce maledetto* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), prima opera classificata nella sezione biografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

Il momento di ricordare: il figlio

Ogni volta che apriva l'armadio, la vedeva lì: una borsa seminascosta fra le altre, vicino a documenti, lastre dei raggi, indumenti disordinati. Aveva sempre saputo della sua esistenza e ne conosceva il contenuto, proprio per questo faceva finta di non accorgersene; ogni tanto doveva spostarla per tirare fuori chissà cosa, oppure ne cambiava la posizione per ricavare spazio. Dopo un secondo, tornava a conservarla in un posto più sicuro dove la borsa potesse riposare meglio. Quello dell'oblio.

La borsa aveva circa cinquant'anni: la sua virtù principale, oltre alla robustezza, era la pazienza. Aspettava che lui fosse pronto per aprirla, estrarne documenti, foto, diverse lettere, mettendolo davanti al compito doloroso che doveva affrontare. Si trattava di ricomporre i pezzi della sua vita attraverso la storia della sua famiglia. Poi ricordò il padre riverso sul pavimento in cucina: c'erano persone sconosciute per casa, altri erano conoscenti e vicini che stavano in silenzio, c'era anche la donna che lo aveva trovato. Si era avvicinata al figlio piangendo e lo aveva abbracciato.

Ripercorse i dettagli di quella giornata, giovedì 4 aprile 2002. In quel periodo non abitavano più insieme, il figlio condivideva un appartamento con altri due lavoratori; erano circa sei mesi che aveva

fatto la scelta di uscire da casa perché voleva fare da solo, aprirsi al mondo e sfidarlo senza di lui, il padre.

La mattina di quel giorno era passato a comprare varie confezioni d'acqua da sei bottiglie e, quando arrivò per portargliele, vide il padre seduto in cucina; stava bevendo un tè, la schiena era tornata a fargli male. Gli sembrò molto sofferente.

«Non ti senti bene?». Era una di quelle domande che a volte ci si sforza di fare quando la conversazione arranca ma da lì a poco se ne sarebbe andato; avrebbe avuto il turno nella comunità di Valera per minori non accompagnati, dove lavorava come operatore.

«C'è che per stare bene bisognerebbe morire» gli rispose il padre. Era stanco, ma quella stanchezza nascondeva un dolore più profondo e silenzioso che non aveva voluto far sapere al figlio. Era dispiaciuto che, dopo una lite, se ne fosse andato in una stanza in affitto mentre lui stava invecchiando. Era anche orgoglioso, e oltre a qualche piccolo favore come quello di portargli l'acqua, faceva in modo di non chiedergli mai nulla.

Nel primo pomeriggio il figlio si trovava al lavoro e ricevette una sua telefonata ma non rispose subito. Ancora un altro senso di colpa: come sarebbe andata se gli avesse risposto? Forse gli stava chiedendo aiuto. Il figlio arrivò a pensare a questo particolare mentre la borsa iniziava a sussurrargli: *«È giunto il momento, devi aprirmi»*.

Continuò nell'analisi di quel giovedì 4 aprile. Erano circa le diciotto, lui finalmente si decise a ricomporre il numero di casa ma questa volta fu il padre a non rispondere.

Non colse il senso di quella mancata risposta, eppure era sicuro, il padre doveva per forza essere in casa. Dopo qualche minuto oppure ore, non ricordava di preciso, arrivò la telefonata di una vicina di casa che conosceva il suo numero di cellulare: *«Luca, sono l'Ileana. Vieni subito. Tuo padre sta male»*. Il lavoro era molto vicino all'abitazione, in cinque minuti e di corsa arrivò parcheggiando l'auto: lì capì tutto. Un'ambulanza era ferma davanti al cancello, a sirene spente.

Ricordò bene quell'attimo, aveva capito. Le sirene erano spente perché anche la vita di suo padre lo era. L'aveva capito anche la donna del padre, Anna era il suo nome; anche lei aveva cercato di contattarlo al telefono, ma fu molto più veloce del figlio a temere quello che poi si era avverato. Quando non aveva risposto, aveva chiamato un taxi a tutta velocità per andare da lui, aveva aperto la porta con una copia delle chiavi e poi… il pavimento della cucina. Quell'uomo cui aveva voluto bene era lì, riverso fra la finestra e il tavolo, il rubinetto del secchiaio rimasto aperto: un altro dettaglio che aveva impressionato il figlio. Lui no, non aveva capito subito rimandando il tentativo di ricontattare il padre dopo la prima telefonata mancata. Il rubinetto era aperto perché quell'uomo stava solo dando una ciotola d'acqua fresca a Rambo, il gatto, o aveva cercato di rinfrescarsi la faccia in un ultimo disperato tentativo di riprendersi?

Si era sentito male subito dopo? Il figlio non avrebbe mai potuto saperlo. Adesso, ciò che doveva conoscere era davanti a lui, proprio dentro la borsa che, fra le altre cose, conteneva tre quaderni manoscritti. Era giunto il momento e non si poteva andare oltre.

Voleva capire perché era da trent'anni che non parlava più con sua madre. Sapeva solo di odiarla, fino ad avere pensato di volerla ammazzare in un momento di follia. In tutto quel tempo l'aveva vista per caso in città, due o tre volte, provando verso di lei un senso di ribellione e disgusto. Insieme con essi, avvertiva il senso di colpa per averla allontanata dalla sua vita, pur sapendo quanto lei stesse male per questo ma non gli interessava. Andava avanti nonostante fosse consapevole che gli anni passavano anche per lei, che stava invecchiando e poteva morire lasciandolo con la tortura del rimorso. Lo avrebbe accompagnato per il resto della sua vita.

Era giunto il momento di sfogliare le pagine di quei quaderni. Iniziare a leggere.

Quando un uomo nasce maledetto: il padre

Quanto sto per scrivere non è una storia d'amore dove, alla fine di tante acrobazie, finisce tutto bene, ma una storia vera, vissuta giorno dopo giorno per quarantadue anni a cercare la felicità, la libertà, l'amore, l'affetto: quarantadue anni di sofferenza, e dopo tutti questi anni di lotte, di problemi e delusioni, mi ritrovo un fallito al cento per cento. Forse la mia è una storia singolare, sono sicuro che scriverla possa giovare a qualcuno e quel qualcuno sono io, il protagonista. Perché scrivendola, mi sento scaricare la tensione che, appunto, mi trascino da tutto questo tempo. Spero solo che se qualcuno un giorno la leggerà, vorrà scusarmi per gli errori di ortografia, perché sono arrivato solo alla quinta elementare e negli anni disgraziati.

Adesso entriamo nel vivo con il presentarmi. Mi chiamo Manuele, nato quarantadue anni fa, esattamente il 5 marzo del 1940 a Petralia Sottana, uno sperduto paesino sulle Madonie in Sicilia, a mille metri di altitudine. I primi anni di vita logicamente non me li ricordo, ma parenti e amici, compresi i miei genitori, mi dicono che ero molto buono e simpatico, timido e sensibile. Potrà sembrare strano ma mi ricordo di alcuni fatti accaduti quando avevo tre anni. Abitavamo in una casa dove, quando pioveva, mia madre era costretta a mettere in giro pentole e pentolini per le gocce che venivano giù. Per termosifone c'era un braciere con il carbone, chi non l'aveva batteva i denti. A proposito del braciere, avevo circa due anni, mentre ero sulle ginocchia di mia madre, accanto a 'sto benedetto braciere: essendo un bambino molto vispo ci sono caduto sopra con la mano destra bruciandomi le prime falangi delle dita. A quei tempi non c'erano medicine o pomate, potete dunque immaginarvi il dolore.

Mia madre era casalinga, mio padre aveva una fattoria con alcuni ettari di terreno, e molti contadini che lavoravano la terra a mezzadria. Avevamo anche un po' di bestiame. A casa mia almeno il necessario c'era sempre, però, man mano che crescevo, capivo le sofferenze e la fame degli altri bambini.

Mi ricordo benissimo quando nella guerra siamo scappati per rifugiarci sulle montagne. Al ritorno in paese vidi un ragazzo un po' più grande di me, che aveva trovato una bomba lasciata dai tedeschi in fuga. Giocandoci gli scoppiò in mano, mentre sua madre gli si era avvicinata accortasi del pericolo. Morirono entrambi squarciati.

Lui si chiamava Nino, la madre Vincenza. Io e gli altri bambini eravamo poco lontano, vedemmo tutto; grandi e piccoli urlarono e piansero. In Sicilia la guerra era finita, ma al Nord continuava.

Nel 1946 iniziai ad andare a scuola. Per cartella usavamo le cassette in lamiera rettangolare per le munizioni lasciate in giro dagli americani. Mancava tutto: facevamo l'inchiostro con le foglie dei papaveri; i bambini camminavano con le scarpe rotte in mezzo alla neve, gli uomini venivano da mio padre a piangere un po' di grano per nutrirli; sono cose che mi hanno toccato profondamente e che trascinerò per sempre dentro di me.

A scuola non è che le cose andassero meglio, i metodi d'insegnamento erano quelli dei fascisti. Tutti sappiamo che le parole dolci, anche per quelli più sensibili, non esistevano, quindi erano botte, e tante: inoltre per chi non sapeva la lezione, c'era doppia dose. Non si poteva fiatare e neanche muoversi.

C'è un episodio che non posso fare a meno di raccontare. In quei tempi i pidocchi erano alla portata di tutti, nonostante mia madre mi controllasse la testa ogni giorno, in mezzo a tanti bambini era così, qualcuno si trovava sempre. Ero in classe e il maestro spiegava, io lottavo con questo pidocchio grattandomi. Il maestro mi richiamò dicendomi di stare fermo; avevo capito il richiamo e provai a stare immobile. Era il pidocchio a non aver capito e continuò a darmi fastidio fino a quando non riuscii più a resistere riprendendo a grattarmi. Quel farabutto del maestro se ne accorse, urlò e mi picchiò, dicendoci che dovevamo ascoltarlo quando ci ordinava di stare fermi: così, per colpa di un pidocchio, ho preso una "fraccata" di legnate.

A scuola non ero una cima, forse perché mi terrorizzavano, ma in storia e geografia ero bravo; tuttavia anche se sapevo la lezione, quando ero interrogato sbagliavo tutto come del resto anche gli altri bambini: avevamo paura e così… giù altre botte. Tutte le mattine andare a scuola era come andare verso la ghigliottina, non tanto per la scuola in sé ma per via delle punizioni, purtroppo il maestro era quello.

Crescendo, capii che mi piacevano le macchine e la meccanica, e qui iniziarono i primi guai. In quinta elementare mio padre mi chiese cosa avrei voluto fare da grande. Io rispondevo: «Il meccanico» e lui si opponeva dicendo che era meglio studiare. A Petralia non c'erano altre possibilità di studio oltre le magistrali, e a me di fare il maestro proprio non andava. Vedevo tanti maestri che erano a spasso in attesa di fare qualche ora di supplenza, tutti senza soldi e lavoro, quindi io quel tipo di vita non lo accettavo completamente.

A quel tempo le medie erano facoltative, non obbligatorie come adesso, e mio padre era scontento perché non volevo studiare da maestro. Allo stesso tempo era comunque compiaciuto, così avrei potuto aiutarlo nel lavoro dei campi controllando i contadini che rubavano il grano.

Non accettai nemmeno questo lavoro, così iniziò la terza guerra mondiale tra mio padre e me. Erano litigi e botte tutti i giorni che facevano davvero male. Siamo arrivati al 1952.

Avevo dodici anni, circolavano sempre più auto in giro, le industrie iniziavano a riprendersi e il progresso andava avanti riparando i danni della guerra. Nonostante la mia giovane età, capivo che con la meccanica non avrei potuto fallire, avrei avuto un futuro quasi certo davanti. Avevo uno zio meccanico con un'officina per conto suo in un altro paese, sapevo che c'era sempre molto lavoro, così lottai con tutte le forze per andare da lui a imparare il mestiere. C'era un punto su cui mio padre non voleva sentire ragioni, cioè che a quei tempi, con l'apprendistato non si percepiva salario, se non qualche regalo facoltativo a discrezione del padrone. Naturalmente non si era assicurati, non c'erano i contributi per la pensione. Inoltre, i padroni potevano usare gli apprendisti per altre commissioni, tipo fare la spesa per la famiglia. Comunque, per chi voleva imparare un mestiere, quella era la trafila, almeno per la Sicilia di quegli anni.

Quindi mio padre non accettava l'idea che facessi lo schiavo per qualcun altro senza essere pagato e addirittura mantenuto da lui: tra noi era sempre una lotta. Con quella sensibilità che mi faceva soffrire tanto, mi è venuto a mancare l'affetto paterno, di cui tutti i ragazzi a quell'età hanno bisogno per sentirsi più sicuri e protetti. Mia madre, poveraccia, soffriva più di tutti per questa situazione, ma cosa poteva fare, visto che mio padre non voleva sentire ragioni? Nello stesso tempo soffriva anche mia sorella più giovane di me di quattro anni, anche lei terrorizzata dal clima in casa mia; così, quando avevo paura di buscare le botte, restavo fuori di casa. Ero demoralizzato e piangevo di rabbia, ma cosa fare? Dove potevo andare? Tempo due o tre giorni, qualche parente mi riportava a casa e le botte le prendevo lo stesso.

Dopo un po' di tempo con questa vita, parenti e amici riuscirono a convincere mio padre a mandarmi in un'officina di Petralia. Lui però se ne pentì: non accettava l'idea che suo figlio, da padrone, facesse da garzone a un altro padrone, e le liti ricominciarono.

Avevo tredici anni e non ne potevo più di quella vita burrascosa, dormendo più fuori che a casa come un cane, perché nessuno era più disposto a ospitarmi pur di non andare contro mio padre. Io mi accucciavo dietro qualche porta ascoltando dalle finestre i bambini che ridevano e giocavano con i loro papà; erano felici, anche se non avevano un paio di scarpe o una semplice palla di gomma, perché di solito si usavano quelle fatte di stracci. Sognavo a occhi aperti incoraggiandomi da solo, una forza sovrumana mi diceva di non cedere e lottare, ché un giorno sarei riuscito a scappare da quel paese.

In molti ragionavano come lui, lo assecondavano dicendomi che potevo stare bene a casa lavorando perché non mi mancava nulla. Per loro forse era così; invece a me mancava tutto compreso l'affetto, escluso quello di mia madre, l'unica che mi ha sempre aiutato a costo di litigare con lui.

Una notte presi la decisione: in quelle condizioni non potevo più vivere, ero stufo, e forse era davvero venuta l'ora di finirla con quella vita d'inferno. Programmai di iniziare la battaglia finale.

Per una settimana feci tutto il volere di mio padre in modo che non sospettasse nulla dei miei piani, pur sapendo che in questo modo mia madre avrebbe sofferto. Qualcosa più forte di me mi diceva di agire e, una sera, andai a trovare il mio padrino di battesimo che aveva un negozio. Gli dissi che mi mandava mio padre, che era lì vicino per concludere un affare ma che non si trovava cinquemila lire in tasca in quel momento. Gli chiedeva un prestito che avrebbe restituito l'indomani mattina. Tra loro c'erano ottimi rapporti, sicché non si oppose e subito mi consegnò i soldi con la raccomandazione di correre e portarli a mio padre, aggiungendo che a volte gli affari si perdono per soli pochi minuti.

Dopo averlo ringraziato e salutato, tornai a casa andando a letto senza dare nell'occhio. La mattina dopo mi alzai che c'era ancora buio, scappando di corsa per i sette chilometri che c'erano fra Petralia e Castellana, per saltare sulla corriera e raggiungere Palermo: non potevo prenderla al paese, mi conoscevano tutti, mio padre mi avrebbe fatto acciuffare subito, mentre a Castellana non mi conosceva nessuno. Feci perdere le mie tracce senza che nessuno sapesse dove fossi andato.

In tasca avevo il totale di settemilacinquecento lire, così, arrivato a Termini Imerese, presi il primo treno per Messina; poi da Messina a Reggio Calabria, un tratto alla volta sempre prendendo treni locali per paura che mi beccassero e rispedissero a casa, quando il mio programma era quello di stare via una decina di giorni. Alla fine, viaggiando in terza classe sui sedili di legno per spendere meno possibile, arrivai a Roma con il sedere rotto.

Rimasi sbalordito dalle meraviglie della capitale, con tutte quelle macchine che per me significavano lavoro; più ce n'erano e più potevano rompersi, quindi si rafforzava sempre di più l'idea di lasciare il paese, non rimaneva da fare altro che lottare.

Di mattina visitavo Roma, solo a piedi perché i soldi erano contati, mangiavo panini e bevevo alle fontane, il pomeriggio m'infilavo in qualche cinema economico per riposarmi e dormire un po': gli alberghi non potevo permettermeli, inoltre temevo che mio padre avesse fatto la denuncia di scomparsa correndo quindi il rischio di essere trovato subito. Visitai il Vaticano dicendo una preghiera, vidi anche Papa Pacelli da vicino, dentro di me ero fiero ma avevo tanto bisogno dell'affetto di qualcuno. Dopo circa una settimana, in tasca mi restavano mille lire, così decisi di andare in albergo. Sapevo che l'albergatore avrebbe portato la mia scheda in Questura: se mio padre avesse davvero fatto la denuncia di scomparsa, mi sarebbero venuti a prelevare e… "che Dio mi assistesse"…

Dopo una doccia dormii come un ghiro, erano tanti giorni che non toccavo un letto. La mattina dopo, con sorpresa, notai che non era successo nulla, quindi non mi restò che pagare cinquecento lire e andarmene. Era l'Albergo del Sole, mi ricordo ancora il nome dopo circa ventinove anni. Decisi che la sera stessa sarei andato direttamente in Questura per raccontare la mia penosa storia.

Il destino per me volle altro, e mentre camminavo in via XX Settembre intorno alle sedici, incontrai un capitano dei carabinieri figlio di un amico di famiglia al paese, quindi ci conoscevamo bene, e nel vederci siamo rimasti sorpresi. Lui subito mi chiese cosa facessi a Roma da solo.

Singhiozzando gli raccontai la mia triste avventura; piangevo, non perché mi avesse beccato un capitano dei carabinieri ma per la felicità di parlare con qualcuno di mia conoscenza, potevo finalmente sfogarmi dopo tanti giorni passati senza scambiare una parola con nessuno. Mi chiese le mie intenzioni, non sapevo se mio padre avesse fatto la denuncia, così sarei andato da solo a consegnarmi alla polizia. Lui mi propose di accompagnarmi alla caserma dei carabinieri, mi avrebbe aiutato a sbrigare la faccenda, e dopo una ricerca venne fuori che non c'era denuncia di scomparsa per me. Gli dissi che, per acconsentire a tornare a casa, volevo essere sicuro che mio padre mi avrebbe accordato il permesso di andare in officina da mio zio a Regalbuto, perché a Petralia non ci volevo più stare. Per giunta con la paura tremenda delle botte.

Questo capitano mi convinse dicendo che si sarebbe interessato e, tramite il maresciallo di Petralia amico di mio padre, avrebbe fatto in modo che tutto finisse bene. Accettai di tornare in paese passando la notte in una camera di sicurezza come un delinquente: non potevo pretendere che mi pagassero l'albergo ma ero contento lo stesso che il giorno seguente sarei uscito. La mattina ci salutammo e, scortato da due carabinieri in borghese, ero ripartito per Petralia. Arrivammo alle diciotto, i carabinieri fecero fermare il pullman davanti alla caserma consegnandomi al maresciallo, che intanto aveva mandato a chiamare mio padre. Il maresciallo mi fece piangere, mi urlò dietro dicendomi che sbagliavo con tutte quelle fughe, e io dentro di me pensavo "Ma guarda questa carogna, anche lui è contro di me"; non avevo mai fatto nulla di male, lottavo solo per la mia libertà.

Arrivò mio padre. Vedendomi mi corse incontro per darmi un bacio, lasciandomi pietrificato. Il maresciallo, ormai sapendo la mia storia, di colpo cambiò tono, prese le mie difese questa volta strapazzando mio padre, facendogli notare come fosse ingiusto non lasciarmi libero di decidere della mia vita, così facendo avrebbe rischiato di rovinarmi; accettò malvolentieri le parole del maresciallo e mi riportò a casa, dove temevo che avrei preso ancora le botte. Mia madre aveva pregato alcuni parenti di raggiungerci in casa per paura che, una volta da soli, mio padre mi avrebbe pestato. Lui per fortuna aveva messo un po' di giudizio; forse per quei giorni di assenza aveva temuto che combinassi qualche fesseria, così era contento che fossi di nuovo a casa senza che nulla fosse accaduto. La sera stessa, avevamo scritto a mio zio chiedendogli il permesso di andare a lavorare con lui. Dopo una settimana la sua risposta arrivò con queste parole testuali, che era fiero di avviarmi e insegnarmi il mestiere di meccanico.

Avevo vinto la battaglia, non la guerra.

Riconciliazione: il figlio

Poi, non hai scritto più, papà.

Eri contento così, avevi trovato qualcuno che ti ascoltasse a sufficienza, e questo qualcuno eri proprio tu. Queste pagine sono state l'amico e l'ascolto che non ti abbiamo dato noi, mia sorella e io, perché eravamo troppo piccoli per capire, e neanche quando siamo cresciuti abbiamo capito la tua sensibilità.

Non sapevo delle tue difficoltà finanziarie quando ti sei separato, altrimenti, come hai scritto tu, ti avrei aiutato con la generosità che hai sempre trasmesso a tutti. Ringrazio i buoni amici che avevi e che ho avuto la fortuna d'incontrare, posso fare qualche nome perché alcuni vivono ancora, altri non li ho mai conosciuti, e tanti altri che fanno parte della tua storia, ora non ci sono più.

In quell'occasione, ora non ricordo chi, qualcuno mi disse: «*Tuo padre ha fatto la fine dei giusti*». Hai scelto di andartene senza dare fastidio a nessuno, desiderio che hai espresso in questi diari, e così Dio ti ha ascoltato come ti ha sempre ascoltato durante i tuoi ricoveri. Anche la Madonna dell'Alto, lassù al santuario fra le tue montagne, ti ha ascoltato e ti disse: «*Tornerai a trovarmi ancora*». Ricordo che facesti lo stesso viaggio in Sicilia con mia sorella, sono sicuro che sei tornato con lei a dire grazie alla Madonna. Io voglio dire grazie ai molti medici che ti hanno curato e conosciuto da vicino soprattutto dal punto di vista umano. Avevi sempre la battuta pronta e non ti tiravi indietro se si trattava di aiutare gli altri, specie i più deboli

Decisi di mollare il conservatorio e di viaggiare per anni, quando tu iniziavi ad avere bisogno di me, e fosti anche ricoverato per un rigetto in quel periodo. La compagnia che avevi a casa era Rambo, il nostro gattino.

Quando sono tornato eri felice, avevo scelto di completare gli studi e iscrivermi all'università, questa volta liberamente. Non me lo imponeva nessuno, e tu mi hai sempre appoggiato ma rimanevi silenziosamente triste perché avevi perso mia sorella.

Ti fu scritto: «*Un domani, sarai piccolo di fronte ai tuoi figli*». Non è così e non lo è stato mai.

Mi hai insegnato a fare il sugo, a stirare e a fare andare la lavatrice, avevi scritto le istruzioni a mano su un foglietto prima di prendere uno di quei treni della speranza.

Grazie a te, papà, io sono diventato un uomo.

Richiuse il terzo quaderno, ora non era più solo malinconico. Era triste. Suo padre se n'era andato a soli sessantadue anni, e il figlio pensò a certi impiegati di banca che conosceva, uno aveva cinquantacinque anni e ne dimostrava dieci di meno. Lo vedeva ogni tanto andare a correre con le scarpette firmate in pausa pranzo, fresco, felice di vivere, perché era stato fortunato.

Lo invidiò, pensando che nella vita ci vuole solo fortuna, che era sempre mancata a suo padre e che avrebbe voluto per lui. Ci aveva messo tredici anni per trovare il coraggio di aprire la borsa: ora non sapeva cosa lo aspettasse il futuro. La borsa fu riposta con cura nell'armadio: doveva servire ancora, forse non era arrivato il momento per sua sorella.

Adesso, il figlio sapeva che cosa voleva fare. Voleva andare al cimitero di San Pellegrino sulla tomba del padre. A posare un fiore.

Il mondo della verità

Graziella Puglisi

magma@analisiqualitativa.com

Giarre, Catania, 1956 - Catania.

Abstract Un estratto dalla biografia *Il mondo della verità* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), seconda opera classificata nella sezione biografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

Ti piacevano i fiori

Del tuo vestito a roselline, mamma, mi è rimasto solo un ricordo sbiadito, frugo nella mia memoria cercando i suoi originari colori, ma un velo nero appanna i miei occhi e la tristezza prende il sopravvento.

Cerco dentro di me quell'imbarazzo di adolescente che mi provocava la tua voce quando, mentre lavavi i piatti, cantavi storpiando i testi delle mie canzoni preferite e mi risponde l'eco di un pianto muto, il mio.

Anche le tue margherite sono diventate polvere dispersa nel vento, senza più alcun odore; le tue mani di bambina le tenevano strette mentre una macchina fotografica rubava il tuo sguardo innocente e fiducioso proteso verso un futuro di promesse disattese.

Ho recuperato in giro vecchie foto che mi raccontano di te; ho ascoltato pezzi della tua storia, ma mi mancano tante parti, perdute per sempre; provo a dare una logica e un senso

a quel canovaccio misterioso che è stata per me la tua vita e mentre scrivo di te mi accorgo che stranamente riesco a dare un senso anche alla mia.

Di tutte le persone che ti hanno conosciuta e che ti sono passate accanto ho ricevuto versioni diverse e contraddittorie, come se sotto la superficie dell'amore e del rispetto, che si porta per convenienza ai morti, stia, accuratamente nascosta, una lava bollente di rabbia e di rancore a cui nessuno darà mai il permesso di uscire perché è un permesso che bisogna darsi da soli.

Percorro con le mie sorelle ricordi della nostra infanzia, taglienti come pezzi di vetro.

Ognuna di loro porta il suo bagaglio di pena e di dolore; gli stessi fatti, narrati con il filtro della loro sofferenza personale, sembrano sempre diversi e mi vergogno un po' perché per tanto tempo ho tenuto le mie orecchie tappate per non sentirli, così da poter andare più spedita per la mia strada e mettere più distanza possibile al mio antico dolore; oggi mi ritrovo con il cuore sanguinante e impotente, ferma.

Ti parlo nel silenzio della mia stanza, ti sento vicina a me ma non sono mai venuta a trovarti nella tua definitiva dimora per portarti i fiori, i fiori che tanto amavi, come se ancora una parte di me non accettasse l'idea che adesso è quella la tua nuova casa e non ti vedrò più seduta sulla tua poltrona con la tappezzeria a fiorellini, accanto alla finestra a rammendare, mentre la televisione manda in onda la tua telenovela preferita.

Ti sei sempre appassionata delle vite degli altri; entravi nelle loro storie al punto tale da dimenticarti della tua storia che ti scorreva accanto e che guardavi come un film facendo la spettatrice e non la protagonista.

Ricordo quella volta che litigasti con mio padre e per offenderlo gli hai gridato quella che per te era la peggiore ingiuria: *«Sei peggio di Luis Antonio»* e sorrido.

Ho ancora dentro le mie narici il profumo del sugo che preparavi per me la domenica; lentamente sobbolliva nel pentolone e il suo odore riempiva le stanze, non sono mai riuscita a farne uno buono come il tuo perché il sapore della nostalgia non si può imitare.

Non riesco a cancellare il tuo numero di telefono dalla mia rubrica; è ancora memorizzato alla voce "Mia Mamma" e mi tornano in mente i tuoi rimproveri affettuosi perché mi sentivi lontana ma non erano soltanto i trenta chilometri che ci separavano e lo sapevamo entrambe.

A un certo punto della mia vita mi sono convinta che solo sfiorandoti avrei potuto salvarmi e ho messo tanta distanza emotiva tra di noi,

Non volevo entrare, come una mosca, in quella tela di ragno che mi avrebbe fatto ripetere con la famiglia che mi ero costruita, gli stessi errori che da generazioni si tramandavano come unici esempi di buona vita.

Scorrono davanti a me i fotogrammi del passato e si intrecciano ai miei ricordi e sgorga dentro il mio cuore un sentimento di nostalgia per qualcosa che poteva essere e non è stato; qualcosa che era davanti ai nostri occhi, quell'albero meraviglioso che è l'amore, che davamo per scontato senza vederlo veramente, quei frutti che potevamo raccogliere in qualsiasi momento e che abbiamo lasciato marcire per terra.

Madre e figlia, sangue dello stesso sangue, in tante cose simili ma sempre così distanti, non abbiamo mai avuto una vera intimità, uno strano velo di pudore si è sempre interposto tra di noi, non siamo mai state né complici e né nemiche.

Per te ero la figlia saggia che doveva capire tutto e perdonare, *«cu avi chiù sali conza la minestra»* mi dicevi; ero la figlia più grande, la figlia buona che doveva mettere solo pace, sapessi che ruolo pesante che mi hai dato!

Ho cercato da sempre la pace dentro di me, senza mai trovarla, ho compreso troppo tardi quanto fosse vana la mia ricerca; non può esistere pace senza giustizia.

Nella mia mente riecheggiano i tuoi modi di dire, le favole terribili che mi raccontavi da bambina e che non mi facevano dormire la notte, tormentandomi con i sensi di colpa.

L'antica saggezza dei proverbi, che non hai mai messo in discussione; la tua fede incrollabile, i nostri litigi, la mia logica che si scontrava contro il muro di gomma della tua ostinazione, la tua frase preferita: *«Stritta mi sta larga e larga mi sta stritta»*.

Il mondo cambiava sotto i nostri occhi, mamma, girava vorticosamente, io cercavo di stargli dietro anche se catene invisibili mi facevano procedere trattenuta, ma tu restavi ferma, fedele a te stessa.

La nostalgia e il rimpianto mi accompagnano in questo viaggio a ritroso nel tempo e tu parli al mio cuore, come non hai fatto mai…

Nel mondo della verità

Sono da più di quattro anni qui, in quello che chiamavo "U munnu da verità".

Non sento più il freddo, il caldo, non percepisco il vuoto, nessuna gioia, nessun dolore... il Nulla.

Forse è questa la vera Pace e forse si trova in questo posto, sotto l'ombra dei cipressi che si protendono verso il cielo, maestosi, incuranti dello scorrere delle stagioni.

Per tutta la vita inseguiamo l'amore delle persone e ci danniamo, ci attacchiamo alle cose, crediamo di afferrarle e ci illudiamo di trattenerle, ma le cose si beffano di noi sopravvivendoci, alla fine quello che resta è solo l'Amore che abbiamo saputo donare.

Figlia mia, oggi tu ti chiedi come è stata la mia vita e che ne ho fatto di essa, ma solo tu sei in grado di dare le risposte alle domande che forse io non mi sono posta mai.

Non ho mai avuto il tempo per farmi troppe domande o forse, mettere in discussione quello che, da sempre, ha funzionato in un certo modo "Da che munnu è munnu" è un privilegio, che non mi è stato concesso.

Oppure farsi le domande è un lusso, che non mi sono mai permessa, perché non sono sicura se mi sarebbero piaciute le risposte e sono rimasta intrappolata per sempre nella storia che mi sono raccontata da sola.

Tu sei più coraggiosa di me, non hai paura della verità e il tuo coraggio ti renderà libera, perché solo chi ha il coraggio di non mentire a se stesso è una persona libera.

Te la racconto a modo mio la mia vita, ti chiedo solo di ascoltarmi con amore e indulgenza, ti chiedo di perdonare le mie debolezze, non mi giudicare, abbi pietà di me.

La Casa

Anche se tuo padre non perdeva occasione per lamentarsi di me, io sono sempre stata una risparmiatrice, ogni soldo l'ho fatto diventare due, e dopo tanti sacrifici di entrambi, eravamo riusciti a mettere alla posta un poco di denaro.

Nel 1962 si presentò l'occasione di comprare finalmente una casa, costava 60 mila lire, era un buon prezzo per una casa come quella, ma era una cifra altissima per le nostre possibilità.

Ce ne innamorammo e dopo tante riflessioni e notti insonni decidemmo che sarebbe stata nostra, volevamo avere un tetto tutto per noi ed era un sacrilegio continuare a pagare l'affitto a vuoto.

Fu uno dei momenti più importanti della nostra vita, la casa rappresentava il coronamento di un sogno, in quel momento sentivo mio marito vicino e solidale.

Era a pianterreno in una traversa del Corso Italia, situata di fronte al Mulino Strano. Era in una bella zona, piena di comodità, vicino c'erano le scuole, il panificio, la bottega di generi alimentari, la Cassa Mutua, la Posta.

Era vicino la mia amata Chiesa del Carmine, ma la cosa più importante per me era che si trovava a pochi metri dalla casa di mia mamma. Aveva tre stanze e un ammezzato dove sistemammo te e tua sorella Marcella.

Le stanze erano una appresso all'altra e l'ultima non aveva nemmeno una finestra, la chiamavamo "a cammira oscuru". All'interno della casa c'era un giardino pieno di alberi da frutto e di fiori, in un angolo cresceva una pianta di "cucuzze spinose". In una gabbia allevavamo i conigli e avevamo anche un paio di galline che scorrazzavano liberamente nel terreno e che ci davano le uova.

La domenica tuo padre ammazzava un coniglio, lo cucinavo con il sugo, facevo a mano i maccheroni con l'acqua e la farina e si faceva festa. Per dire la verità, non era una casa comoda, era stata chiusa per tanto tempo, la carta da parati strappata in più punti, i muri erano scrostati e la cucina era annerita dal nero fumo di una stufa a legna che i vecchi proprietari avevano lasciato perché era ormai inutilizzabile.

Era vecchia e decadente, ma non ci scoraggiammo, demmo una sistemata superficiale e ci trasferimmo subito. Nelle intenzioni di tuo padre c'era l'idea di costruire un giorno degli appartamenti al posto della casa, la consideravamo una sistemazione provvisoria. Pensava in grande e il suo entusiasmo mi rendeva fiduciosa per il nostro futuro e tutti i nostri sacrifici avevano un senso.

Erano gli anni del boom delle costruzioni, tutti si vendevano le case a pianterreno per andare a comprare un appartamento di nuova costruzione con i pavimenti di marmo, la cucina di maiolica e il bagno in casa con l'acqua calda.

Tutto il paese era diventato un cantiere e nel giro di pochi anni anche le campagne vicino casa nostra sparirono, per fare posto a palazzoni moderni e funzionali.

Il mio sogno era quello di poter vivere un giorno in un appartamento come quelli, con una cucina colorata e le piastrelle con i fiorellini.

Ma i soldi finirono tutti per l'acquisto dell'abitazione e bisognava continuare a risparmiare e accontentarci di vivere in quella casa che diventava ogni giorno più fatiscente e più affollata.

So che mi porterai un mazzo di margherite

Quando rimasi vedova avevo sessantasei anni e sentivo che la mia vita era finita, miseramente finita, tutto quello che facevo non aveva più senso, avevo paura della solitudine e del silenzio della casa, non riuscivo più a dormire nella mia camera da letto e mi accomodavo in un lettino in un'altra stanza.

Le mie giornate erano sempre più vuote e iniziai ad andare nel negozio di mio figlio per non farmi sopraffare dai miei pensieri cupi, entravano delle persone in negozio, scambiavo qualche chiacchera con i clienti e mi sentivo meno sola.

Certo che il destino è capriccioso, dopo due anni della morte di mio marito, accadde un episodio che segnò una svolta epocale nella mia vita.

Ero sola nel negozio ed entrò un signore per fare un duplicato delle chiavi, io dissi di ritornare dopo, al rientro di mio figlio, e lui mi confessò che le chiavi erano solo un pretesto per parlare da solo con me.

Mi disse che era solo e vedovo, mi disse che ero una bella donna, che si era informato e sapeva che ero una donna perbene, in buona sostanza mi proponeva di condividere la sua solitudine con la mia.

Mi sembrava una proposta assurda, una cosa impossibile, scardinava completamente quella che era stata, fino a quel momento, la mia visione del mondo.

Ero ormai rassegnata nel mio ruolo di vedova inconsolabile, andavo ogni giorno al cimitero e facevo dire ogni mese una messa in onore di mio marito.

Tuttavia le sue parole mi tenevano sveglia tutta la notte, ci pensavo, ci ripensavo e mi dicevo *«perché no»*?

Sembravo una adolescente, mi batteva il cuore, come quando devi fare un salto nell'ignoto e non capisci se è più grande la paura o l'eccitazione.

Francesco era esattamente l'opposto del mio defunto marito, anche fisicamente, era chiaro di carnagione e con gli occhi celesti, lo stesso colore di quelli di Luigino, era sempre sorridente, accomodante, gentile, parlava… parlava sempre.

Non riusciva a reggere neanche un minuto di silenzio e pur di parlare mi intratteneva con migliaia di argomenti diversi che mi facevano sorridere e distrarre.

Non mi sembrò neanche di sostituire mio marito con lui, era proprio un'altra cosa, per la prima volta ridevo, scherzavo, mi prendevo cura dei miei capelli e delle mie mani come mai avevo fatto nella mia vita.

Feci un sogno. Mio marito veniva a trovarmi a casa e mi sorrideva, gli chiedevo di restare e lui mi diceva che doveva andare via e di lasciarlo andare, di pensare a me, mi sembrò che mi autorizzasse e mi desse il permesso per intraprendere questa relazione, ma non potevo fare la fidanzata e farmi ridere dietro dalle persone, si doveva ufficializzare la cosa.

Presi la decisione di sposare Francesco, solo in chiesa però, non volevo rinunciare alla pensione di mio marito e alla mia indipendenza.

I primi tempi furono bellissimi, facevamo delle gite con il gruppo dell'oratorio, siamo andati a Lourdes, dalla Madonna di Medjugorje, mi portava a mangiare la pizza o il gelato, andavamo in macchina al cimitero a portare i fiori ai nostri morti.

Ci eravamo fatti una cerchia d'amici con cui giocavamo a carte, mi regalò un anello con l'acquamarina, lo tenevo nello stesso dito insieme alla fede che mi ero scambiata col mio defunto marito.

Sorridevo delle mie contraddizioni e mi assolvevo, avevo scoperto la leggerezza, non è mai troppo tardi.

Avevo stravolto l'idea che avevo di me stessa e avevo sfidato ancora una volta tutto il mondo ma soprattutto i miei pregiudizi.

Ma c'è sempre un prezzo da pagare e mi ritrovai tutti contro, dalla famiglia di mio marito che era a dir poco scandalizzata, ai miei stessi figli, nessuno riusciva a mettersi nei miei panni ed essere felice per me.

Con la solita ostinazione che mi ha sempre contraddistinta andavo avanti per la mia strada e ci andavo a testa alta, in fondo ero vedova e non stavo togliendo niente a nessuno. Era tutta invidia, lo sapevo, ma ricordati che nella vita "meglio invidia che pietà".

Avevo mantenuto la mia casa, facevo la spola tra la mia e la sua, mai e poi mai avrei rinunciato alla mia ritrovata libertà.

Poi, "a squagghiata da nivi si vidunu i purtusa", Francesco col tempo si dimostrò attaccato al denaro e poco generoso e piano piano allentai i rapporti, dopo una vita di privazioni questo aspetto del suo carattere era per me intollerabile.

Uscivamo, andavamo insieme al cimitero, continuavo a fare dire le messe per la buonanima di mio marito, ma ero sempre la signora Puglisi, anche se mi ero risposata e ognuno per la sua casa.

Lo trovi contraddittorio? E che logica ci vorresti trovare… io ero fatta così: *«Stritta mi sta larga e larga mi sta stritta»*, dovresti saperlo.

Quella sera di dicembre quando il mio cuore stanco si è arreso, ho lasciato questo mondo e un disastro dietro di me.

Le case sono rimaste chiuse, si stanno rovinando, le cose si consumano anche se non li usi, nessuno annaffia più i miei fiori e li hanno fatti morire. Nessuno fa aerare le mie stanze, da quando sono uscita io nessuno ha più varcato la porta della mia casa, e tutto muore.

I maschi si sentono padroni di tutto, come gli abbiamo insegnato, non riuscite a trovare un accordo per dividere le cose e voi figlie vi sentite derubate per l'ennesima volta. Tu hai sempre cercato la pace e solo adesso ti rendi conto che prima della pace bisogna percorrere la strada della giustizia. Ma quale giudice può restituirvi quello che non abbiamo saputo darvi?

È diventata una guerra senza vincitori e senza vinti ma il conflitto vi tiene ancora uniti e in cuor vostro temete il momento in cui tutto sarà finito e ognuno andrà per la sua strada, orfani e figli unici per sempre.

Quelle case, che nei nostri iniziali desideri dovevano tenervi tutti vicini, vi hanno allontanati per sempre. E solo quando tutti vi renderete conto che state portando avanti una battaglia che non è vostra e vi metterete fine, potrò riposare finalmente in pace nel fondo del vostro cuore.

E forse solo allora, figlia mia, accetterai che non ci sono più, verrai a trovarmi nella mia definitiva dimora e so che mi porterai un mazzo di margherite.

Bianca

Maria Giovanna Scavone

magma@analisiqualitativa.com

Caltanissetta, 1964.

Abstract Un estratto dalla biografia *Bianca* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), terza opera classificata nella sezione biografie del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

«Bianca era una ragazza vissuta nei primi anni dieci del secolo scorso la cui storia è stata raccontata in modo frammentario e incompleto perché era una brutta storia. Ricordo che mio suocero, quando me la raccontò, io ero fidanzata, mi disse: «Io avevo una zia e questa zia morì malamente». È stato molto difficile fargli raccontare questa storia. Bianca era una contadina della Sicilia dell'entroterra. Brulla era la terra e brulla era la vita. Le ragazze lavoravano come gli uomini e dipendevano dai tempi e dai ritmi della campagna. Questa ragazza sognava di essere diversa da quella che era ma era un sogno che non poteva permettersi, che non riusciva a permettersi. A un certo momento della sua vita ha pensato di poter sognare questo sogno ma non è andata come lei sperava.» (Maria Giovanna Scavone)

Per tutto il giorno non fece che pensare a quella storia, divisa tra l'emozione e la paura. Se suo padre l'avesse saputo! Se suo fratello avesse sospettato! No che non ci andava, quella sera, e tutto sarebbe finito lì. Però continuava a pensarci, mentre le sembrava di sentire dentro il petto ogni minuto che passava, pregando perché facesse buio presto, presto arrivassero le dieci e poi passassero, e fosse notte, e dopo la notte un nuovo giorno. E per allora lei avrebbe già dimenticato.

Più tardi, stesa sul letto che le sembrava più duro del solito, un orecchio a Giacomino che dormiva accanto a lei, non riusciva a prendere sonno. Improvvisamente, sentì un fischio lungo e leggero, pochi secondi di silenzio, e poi, ancora, lo stesso, ma più sommesso. Piano piano si levò, cercando di vedere nel buio. Tutti dormivano, immobili, e su tutti, il respiro pesante di Paolino che di tanto in tanto sembrava un mugugno.

Con la gola stretta, risentì quel fischio, un poco più forte e più lungo, ripetuto quasi con insistenza. Si alzò piano. Scalza, si avvicinò alla finestrella che dava sul retro, proprio sopra il pollaio. Era una notte limpida, e ai raggi della luna poté vedere una figura, ritta accanto al recinto basso. Per un momento le sembrò che il cuore si fermasse e sperò di non essere stata vista, ma quel suono si ripeté,

accompagnato da un breve gesto della mano dell'uomo. Lo vide fare qualche passo e mostrare il volto alla luce: era Antonio.

Si allontanò di scatto dalla finestra e quasi stava per bruciarsi urtando contro il braciere fumante. Che fare? Tornare a letto rischiando che anche gli altri sentissero, o uscire e mandarlo via? Mentre ancora ci pensava, quasi senza accorgersene, si trovò davanti alla porta, sollevò il chiavistello d'impulso e uscì.

Non fece a tempo a girare l'angolo che se lo trovò davanti, e solo allora si rese conto dei suoi piedi nudi e del vecchio scialle di lana in cui si era avvolta, e si vergognò talmente da volere scappare via. *«Perché non sei venuta?»* - si sentì dire in un sussurro, ma aveva il cuore in gola e non riusciva a parlare - *«Tanto ti ho aspettata… le dieci non arrivavano mai, e poi ero lì, all'abbeveratoio, tu non venivi, e mi sembrava di aspettarti da un'eternità…»*.

Il viso del giovane era appena in penombra, ma lei volle lo stesso vederci l'ansia, l'emozione delle parole di lui. Quelle parole erano per lei, per lei sola, per la prima volta in vita sua. Per la prima volta era una donna davvero, come le altre, e quella gioia improvvisa e sconosciuta che sentiva nel petto, che le faceva formicolare le dita, avrebbe voluto conservarla per sempre.

«Lo so che ho sbagliato» - continuò lui - *«Ma passeranno sei mesi prima della prossima festa…»* - tentò di scherzare - *«e in qualche modo dovevo vederti e dirtelo subito. È da tanto che ci penso, ma tu lo sai che non potevo fare quello che si fa di solito in queste occasioni…»*.

«Che occasioni?» - riuscì finalmente a dire Bianca con una voce arrochita che quasi stentò a riconoscere lei stessa. Lui sorrise mentre le tendeva la mano. *«Non lo capisci? Davvero non lo capisci?»* - e fece per avvicinarsi - *«Voglio che diventi mia moglie»* - finì piano. *«Tu sei pazzo!»* - ribatté lei mentre un tremito leggero le saliva per tutto il corpo.

«Ti voglio sposare. Ho deciso.» - insisté - *«Non avere paura. Troveremo il modo. Lo so che tuo padre e mio padre hanno una vecchia storia, ma troveremo il modo, metteremo di mezzo qualcuno, vedrai…»*.

«Lasciami stare» - quasi lo supplicò, ma quel suo povero cuore aveva finalmente qualcosa di veramente suo da custodire e combatteva contro quello che stava dicendo - *«Non c'è niente che si può fare, non c'è nessun modo da trovare. Anche se di mio padre ormai non è rimasto più niente, c'è mio fratello, ed è peggio di tutti. Lasciami stare»* - gli ripeté mentre già si allontanava.

«Non ti lascio stare» - e il tono pareva a metà tra la minaccia e la promessa. E Bianca capì che se lui non le avesse risposto a quel modo, avrebbe desiderato di morire, lì, subito. «Allora?» - la stalla era quasi buia, ma i tre uomini non avevano bisogno di guardarsi in faccia. Il più anziano si sedette di traverso, sopra uno dei ceppi che servivano per la mungitura.

«L'ho vista» - rispose Antonio al padre ed al fratello quasi con riluttanza - *«Sono dovuto andarci a casa, però, perché all'appuntamento non è venuta.» «E brava Bianca! Perciò lo sa che un poco di paura la deve avere…»* - Gabriele sghignazzò.

«Finiscila.» - lo zittì il padre. Poi, rivolto al figlio più giovane - *«Come siete rimasti?» «Niente, siamo rimasti, papà! Ma non vi preoccupate. Aspetto un paio di giorni e ci ritorno…»*. *«Non aspettare troppo»* - si sentì intimare - *«Lo devono capire che questa storia deve finire a modo mio. Anche quella bestia di Paolino, che si è messo di nuovo in mezzo per la chiusa di Torrentino, da quando l'ultimo gabelliere è morto. Lo devono capire e lo capiranno.»* - finì con una bestemmia.

Antonio si sentì raggelare. Già era pentito di non avere ancora una volta saputo dire di no a suo padre. Meglio avrebbe fatto a restare "in continente", finiti quei due anni di militare, come aveva pensato tante volte. Invece, era appena tornato che già ricominciavano le storie di sempre. Odî, vendette, offese da restituire. Niente era cambiato e niente sarebbe cambiato mai.

Uscì dalla stalla che appena albeggiava. Con le mani che quasi tremavano si accese una sigaretta e diede una tirata lunga. Povera Bianca… Lui nemmeno se la ricordava. Non era quella specie di uomo come gli aveva detto Gabriele, e gli era sembrata così fiera, piena di dignità, tutto il contrario di quell'imbecille di suo fratello Paolino.

«Vedrai che ti diverti» - gli disse Gabriele sommesso, una mano sulla spalla, mentre il padre si allontanava - «Sarà una bella lezione, per loro e per tutti.» Evitò di rispondergli, sapendo che altrimenti sarebbero venuti alle mani, come sempre. S'incamminò anche lui verso casa, ma per conto suo, e non potendo trovare altra maniera di sfogare la rabbia e l'impotenza che sentiva, tirò una pedata al cane da caccia del padre che gli abbaiava contro.

«Aspetto un paio di giorni» - si disse - *«e poi vedremo.»* Ma l'indomani era di nuovo all'abbeveratoio, con la scusa di portarci le vacche, e perdeva tempo, perché Stella gli aveva detto che a capo di settimana Bianca arrivava, con la mula e le giare, per fare provvista d'acqua.

Un minuto prima credeva di essere impaziente di vederla, un minuto dopo sperava che non venisse mai, che capisse e si tenesse lontana. Ma Bianca arrivò.

Camminava a piedi, davanti all'animale carico di quartare, un secchio in una mano, le redini nell'altra. Era seria, i capelli nascosti da un fazzoletto scuro annodato stretto, e quando, ancora da lontano, sembrò scorgerlo, rallentò il passo, come se aspettasse di vederlo allontanarsi.

Antonio si guardò intorno, saltando dal bordo scivoloso della vasca e fece per andarle incontro, ma lei si fermò. Rimasero con gli occhi fissi l'uno all'altra per un tempo che a Bianca sembrò interminabile, poi, insieme, lentamente, si trovarono vicini.

«Ti ho chiamata» - le disse senza sorridere - *«Allora, lo hai sentito…»*. Lei trattenne il respiro e lasciò cadere il secchio e le redini della vecchia mula. Gli porse la mano con un tremito leggero e per un attimo lui sentì che il cuore gli si stringeva: era una mano ruvida, avvezza alla fatica, una mano avara e avida di carezze. Povera Bianca…

«So che dobbiamo fare» - le disse con una voce che non si riconosceva, trovandosela sul petto all'improvviso - *«Dobbiamo scappare insieme. Avevi ragione tu, non c'è altro modo.»* E al silenzio sbigottito di lei, continuò quasi con sforzo: *«Lo so che pensi, che fino a ieri ero un nemico, per te, ma invece io da tanto tempo cercavo il coraggio di avvicinarti, il modo di farti sapere… Scappiamo insieme e poi dovranno farci sposare per forza.»*

Lei lo guardò con occhi che gli sembrarono come quelli dei conigli selvatici quando il lacciolo li cattura e sanno di non avere più scampo, e per un momento anche lui volle credere a quello che le diceva, o non avrebbe potuto continuare - *«Pensaci. Io sono deciso. Dillo a Stella, quello che vuoi fare, e lei me lo farà sapere.»*

Bianca non parlava e lui pensò: *«Dimmi di no. Dimmi di no, perdio»*. Ma lei, il volto affondato di nuovo nel suo collo, rispose soltanto: *«Sta bene. Scappiamo insieme»* - e si sentì felice e leggera tutto d'un tratto, come se per ogni giorno, ogni minuto della sua vita non avesse aspettato altro che di dire quelle parole.

Antonio fece un respiro lungo e staccandola da sé, le tolse quasi con rabbia il fazzoletto, affondando le labbra nei capelli di lei - *«Sta bene»* - ripeté. Era ora, ormai, e Bianca era stata immobile, gli occhi sbarrati nel buio, aspettando che tutti dormissero.

Scivolò piano dal letto, già vestita, cercando a tentoni il fagotto nascosto la sera prima sotto il materasso. Aveva raccolto lì poche cose, il necessario per un paio di giorni, del resto, non aveva altro. Guardò il piccolo Giacomo addormentato. Lui non si sarebbe meravigliato di non trovarla, l'indomani, e gli altri?

Stella le aveva detto che Antonio l'avrebbe aspettata all'una precise in fondo alla strada. E se non lo trovava? Non ci voleva pensare.

Rimase qualche minuto ferma sulla porta, fissando il chiavistello rugginoso, mentre sentiva un'angoscia cupa stringerle la gola, e il cuore, martellarle nel petto. Non lo conosceva, Antonio. Era solo il primo che le fosse mai capitato e lei… I suoi sarebbero morti di rabbia e di vergogna e chissà quando sarebbe potuta ritornare a casa… se mai ci sarebbe tornata. Le venne da piangere per la prima volta, da quando era bambina. *«Sei una disgraziata»* - si disse - *«Fermati, finché sei in tempo»*.

Ma una cosa così non sarebbe successa mai più. Voleva credere ad Antonio con tutte le sue forze. Voleva credere di poter essere amata, desiderata anche lei, come chiunque altra. *«Né tu la prima, né tu l'ultima»* - aveva sentenziato l'amica - *«Vedrai che poi tutto si aggiusta…»*. Già. Tutto si aggiusta.

Quando finalmente uscì, le sembrò di essere stata sulla porta per ore, tanto si sentiva stanca, debole come quando si è avuta una gran febbre.

Tutto era silenzioso e immobile, immerso in un'oscurità che non faceva vedere a un passo, ma là, proprio in fondo alla strada, un piccolo punto di brace sembrò a Bianca come il raggio di un faro deve apparire a chi si sente perduto.

Quasi si mise a correre, dirigendosi verso quella piccola fiamma che danzava nella notte. Antonio era lì. Senza una parola, senza un sorriso, l'afferrò stretta per la mano, portandola verso gli alberi poco lontani, dove aveva legato il mulo. L'aiutò a montare davanti a lui e incitò la bestia schioccando la lingua.

«Andiamo alla chiusa di Baronetto» - le disse dopo qualche minuto di quel silenzio pesante. Bianca non riusciva a vederlo in faccia, ma lo sentiva rigido contro la sua schiena e pensò che forse aveva paura anche lui, o s'era pentito.

Rimasero muti per tutto il resto della strada, almeno un'ora, quando si trovarono davanti all'improvviso una casupola di pastori. Antonio smontò e lei pure, senza aspettarsi d'essere aiutata. Di nuovo, lui la prese per mano, mentre dava un calcio alla porta sgangherata.

Ma dentro la stanza una candela era accesa su un tavolaccio lurido e in quella penombra Bianca poté scorgere che c'era qualcuno. Terrorizzata, si irrigidì, ma Antonio la spinse dentro, come si fa con gli animali. *«Sabbenadica»* - si sentì salutare - *«Vossignoria non si è fatta aspettare…»*.

Riconobbe Gabriele e accanto a lui, seduto, Don Matteo, suo padre. Fece per scappare, ma Antonio già aveva richiuso la porta ed era rimasto fermo, lì davanti, a braccia conserte. Allora raccolse tutto il suo coraggio e, come un uomo, come aveva imparato a fare, li fissò sollevando il mento. *«Che significa, questo?»* - li sfidò.

Il vecchio fece una risata che finì in una tosse violenta e il figlio maggiore rispose per lui: «*Significa che sei una che scappa col primo che passa, come le cagne. Ma ti è andata bene. Ne hai trovati tre invece di uno solo»* - e si avvicinò.

Bianca indietreggiò verso la porta e guardò Antonio senza parlare e lui, di nuovo, vide quegli occhi da bestia ferita, la paura e il disprezzo. *«Avanti!»* - gridò al fratello - *«Dite quello che avete da dire e lasciamola andare…»*.

«Dire?!» - ringhiò Gabriele - *«I fatti sono meglio delle parole… E con certi fatti Paolino 'u sciancatu capirà che Torrentino non è cosa per lui come non lo fu per suo padre.»* E afferrò Bianca per i capelli, trascinandola sul tavolaccio. Lei non gridò, non disse una parola e quel silenzio fu più terribile di qualunque richiesta di aiuto.

«Lasciala stare!» - Antonio provò a scagliarsi contro il fratello che già frugava sotto la gonna di lei, ma, prontamente, suo padre lo prese per le spalle, bloccandolo contro il muro - *«Papà, diteglielo voi di lasciarla stare…»* - supplicò.

E Bianca lo sentì piangere. Ma lei no. Non avrebbe pianto. Aspettò che quell'animale la credesse inerte, allentando la presa, e con forza lo spinse, cercando di divincolarsi. Riuscì ad arrivare all'uscio e ad aprirlo e fu fuori, ansimando, ma di nuovo si sentì afferrare, stavolta alla caviglia.

Cadde, e allora, sì, cominciò a gridare, sperando che qualcuno la sentisse. Gabriele la prese per la gola, sollevandola, e la trascinò ai bordi di un pozzo. Le orecchie le ronzavano, mentre già rantolava, e, non potendo fare altro, gli sputò.

Rosso di rabbia, grondante di sudore, lui le affondò la testa nell'acqua e spinse, spinse. «*Muori*» - fece appena in tempo a pensare lei - «*Uno solo ne avevi voluto. E ne hai trovati tre…*» - e poi più niente.

Il corpo di Bianca scivolò piano sulla terra umida, gli occhi chiusi, come se dormisse. Antonio si inginocchiò accanto a lei, boccheggiante, l'espressione istupidita. «*L'hai ammazzata*» - balbettò rivolto al fratello che intanto si asciugava il sudore col fazzoletto lercio. «*Tu, l'hai ammazzata*» - si sentì rispondere.

E mentre si allontanava insieme al padre, lasciandola lì che sembrava un cumulo di stracci, con un misto di disgusto e di arroganza, Gabriele gli disse: «*Alzati. Fai l'uomo. È arrivato il momento di offrire un bicchiere di quello buono a "don" Paolino*» - e rise.

M@GM@ Rivista Internazionale di Scienze Umane e Sociali vol.21, n.1, 2023, ISSN 1721-9809

Don Giovannino

Giuseppe Arabito

magma@analisiqualitativa.com

Napoli, 1956 - Manziana, Roma, 2020.

Abstract Un estratto dal racconto autobiografico *Don Giovannino* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), prima opera classificata nella sezione racconti autobiografici del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

Le ruote corrono, perfettamente appaiate. Nere, coi numeri bianchi. Procedono parallele, ipnotiche. Mi affascina, guardarle girare. Mi metto sull'attenti davanti alla colonnina della *normale* e le scruto. Ruotano silenziose, mostrando litri e lire.

Un forte odore di benzina si diffonde intorno. A un sapiente comando del Don, le ruote rallentano e si fermano esattamente su di un numero. Quella di destra indica la cifra da pagare. È sempre un multiplo di quella dei litri, a sinistra. Dieci litri mille lire. Oppure venti duemila, se l'automobilista è ricco.

Il Don apre un borsello nero che tiene alla cintura e incassa i soldi. L'auto riparte. Giovanni Cutrone è il benzinaio e io il bambino che l'osserva. Per me lui è semplicemente *Don Giovannino*.

Negli anni Sessanta l'unico distributore Shell a Chiaramonte Gulfi, paese dei miei nonni, si trovava in Corso Umberto. Ce n'era anche un altro, scendendo verso la Villa. Era l'AGIP di Don Matteo, ma noi non ci andavamo. Troppo lontano!

Io e mio cugino Pippo abitavamo ai lati opposti del Corso. Tutte le estati arrivavo a casa del nonno coi miei per trascorrervi due o tre settimane. Pippo abitava dirimpetto. Non appena giungevo lui correva subito a incontrarmi. Mi voleva bene.

Giocavamo sempre sullo stesso lato del marciapiede. Ad esempio con la sua automobile a pedali rossa fiammante. Andavamo a turno. Molti giri lui, uno solo io. Ma non faceva niente. Lui era più piccolo, e gli volevo bene.

Sul marciapiede c'erano nell'ordine: il Salone Centrale del nonno, la Shell e lo spaccio dei Fratelli Scollo. Ci era proibito oltrepassare quest'ultimo. Più in là veniva *"u' stratuni"* (lo stradone, Via Santa Caterina) ed era severamente proibito scendere in Piazza.

Per attraversare il Corso era necessario farci accompagnare. Non è che si potesse andare in quattro e quattr'otto sulla sponda opposta da Don Vito Calabrese, calzolaio. Andava chiesto l'aiuto di un grande. Gli *stratuna* erano pericolosissimi, ci ammonivano nonni e genitori. Potevamo finire sotto una macchina!

Così poteva accadere una mattina di agosto 1963, quando la mia sorellina di 3 anni e mezzo si svegliò all'alba e scese di soppiatto dal lettino accanto a quello dei miei. Disorientata dalla casa estranea, lei scese per le scale e s'inoltrò in Corso Umberto. Don Giovannino era lì che stava aprendo la stazione di servizio e vide una bambina svestita, scalza e con una bambola in mano, in mezzo allo *stratuni*. Non sapeva chi fosse ma le corse dietro, la prese in braccio e cominciò a bussare ai vari campanelli. Dopo alcuni tentativi trovò quello giusto. Non c'era ancora il citofono e lui da sotto gridò *«Don Peppieno… voscia ene, 'sta carusa?»* e nel trambusto così provocato aggiunse *«…a picciridda si nni stiva iennu sula p'u stratuni!»*.

La bambina sola per il Corso, all'alba! Pochi secondi e scesero mia mamma in sottana, ansiosa e scarmigliata, e mio padre in mutandoni con le mani fra i capelli. Subito Don Giovannino depose fra le braccia di mia mamma la piccola intorpidita. Emanuela era intimidita più che altro perché, dalle voci alterate dei vicini e dalle facce spaventate dei grandi, capiva d'aver commesso qualcosa di tremendo.

Ma cosa, poi? Voleva solo portare la bambola a fare una passeggiata alla Villa… L'inconsueta sveglia mattutina si concluse col rientro in casa dei miei, tanti ringraziamenti al benzinaio e le chiacchiere delle comari.

Dopo quest'episodio io e mio cugino cominciammo a frequentare il distributore Shell. Don Giovannino c'insegnava un sacco di cose. C'erano due benzine, che costavano 100 e 105 lire al litro e venivano fuori da due colonnine apposite. Mi piaceva molto, il simbolo giallo e rosso della Shell, e mi chiedevo sempre *«ma che cosa rappresenta quel ventaglio?»* senza capire che non era un ventaglio ma una conchiglia, forse una *cappasanta.*

Accanto alla colonnina della normale c'era quella della *super*. Il suo contatore mi piaceva meno. A causa del costo differente, la ruota dei soldi correva un po' più veloce di quella della benzina. Questo rompeva la simmetria, cosa che a me dava - non so perché - fastidio.

Quando mi stancavo di osservare i contatori, guardavo la colonna di lato. Avevano una finestrella trasparente con una piccola elica all'interno, che mostrava quale tipo di liquido scorreva. Era giallo-arancio, oppure rosso. Io credevo che questi fossero i colori reali delle benzine. Non sapevo che i prodotti petroliferi venivano colorati apposta per distinguerli. E neppure che ciò che non si poteva colorare, veniva profumato. Anzi, *sprofumato.*

«Qui c'è puzza di gas!» sentenziava la nonna di Napoli, ed erano i *mercaptani* aggiunti apposta al gas (inodore) perché i nostri nasi potessero accorgersene. Io la prendevo in giro: *«No, sono le scorregge del nonno!»*. Anche l'odore delle benzine era inconfondibile e lo si avvertiva appena il Don estraeva l'erogatore come una pistola facendo il gesto di spararci, prima d'infilarlo nel serbatoio.

Per noi lui era un pistolero. Nel 1963 i western c'incantavano. Il Cinema d'Avola lì vicino ne dava in quantità. Il gestore ci faceva entrare gratis da una porticina nascosta e noi c'installavamo seduti e buoni per due spettacoli di fila. Ricordo ancora *Il Tesoro del lago d'argento* e il suo finale impressionante, coi cattivi che affogavano nelle sabbie mobili. Non conoscevamo ancora *il Monco* di Sergio Leone - sarebbe arrivato un paio di anni dopo - ma di sparatorie ce n'erano già allora in quantità.

Il bocchettone della benzina era la *Colt* di Don Giovannino. Quando ci minacciava noi due alzavamo le mani, arrendendoci. Lui sorrideva e si girava verso l'automobile per sparare all'autista. No, non gli sparava, peccato. Rimetteva la pistola nel fodero e si faceva pagare. «Don Giovannino,

possiamo sparare anche noi?» *«Femmi picciutteddi, chidda ddà nun se po' tuccari!»* Non si poteva toccare. E noi, delusi, desistevamo.

Ma appena il Don si distraeva noi aprivamo la porticina della sua piccola guardiola a vetri e ficcavamo il muso dentro. C'erano uno sgabello e due ripiani. Uno faceva da scrivania: lui si sedeva e compilava moduli. Dal lato del Corso la parete era occupata da tutta una pila di lattine d'olio e prodotti colorati. Sul ripiano opposto c'era un oggetto nero e misterioso.

Ma il Don era sempre vigile e ci sgamava. *«Carusi, che facimo dduocu rintra? Niscimu fora!»* Ma come, pure lui ci diceva di uscire! Con le stesse parole del nonno, quand'era stufo di vederci andare e venire dal suo Salone. Agitavamo continuamente i pendagli d'alluminio all'ingresso e disturbavamo i clienti che sedevano placidi sulle poltrone girevoli, la faccia impomatata dal Proraso.

Anche nello spaccio dei fratelli Scollo non potevamo entrare senza essere subito presi in osservazione. C'era un odore misto di salumi, formaggi, olio, saponi; e anche pile accatastate di bucatini e spaghetti, lunghissimi. Il doppio dei Barilla.

Uscivamo dallo spaccio perché in quel momento Don Giovannino stava entrando nel casotto a vetri a prelevare un paio di lattine d'olio. Ecco il diversivo! Come un macellaio lui infilzava un apposito beccuccio a coltello nella prima lattina e si dirigeva verso la macchina ferma a cofano aperto.

E noi, appresso. Glu glu… è bravo, Don Giovannino, e non fa cadere neanche una goccia d'olio a terra mentre lo versa direttamente nel motore, senza imbuto. Poi con un rapido movimento scanna pure la seconda lattina, come un pollastro.

Ecco un bestione in arrivo. Il suo motore ruggisce di sete e il pachiderma procede fino alla terza colonnina, quella del gasolio. Non è mai sazio! Occorre qualche minuto, per farlo dissetare. Anche la ruota del gasolio scorre sfasata, ma al contrario: costa *meno* della normale.

Una Vespa scalcagnata si avvicina e il proprietario poggia la gamba a terra. Ordina: «Miscela!» Il Don si trasforma in oste, e noi dietro. Lui si dirige verso la colonna lontana (quella che ci fa un po' paura dato che somiglia a un robot) con la sua tipica andatura claudicante.

Già, *claudicante*. Don Giovannino ha certamente sofferto di poliomielite ed è rimasto con una gamba offesa. Più corta e anche un po' storta, per quanto io possa vedere. Per compensare la differenza calza uno strano scarponcino nero col tacco alto, obliquo. A me questa calzatura incuriosisce molto e la osservo sempre, ma solo quando lui non se ne accorge. Qualcosa mi dice che il Don non gradirebbe quest'interesse; intuisco che non sarebbe cosa educata, nei suoi confronti.

È estate. A Chiaramonte si muore di caldo ed io ho i sandali… ma Don Giovannino porta sempre questo scarpone nero pesante, opprimente. Mi rendo conto che non può cambiarlo *mai*. Poverino. Mi fa un po' pena, per questo. Allora capisco che esistono persone un po' più sfortunate di me.

Nel frattempo il Don muove ritmicamente una leva e pompa olio nella testa del robot (un cilindro trasparente). Regola la tacca di una ruota dentata con le percentuali e dosa altra benzina sempre all'interno della testa dell'automa, che si riempie. Infine fa scorrere la miscela nel serbatoio del motociclo. Pare un acrobata: esegue strane contorsioni delle braccia per farsi aiutare dalla gravità. Vedo benissimo che la Vespa ha un manubrio molto semplice: una barra tonda di metallo con due lievi curvature alle estremità, sotto cui spuntano le maniglie dei freni e del cambio.

Quell'anno scoprimmo anche un'altra operazione, veramente speciale. La riparazione di una ruota bucata. Era un vero teatro e ci accovacciavamo a terra, gambe incrociate, per goderci tutto lo spettacolo.

Dapprima bisognava aprirla ed estrarre… qualcosa, da dentro. Come avrebbe fatto? La ruota giaceva a terra, ferita. *Et voilà*. Con un sapiente gioco di mani il Don ficcava, toglieva, rificcava dei ferri argentei che facevano uscire il *copertone* dal *cerchione*. Doveva infilarne tre assieme per superare il

punto morto, e quando metà copertone era fuori e metà dentro… allora il Don montava letteralmente sopra la ruota e faceva leva col piede zoppo esattamente sul ferro critico mentre ne ficcava un altro nel ventre indifeso del copertone.

Zack… e quello cedeva di colpo, usciva dal cerchio metallico e sbatteva a terra sconfitto. Plàf. Don Giovannino vincitore estraeva l'anima della ruota: uno straccetto di gomma nera e floscio. *«Chista è ‘a cammara r'aria»*, spiegava. Ma il bello doveva ancora venire.

Prendeva lo straccetto, lo gonfiava con la pistola ad aria compressa (un'altra arma portentosa!)… Pfffff. E lo straccetto diventava un grosso salvagente nero. Allora lo immergeva in un secchio pieno d'acqua, nel contempo roteandolo. *«È per lavarlo?»* chiedevamo. Lui non rispondeva, intento com'era a individuare il buco, tradito dalle bollicine.

Eccolo. Trovato! Tutto soddisfatto portava la camera nel casotto, la sgonfiava, prendeva una lima e grattava la zona attorno al buco invisibile. Dopodiché estraeva un tubetto di mastice e religiosamente cominciava a spalmarlo attorno alla ferita. Poi ci deponeva un cerchietto di gomma che ritagliava lui stesso da una vecchia camera d'aria, con le forbici.

E veniva finalmente il turno dell'oggetto misterioso. Era una *pressa a caldo*. Lui metteva la gomma malata sotto le ganasce e accendeva un tasto. *«Si riscalda»*, diceva. La camera d'aria doveva restare là sotto per un quarto d'ora. Per evitare guai Don Giovannino chiudeva a chiave la porticina della guardiola e andava a sbrigare altre faccende. E bene faceva, perché ci saremmo precipitati dentro a toccare la pressa calda.

L'ultima fase eccitante era il rimontaggio della gomma sanata all'interno del copertone. Era divertente perché la pistola ad aria compressa faceva gonfiare la camera dentro al copertone ma noi già sapevamo che… ecco… Pam! Pam! E gli orli del copertone rialloggiavano per bene nel cerchione.

Se eravamo fortunati gli scoppi avvenivano nel momento esatto in cui una massaia con le borse (o una ragazzina) uscivano dallo spaccio Scollo. Facevano un bel salto di spavento! Infine la ruota poteva tornare sotto l'automobile che attendeva, sollevata, sul *martinetto idraulico* del Don. Ma si era già fatta ora di pranzo. Dovevamo riattraversare il Corso, per salire le ripide scale della casa di nonno.

Un giorno, mentre stiamo tutti quanti a tavola, bussano al campanello. *«Cu' è?»* chiede nonna Elena senza alzarsi. *«Iu!»* si sente dabbasso. *«Iu cui?»* alza la voce mia nonna. *«Iu sugnu!»* rispondono. Non si capisce chi sia. *«Ma cui, iu?»* grida mia nonna, un po' indignata. *«Ca iu, sugnu!»* ripetono laggiù, indignati anche loro. Non capisco perché qui in Sicilia nessuno voglia mai pronunciare il suo nome e cognome.

Don Peppino Arabito si netta le labbra dal sugo della pasta *principessina*, si alza e si affaccia all'imbocco delle scale. Non vola una mosca. E lui, con voce stentorea: *«Cu è, dduocussutta?» «Don Peppieno, iu sugnu! Ne purtai tanticcia ri racìna!»* Capiamo finalmente che si tratta di Don Giovannino, il quale ha portato un dono per la tavolata: la *racina*. Uva! Allora il patriarca scende di persona per tutta la rampa di scale.

È un gesto di riguardo: il Don non riuscirebbe a salire facilmente. Aguzziamo le orecchie. *«Salutammo, ‘on Pippino…» «Talè talè, che bedda! Grazie assai, ‘on Giuvanninu!» «Ri nenti. Vossia ‘bbinirica!»* Mio nonno risale con un cartoccio e lo depone a tavola. Dalla carta paglia spuntano grappoloni di chicchi enormi. Grandi come noci, se non addirittura uova. Fra chiacchiere e risate tutti allunghiamo le mani, golosi… Ancor oggi, dopo più di cinquant'anni, ricordo il sapore di quegli acini di moscato e di come mi riempissero la bocca di succo dolcissimo e profumato.

E venne un'altra estate. Corsi subito alle colonnine. Il costo della benzina era differente: le cifre sfasavano su entrambi i contatori. La normale segnava 105 e la super 110 lire al litro. *«Anche la normale imbroglia i numeri»* pensai indispettito, senza sapere che questo era solo l'inizio del

cambiamento. Ma anche se non avessi guardato le ruote mi sarei ugualmente reso conto che del tempo era trascorso.

Per riparare le camere d'aria Don Giovannino non spalmava più il mastice col dito, né ritagliava gomma. Ora c'erano delle pezzette tonde con la colla dietro, già confezionate in barattolo. Stick adesivi. E poi lui gettava la cartina. Proprio come facevo io a casa con la *cellina* dei miei album di Calciatori Panini. Usare e buttare! L'innovazione tecnologica era arrivata.

L'estate dopo, le colonnine di Don Giovannino indicavano 120-140. E quella successiva, 140-160. Il tempo scorreva sempre più veloce. E l'anno seguente… smisi di occuparmene. Mio nonno aveva ceduto il Salone e si era messo in pensione, mentre io e Pippo eravamo adolescenti e avevamo altri interessi. Io avevo scoperto altri colori, per le benzine. C'era l'azzurro per il kerosene, poi era uscito il *verde* per una benzina alla moda, tanto per far credere alla gente che faceva bene all'ambiente. La prima di tante mistificazioni.

Neanche mi diedi pensiero quando Don Giovannino, al distributore Shell di Corso Umberto, non lo vidi più. Neanche mi diedi pensiero quando scomparve pure la conchiglia. Il bel logo giallo e rosso della Shell venne sostituto da quello insignificante di un'altra marca americana, che neanche ricordo. Infine, le ruote delle colonnine fecero l'ultimo giro.

Alcuni anni dopo questi avvenimenti me ne stavo andando, ragazzotto, in bicicletta per le vie di Napoli quando forai e mi trovai alle prese con la prima ruota bucata della mia vita. E solo allora mi resi conto che, grazie al vecchio benzinaio di Chiaramonte, *sapevo quello che andava fatto*.

Quella pompa di benzina oggi non esiste più. L'amico Pino Riggio mi scrisse che Giovanni Cutrone fu assunto come inserviente al Comune di Chiaramonte e poi andò in pensione. Tanti anni fa.

Rivedo adesso Don Giovannino che si allontana zoppicando per il Corso. Porta con sé, faticosamente, la valigia della sua vita. Ma stavolta faccio in tempo.

Corro su per le scale del nonno, apro il balcone, mi affaccio e lo chiamo. *«Don Giovannino!»* Lui non sente neanche più. Continua ad allontanarsi.

Allora io gli grido con tutto il fiato che ho: *«Grazie, Don Giovannino! Grazie per aver salvato mia sorella! Grazie per la racina! E grazie per avermi insegnato a riparare una ruota sgonfia… Addio!»*

Lui si ferma. Si volta stancamente, mi vede e fa un cenno di saluto. Poi, sempre più claudicante, riprende il suo ultimo viaggio lungo *'u stratuni*.

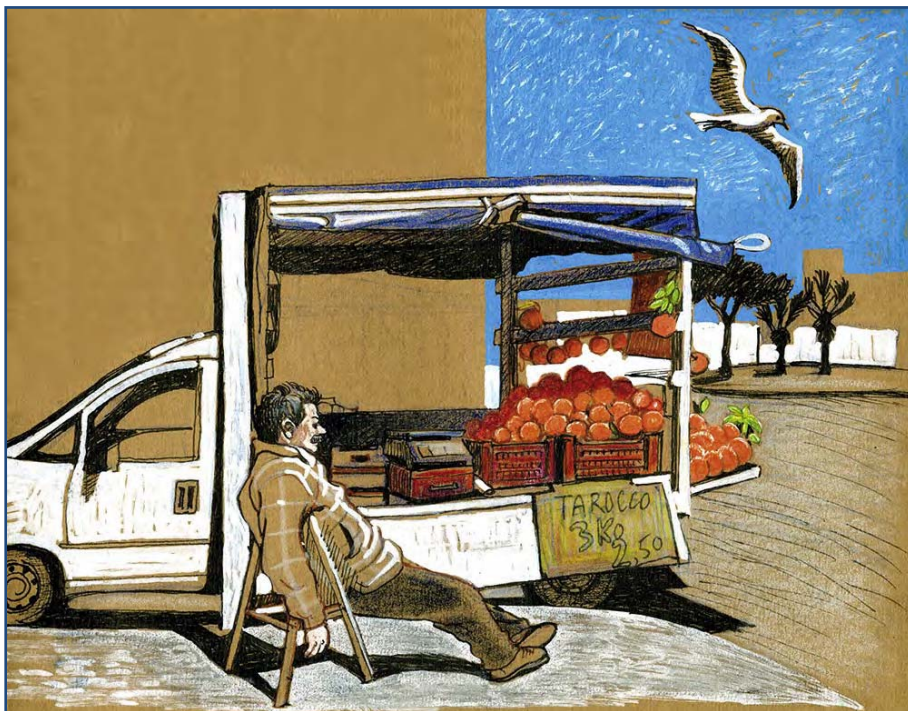
M@GM@ Rivista Internazionale di Scienze Umane e Sociali vol.21, n.1, 2023, ISSN 1721-9809

Profumo di limone

Federica Falzone

magma@analisiqualitativa.com

Caltanissetta, 1992 - Piacenza.

Abstract Un estratto dal racconto autobiografico *Profumo di limone* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), seconda opera classificata nella sezione racconti autobiografici del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

Appoggiavo la tazza sul tavolinetto in legno posto dinnanzi a me, il fumo e gli effluvi protendevano sino al soffitto e mi raggiungeva delicato il profumo di limone come se tutta la bellezza fosse racchiusa in quel frangente dei sensi. Lui mi osservava e capiva immediatamente che la mia mente era in viaggio, fra le righe e le ispide pale di fichi d'india. Sorrideva, con quel sorriso che racchiude l'affetto più vero.

Avvolgevo i lunghi capelli con un nastrino rosso e poggiavo lieve la testa indietro. Sospiravo e affermavo *«Come vorrei vedere il mare»*. Da quando abitavamo in questo paese del Nord Italia, avevamo capito che il suono delle onde ci abita dentro e che alcuni dettagli architettonici delle dominazioni arabe e normanne sono le linee che si ripresentano nei sogni. E ci bastava guardare un fotogramma rapido in tv per scambiarci degli eloquenti sguardi complici, ci bastava per capire quanto fosse intensa la brama di una fetta di cassata o delle acque limpide e cristalline delle nostre spiagge.

Ci eravamo trasferiti in cerca di più sicuri approdi e presto capimmo che risuono avesse ancora il detto *"cu nesci arrinesci"*. Dopo giorni di sacrifici, di inesauribili rifiuti, innumerevoli strade percorse, velati insulti di un pregiudizio sedimentato negli anni, qualcuno apprezzò la nostra voglia di realizzare le nostre aspirazioni, di dare forma alle nostre competenze, il bisogno vitale di mettere in moto le abilità che ci rendono noi.

Avvenne e ci sentimmo fortunati, grati, immensamente felici. Ci sentiamo ancora così, ogni giorno, in ogni attimo. Avvenne e ci sentimmo sereni e affranti, un po' arrabbiati perché non termina la frustrazione, non si edulcora il retrogusto che lascia una meravigliosa terra che come madre ti cresce con il sole riflesso negli occhi e poi ti allontana senza remore, bruscamente, selvaggiamente, con durezza come mandorle inaspettatamente e dannatamente amare.

Ci eravamo trasferiti come emigrati del 900 ma con bagagli più leggeri e confortevoli, dalle tinte accese. La nostalgia, già vivida dopo i primi chilometri, divenne voragine al petto, lentamente, nelle notti, divenne tristezza soprattutto quando ci raggiungevano le voci dei nostri cari genitori, quelle flemme dei nonni.

Lasciavano un senso di malinconica fragilità del tempo che non poteva essere disperso in abbracci. Da quando vivevamo lontani dal caldo Mediterraneo, ci sentivamo così vicini a ogni uomo, a ogni donna che si era allontanato dalla sua isola.

Mi sentii confortata dalle parole che descrivevano l'amore per quella terra di ceramiche e granite, di teste di Moro e di saline, di olivi e di rimandi mitologici eterni. Mi sentii accarezzata dalle parole di autori che conoscevano bene quel profumo di limone e mi rifugiai spesso nelle descrizioni delle vite di Verga e delle introspettive, ironiche e profonde narrazioni di Pirandello, nelle riflessioni di Sciascia, nelle note aspre di Rosa Balistreri. Mi sentii così vicina al desiderio di tramutar in parole i vissuti come la temeraria Mariannina Coffa e il nostalgico Vincenzo De Simone. Mi ritrovai a pensare a quando da bambina lentamente salii gradino per gradino nella casa di Pirandello e quando da adulta ascoltavo affascinata la voce cheta del maestro Camilleri come fosse una melodiosa ninna nanna.

Arrivò il 17 Luglio e intorno a me nessuno stava vivendo quel vuoto dentro. Quel giorno mi affrettai ad acquistare *"Ora dimmi di te. Lettera a Matilda"*, proprio quel giorno mi recai in libreria come se fosse un santuario, come se facessi visita alla sua dimora e portai in casa le sue parole sentendomi, con i dovuti riguardi, in minima parte, anche io una sua nipote, legata a lui dall'amore per l'isola delle tre ninfe che seminarono bellezza, legata a lui dalla curiosa voglia di trattenere fra le righe la trinacria, dall'inchiostro delle nostre penne.

Lessi quel libro, lo lesse Stefano e ci sentimmo così profondamente legati al lutto che ci apparteneva. Era morto il caro Camilleri e il dolore fu doppio fra le foglie di limone. Iniziammo a vedere le puntate dell'amato e mille volte tradotto *"Commissario Montalbano"* e qualcosa ci lasciò increduli. Compariva l'immagine della distesa azzurra di onde cristalline e con fervore un *"mamma mia"* ci invadeva il petto e ci faceva dire all'unisono *"oh mamma"*, ancora una volta.

La lontananza avvicina il sentimento vivo, autentico, sottile. E mai avevamo pensato di sentire il mare così dentro, di sentirci, come Bufalino ci definì, *isolitudini* in un nuovo mondo. Il *"maestro"*, come custode della Sicilia, ci insegnò che il profumo dei limoni si annida dentro e ovunque ci raggiungano alcune onde, si infrangono lasciando quell'odore di salsedine e di brezza dirompente.

E amavo sentire la sua voce tremula, meravigliarmi per la scelta di alcune parole, il modo in cui le accostava. Sentirmi vicina a lui, nel momento in cui narrava di essersi trovato in quel paese dell'entroterra e di aver scoperto, casualmente, magicamente, quella biblioteca comunale che lo accolse fra le pagine e il tepore. Anch'io amavo rifugiarmi tra gli scaffali e gli occhi impegnati, persi fra le parole e le storie, tra gli scaffali di questa nuova terra, lì dove tutti siamo isole fra barche di carta.

Tornammo dopo mesi una sera di Settembre e fu come vedere l'isola natia per la prima volta, questa volta come se fosse meta scelta. L'aeroporto ci accolse con le fragranze di arancine e fritture di pesce e il giallo, il rosso e il blu dei carretti siciliani ci colpì intensamente, attraversandoci con vigoroso impeto. Oltrepassammo le vetrate, con in mano un cannolo giunto già nella parte di scorcia più spessa, e ci fermammo un secondo a osservare il cielo. Anche quello ci apparve diverso, di un azzurro quasi artificioso ed era così radioso quel sole da rievocare subito un desiderio di sabbia sotto i piedi.

Il percorso in auto ci sembrò un arazzo. Quelle distese di agrumeti sembravano dipinti. Ci aspettavano in casa tutti, come se fosse un giorno di festa, e il clamore di voci pareva una cantilena di fiera. Gli abbracci intrecciati a sorrisi e a pacche possenti ci strattonarono in un pugno di terra, così singolare, così ancora vibrato come un *friscaletto* fra le viti.

Ci bastò incontrare qualche conoscente e riassaporammo lo straordinario uso del passato remoto che rende i siciliani strambi menestrelli mentre raccontano qualcosa avvenuto semplicemente poco prima. Apprezzammo in modo insolito, irruento i lineamenti della cattedrale di Palermo, gli scorci di Cefalù, le antiche colonne di argilla e pietra calcarea dei templi ancora intatti, ancora sublimi sulla distesa valle. Quella capacità di sedurre e distendere le membra, di lasciare inebriati dal maestoso incanto dentro ogni viuzza, ogni angolo, ogni banale incrocio fra il basolato e le edicole votive.

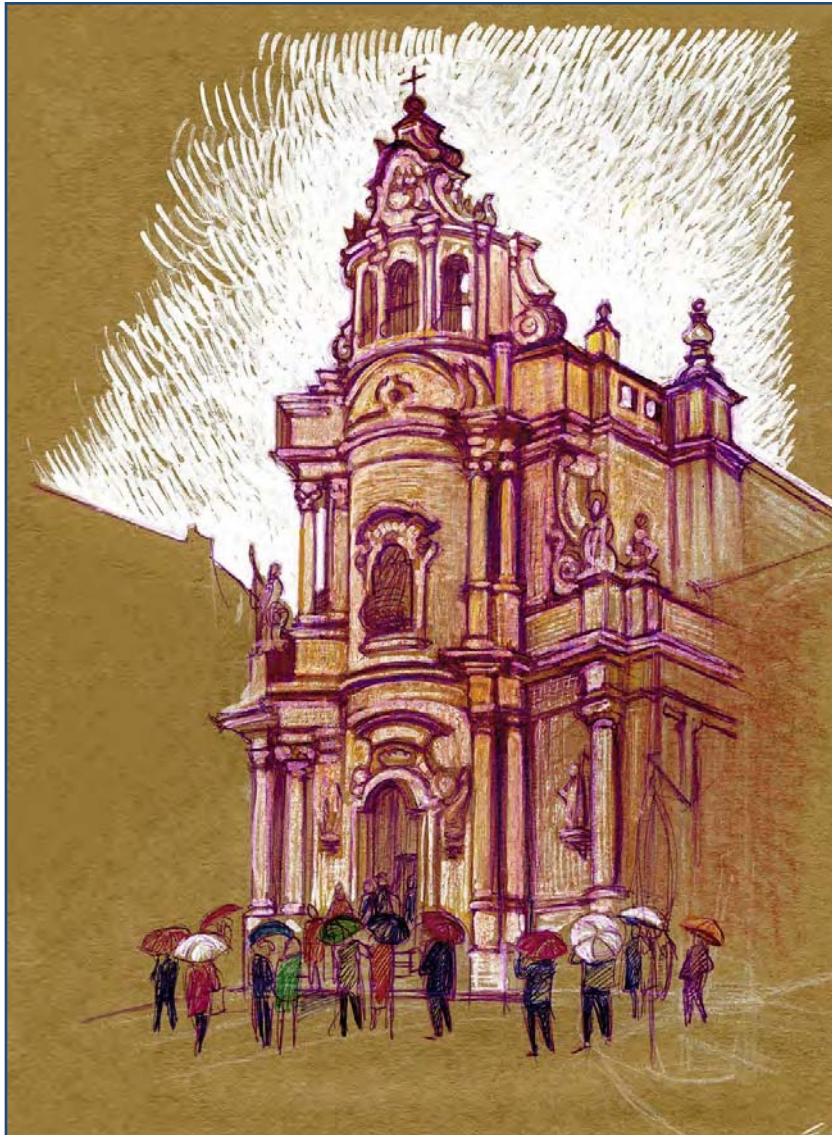
Ripercorremmo luoghi dell'anima e fui certa a quel punto che l'isola ci abita dentro, il mare ci dimora nel cuore, risiede in ogni tassello della nostra essenza. Ritornammo dopo pochi giorni, innaffiai l'albero di limone sul terrazzo. Lo innaffio ancora questa sera mentre guardo la luna e penso a quanti, come noi oggi, sentono la dolce sensazione di poter vivere con soddisfazione e pacata certezza ma continuano a sentire il profumo del mare, dei limoni, nei sogni, sui cuscini umidi, fra i baci di un amore che sa di casa in ogni parte del mondo.

L'investitura

Rosario Libero Cinquerrui

magma@analisiqualitativa.com

Caltagirone, 1956 - Tirano, Sondrio.

Abstract Un estratto dal diario di viaggio *L'investitura* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), prima opera classificata nella sezione diari di viaggio del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

L'approdo

A passo d'uomo sotto un cielo nubilo, la lunga filza di carrozze e carri merci fece il suo ingresso nella stazioncina per andare a fermarsi borbogliando, con uno stridore lamentoso dei rodiggi, ben oltre l'imponente pensilina metallica trapunta di vasi fioriti, emettendo un rauco bramito prima dell'ultimo sussulto e dando infine uno strattone violento, epilogo temporaneo di un viaggio durato l'intera notte.

Il viaggio, in quella lunga notte senza luna, gli era apparso interminabile e ineguale, fatto di corse precipiti, a scapicollo, intramezzate da soste inaspettate nel buio silenzio irreale, lasciando i viaggiatori immersi nel nero nulla, dopo arresti subitanei, cesure improvvise e improvvide, ciascuno seguito da una ripartenza affannosa… impacciata… da uno stentato aìre, con echi di gemiti sinistri e cupi sommovimenti, provenienti come dagl'inferi della terra…

Fino a raggiungere i lidi dei quali fu scritto: *«lì c'è la chiave di tutto»*.

La veglia d'armi

Lauro non aveva chiuso occhio quella notte, avendo divisato di vegliare alla maniera d'un aspirante Cavaliere feudale. Se ne stava un po' qua un po' là nel corridoio, ora aggrappato a un finestrino, a scrutare le balugini lontane e le sfuggenti luminescenze delle stazioni di transito, ora a rileggere gli

appunti d'un taccuino che s'era portato in un compartimento di quella che, all'epoca delle grandi migrazioni interne e transalpine, fu chiamata, con un appellativo invero pittoresco, la Freccia del Sud.

Si chiedeva, intanto che riannodava i fili del suo vissuto, il perché d'una tale denominazione. Forse ché i passeggeri di quel treno venivano scagliati da un allegorico balestriere per centrare il bersaglio di un'esistenza migliore, da vivere altrove, alla ricerca di un decoro non sempre facile da conseguire. Massicce operazioni di rigetto facevano seguito a sciagurate carestie, a crisi economiche o a incrementi demografici. Risultato ne erano la reiezione, l'arrancare sull'erta della vita, il ludibrio sociale. Infine, la coraggiosa risoluzione d'intraprendere un viaggio che, per quanti dànno agli affetti un valore compensativo di stenti subiti, rappresentava un salto nel buio, un doloroso ripiego, lo stravolgimento d'una vagheggiata linearità dell'esistenza, una ferita morale inferta nei precordi.

Quel mondo di partenti, da sempre esposto a ogni rovescio di fortuna, era scosso come da un turbine che tutto travolge, una continua girandola mossa qua e là, non si sa se da venti capricciosi o piuttosto da mantici, azionati dai riposizionatori degli assetti geopolitici. Al pari di pedoni mossi da giocatori privi di tanti scrupoli, venivano scambiati con altri a cuor leggero, senza rimpianti, presi *en passant* e costretti a far fagotto e levare le tende.

Il dilemma è: non trovando più posto nel luogo ove si è nati, i partenti sono comunque da considerarsi figli, per quanto spurî, della loro terra? Di fronte alla proscrizione, restano animati da amor patrio… o non piuttosto patrigno?

Scoccando quel dardo, il nostro balestriere si mostrava privo d'ogni pietas, pronto a sparigliare cinicamente le carte di gente impegnata nel quotidiano esercizio di amarsi odiarsi ignorarsi e, al mezzodì, metter qualcosa nella pentola. Ma anche, una volta partiti, di desiderare di far ritorno ai luoghi cari dell'infanzia e dei primi tumulti dell'animo. Molti d'altra parte provavano a sfidare la sorte pur non vivendo in condizioni di stretto bisogno, come ulissidi presi dal dannunziano desìo d'errare e incapaci idealmente di metter radici ovunque sia. In ognuno di loro, ciò nonostante, albergava uno spazio vitale, la propria Itaca interiore, che permaneva immacolato se si decideva di lasciarlo inalterato nel Ricordo. Ciascuno scolpiva la propria nicchia nell'intimo, tenendola al riparo dall'enorme frantoio ove assisteva alla molitura quotidiana delle più fragili aspirazioni umane. Perfino le più disperate.

La partenza del Cavaliere Itinerante

La mattina del giorno dopo, alle prime luci, Lauro si alzò dal suo novello giaciglio e, dopo una veloce colazione sull'erba di un prato, si mise alla guida della sua Appia. Gli piaceva ritenerla un Carro di Tespi della conoscenza, messo a disposizione di chiunque volesse rimuovere ciò che imbriglia la comprensione del reale, che ha l'obiettivo d' infeudare la gente.

Lauro si preparava enfatizzando accuratamente ogni gesto per sottolineare che tutto fosse sotto controllo. Ciò gli dava un senso di euforia per quanto vigile e sobria. Si sentiva protagonista del suo destino e si mise alla guida della sua Studiomobile facendo rotta verso le sue nuove mete. Non aveva alcun tipo di ambascia o qualcosa che lo urgesse. Non doveva rispondere a superiori né compiacere postulanti aspiranti carrieristi arrivisti arrampicatori sociali, operanti nell'esercizio di una gretta autorità.

Lasciò Mattorino che il sole era appena sorto sopra l'orizzonte. Direzione, l'ellenistica città di Kamarina. Appresso, avrebbe raggiunto il mare, come un antico soldato di Senofonte, sedotto dai flutti salsi che accarezzano incessantemente (e talora sferzano) un lido assolato. Agognava quell'abbraccio incomparabile!

Raggiunse nel pomeriggio il sito dell'antica Kamarina, la polis che fiorì tra i fiumi Ippari e Oanis. Diede una scorsa agli appunti: Spina nel fianco di Siracusa, la grande polis siceliota dell'antichità, il suo nome significava "Abitata dopo molta fatica". Il che vuol dire che non dovette esser facile

addomesticare quei luoghi e che, dopo, non dovette essere altrettanto facile per i suoi nemici liberarsene, poiché la città contese a lungo contro Siracusa e Gela. Fu ripopolata più volte.

Lauro ricordava la singolarità del luogo, che aveva visitato col padre quando aveva quindici anni: l’altura che dovette essere l’acropoli della città *siceliota*. Lasciò l’auto col suo pregevole rimorchio ai margini della strada statale e volle risalire la collina a piedi per raggiungere il sito che ospitava l’antico *témenos*.

Apprese che le pietre dell’antico luogo sacro erano state asportate per edificare altri e diversi “luoghi di culto” e si convinse allora che Kamarina dovesse assurgere a simbolo di un mondo perennemente esposto alle spoliazioni, condannato per nove decimi all’ostilità tra le generazioni, e solo per un decimo alla comprensione tra sodali.

La solidarietà si manifesta quando sofferenze guerre o ingiustizie funestano egualmente un vasto numero di persone: allora ci sentiamo tutti (o quasi) samaritani buoni, desiderosi di soccorrere il prossimo, di esprimergli un affetto sincero, condividerne le difficoltà. Salvo poi tornare a coltivare la reciproca diffidenza, quando si profili la possibilità di vivere nell’opulenza, di scadere nel materialismo che corrode la convivenza, dietro alla parvenza di un formale rispetto. Allora si passa a respirare un clima sotterraneo di mutua ostilità, di sorda acrimonia. Una tensione latente corrode l’umano consorzio. Ecco che, in quel frangente, una scala gerarchica non codificata invade la nostra mente.

Il tempio classico di Kamarina s’intravedeva dalla Palepoli, semisepolto da una masseria, una tenuta costruita ai primi del Novecento. Si scorgeva dall’interno del museo, attraverso uno squarcio del terreno. Tuttavia quella strana sovrapposizione d’un antico sacro recinto, sormontato da un più recente edificio profano, che lo soffocava, era segno del dispregio che si coltiva verso tutto ciò che non ci somiglia o che non abbiamo vissuto. Viene imputata alla generazione precedente la responsabilità per il mancato superamento delle afflizioni presenti, si condannano i padri, sottraendo loro credibilità. Si aspira al parricidio simbolico fino a che non ci si accorge che tocca a noi di entrare nel mirino dei nostri giudici. Si cercano sommariamente i responsabili degli errori del passato, quando è evidente che “l’uomo terreno non è padrone nemmeno di dirigere il suo proprio passo”.

Il territorio scelto da Lauro come cominciamento del suo (si spera lungo) viaggio a bordo della Studiomobile, era la parte dell’isola che fu oggetto degli studi di Paolo Orsi nell’Ottocento e di Bernabò Brea nel Novecento.

La valorizzazione di quel territorio non può non tener conto dell’eredità di un’antica cultura comune, che qui è detta “del Castelluccio”. Le opere che Lauro amava far assurgere a vette della letteratura ‘storica’ isolana, dalle quali partire per rileggere le vicende dei luoghi di cui ci occupiamo, sono le novelle verghiane *Libertà* e *Cos’è il re?* il romanzo pirandelliano I vecchi e i giovani e quello consoliano de Le pietre di Pantalica, nella sezione Ratumemi, Considerava quello, a torto o a ragione, il suo patrimonio immateriale.

Nel tornare al suo mezzo, Lauro percorse i viottoli bordati da muretti a secco, visibili anche dalla strada statale, e le zammarre, che crescono spontanee ovunque, sulle rocce, ai ciglioni delle strade, ai lati dei sentieri e delle trazzere. Le più importanti fra queste ultime erano definite règie.

Passava di là un’antichissima via di comunicazione, divenuta una via romana, il ‘Cursus publicus’, che da Lilibeo conduceva a Syracusæ, le sedi dei due *quæstores* romani.

La via è descritta nel registro delle stazioni di posta e delle vie *stratae* (per lo più lunghe e diritte, percorse delle legioni ma anche da commercianti, amministratori ecc.), insieme con gli *itinera* da percorrere da un insediamento all'altro. Ogni stazione aveva un servizio di assistenza ai viaggiatori, che necessitavano di servizi e di beni indispensabili per il funzionamento del sistema economico, oltre che di sicurezza durante gli spostamenti da un insediamento all’altro, da una località all’altra.

Quel documento dal nome suggestivo, l'Itinerario delle province di Antonino Pio Augusto, risalirebbe agl'inizi del terzo secolo ed è custodito a Roma presso la Biblioteca di Palazzo Venezia. Quando si potrà dire con certezza: ecco, qui correva un tempo la strada romana, descritta e citata da illustri studiosi del passato, ebbene, allora da più parti correranno a ricoprirla perché se ne perdano le tracce, impegnati, come sono, a rimuovere ogni ostacolo che si opponga alla soddisfazione di interessi immediati, un fastidio piuttosto che un fastigio. Meglio ridurla a un'allumacatura.

Uscito dalla Masseria che affossa l'antico tempio, Lauro annotò alcune considerazioni dedicate a due uomini che lui stimava… *due rarae aves*: Paolo Orsi e Zanotti Bianco. Rimando alla lettura delle loro emblematiche biografie.

L'acropoli che prospetta sul mare più antico o, se si preferisce, sul lago più grande e solcato del nostro unico (checché se ne pensi) piccolo pianeta, è il culmine dal quale Lauro ha posto un suggello al suo viaggio, ne è il suo presupposto culturale, coi suoi rimandi a un passato dalle premesse tali da far sperare all'irradiazione di una grande civiltà di pace e di concordia tra gli uomini. Premesse che però si sono rivelate remote e vane per il prevalere, sull'intera Terra, delle figure di Ares e di Eris, gli dei che l'eredità della mitologia greca ha esportato nel resto dell'orbe terracqueo, portati in trionfo tra le nazioni: quei due simulacri parlano per bocca di un regista ventrìloquo il quale li fa parlare, suggerisce loro gli scenari mondiali, induce alla inimicizia all'avversione all'ostilità, alla superbia oltracotante. E questa lunghissima azione scenica, cupa e densa di drammi d'ogni sorta, blandi o truculenti, durerà sinché a quel regista resterà la possibilità di agire al timone.

Il natante sul quale tutti siamo saliti, ognuno al momento di nascere, avendo ciascuno di noi ricevuto gratuitamente il nostro biglietto di sola andata, va a cozzare contro gl'insidiosi scogli della Discordia, sui quali giacciono insepolti ossa e teschi biancheggianti al sole. Il suo borioso timoniere, comandante della crociera, sa di dover raggiungere un porto definitivo.

Voyage à Thrinakìa

Véronique Béné

magma@analisiqualitativa.com

Alger Algeria, 1961 - Chantegeuse Haute Loire, Francia.

Abstract Un estratto dal diario di viaggio *Voyage à Thrinakìa* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), seconda opera classificata nella sezione diari di viaggio del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

L'Etna

Dans l'avion qui va de Paris à Catane, je dévore le livre de Jean-Pierre Vernant *L'univers, les dieux, les hommes / Récits grecs des origines*, qui m'est arrivé dans les mains un peu par hasard, en cherchant dans la bibliothèque d'une amie de quoi passer le temps pendant ce court voyage. Je ne sais encore rien de la Sicile, pas même sa géographie mythique dans l'Odyssée. (j'apprendrai qu'elle est identifiée par certains comme l'Île du Soleil, que Polyphème y avait sa grotte, et que Charybde et Scylla sont deux passages dangereux du détroit de Messine, etc.)

Quand l'avion se pose à Fontanarossa, je pense en refermant le livre : *« et voici que l'Etna m'est voilé comme l'était Ithaque à Ulysse »* car aujourd'hui les nuages masquent le grand volcan. Il me faudra donc patienter pour le voir et pour le moment, découvrir Catane de dessous mon parapluie, la lave noire de ses pavés toute brillante de la pluie d'avril reflétant les lumières de la ville. C'est un éblouissement, bien sûr. Chaque coin de rue semble une scène de théâtre, chaque maison semble un palais, chaque palais semble un squats avec ses tags sur les murs. Ici un escalier, là une ancienne coulée de lave, une fontaine, des arcades. Les rues sont magnifiques de poussière, d'ornements, de vie.

Tout comme l'Etna dans ses voiles, la mer reste invisible depuis la vieille ville, barrée par la ligne noire du chemin de fer. C'est une mer de lave qui l'a fait reculer de plus d'un km pendant la grande éruption de 1669, agrandissant la ville d'autant, isolant le vieux Castello Ursino du rivage. La mer en bouillonna pendant 15 jours, nous dit Dumas. Ce fleuve de voitures qui ceinture la cité, c'était donc l'ancien rivage de la mer ionienne, battant contre les grands murs noirs de l'ancien port !

En découvrant les coulées qui forment la base des maisons à deux pas de la rue où j'ai déposé mes pénates pour quelques jours. Je comprends que les Catanais ont rebâti leur ville sur un magma à peine refroidi, et aussi à chaque tremblement de terre. Cette ville bordée d'un côté par le volcan, d'un côté par la mer ionienne, est noire et grise comme ma ville natale. Est-ce pour cela que je m'y sens bien ? Jour après jour, je découvre la ville comme un gosse émerveillé devant un coffre au trésor. Il y a ces palais crépis de poussière de lave, ces ex-voto à tous les coins de rues, avec des Jésus en plâtre qui voisinent avec des tags à la peinture verte ou noire. Il y a ces boutiques encombrées où ces mêmes statuettes sont proposées à la dévotion des passants. Celle où abondent les céramiques colorées, les fameuses têtes de Maures ; il y a ce bonheur de boire des petits cafés serrés dans des tasses au buvant bien large, ou bien en pleine rue, devant un petit kiosque, avec un jus d'oranges fraiches pressées.

La Sicile est le pays des oranges selon Maupassant, et d'ailleurs en arrivant sur Catane, je n'ai vu que des champs d'orangers. Dans le bus, regardant les vergers à travers la vitre, ces vers de Musset, mis en chanson par Brassens, m'accompagne : Ces beaux lieux où l'oranger / Naquit pour nous dédommager / Du péché d'Ève.

La Sicile serait donc un paradis ? Pour les touristes, peut-être bien : manger à toute heure les meilleures pizzas, les pâtes brûlantes, la *« tavola calda »*, les *panini* généreux, le vin de l'Etna, l'un des favoris du dieu Bacchus, dit-on, sans oublier les délicieuses bières locales, comme la Yblon, à Ragusa, merveilleuse après la montée vers la ville neuve par les 242 marches de la Scale, entre églises et palais.

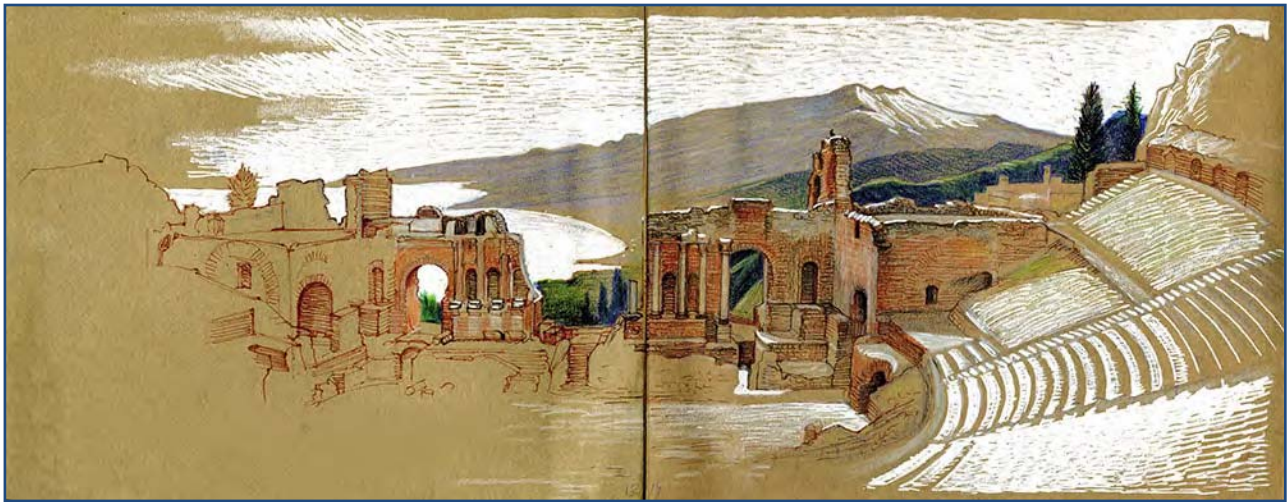
Vu du ciel, l'Etna est un immense corps pustuleux avec ses 250 cratères. Je ne suis pas dans le ciel et mes pieds foulent une poussière sèche et glissante. Orazio marche à mes côtés. Son association édite un journal qui s'appelle M@gm@. Il me réserve depuis longtemps cette journée sur le volcan. Près des *Crateri Silvestri*, des ex-voto jalonnent la route, sur les murs des bâtiments épargnés par les coulées des éruptions de 2001 et 2002. Mons Gibel, la montagne sur la montagne, est un univers vaste et changeant, tout de scories noires et rousses, avec en plus quelques cars de touristes. Puis nous allons plus loin, coté est, sur une petite route qui traverse des vignobles et se perd ensuite dans la montagne, parmi les bouleaux. À 1700 m. d'altitude, je découvre un monde en noir de lave et blanc de neige, dans le vent vif de ce ciel d'avril chargé de nuages qui se mêlent aux volutes de fumée bleue sortant du grand volcan (Je croque rapidement, me réservant de revenir au carnet plus tard et au chaud).

La mythologie raconte qu'un géant à l'haleine de feu est écrasé sous l'ile. L'un de ses derniers soubresauts a détruit un quartier du village de Milo. La route est barrée. Orazio et moi remontons la déviation avant de replonger dans l'agitation Catanaise.

Autant que les cratères, les mythes se bousculent autour de l'immense volcan. Est-il la prison du géant Typhon, la forge de vulcain ou bien ce Polyphème à l'œil unique qui jette des quartiers de roche dans la mer Méditerranée ? Sous les yeux des hommes, le géant des volcans a pris cette forme mentale qui est le mythe.

Taormina

Jetée au cœur de Taormina par une belle journée dominicale, je suis loin de savoir ce qui m'y attend tout d'abord : une déambulation éprouvante dans une rue unique et bondée, bordée de magasins de fringues et d'échoppes de souvenirs clinquants, au milieu d'une foule endimanchée qui semble par moments faire assaut de vulgarité dans les tenues vestimentaires et les attitudes ; puis quelques moments de grâce en levant la tête vers les façades et m'esquivant dans les escaliers pour me retrouver face au paysage étonnant de la plongée des jardins vers la mer.

Heureusement, au bout de cette débauche mercantiliste, il y a ce que je suis venu rencontrer, croquer, éprouver : le théâtre antique, au milieu d'un des plus beaux paysages du monde, *« le plus énorme ouvrage de la nature et de l'art »* (Goethe).

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

Je monte aussi rapidement que possible en haut des marches, je veux découvrir le grand cirque d'un seul coup. Alors ce fut comme si le vide m'aspirait en même temps le regard et l'esprit, en un demi-vertige. Là-bas, derrière les colonnes brisées, il y a la mer, puis les côteaux piqués de cyprès et l'immense Etna, encore enneigé. Et sur le dernier gradin, le spectacle est inoubliable. Je m'assois, le carnet sur les genoux.

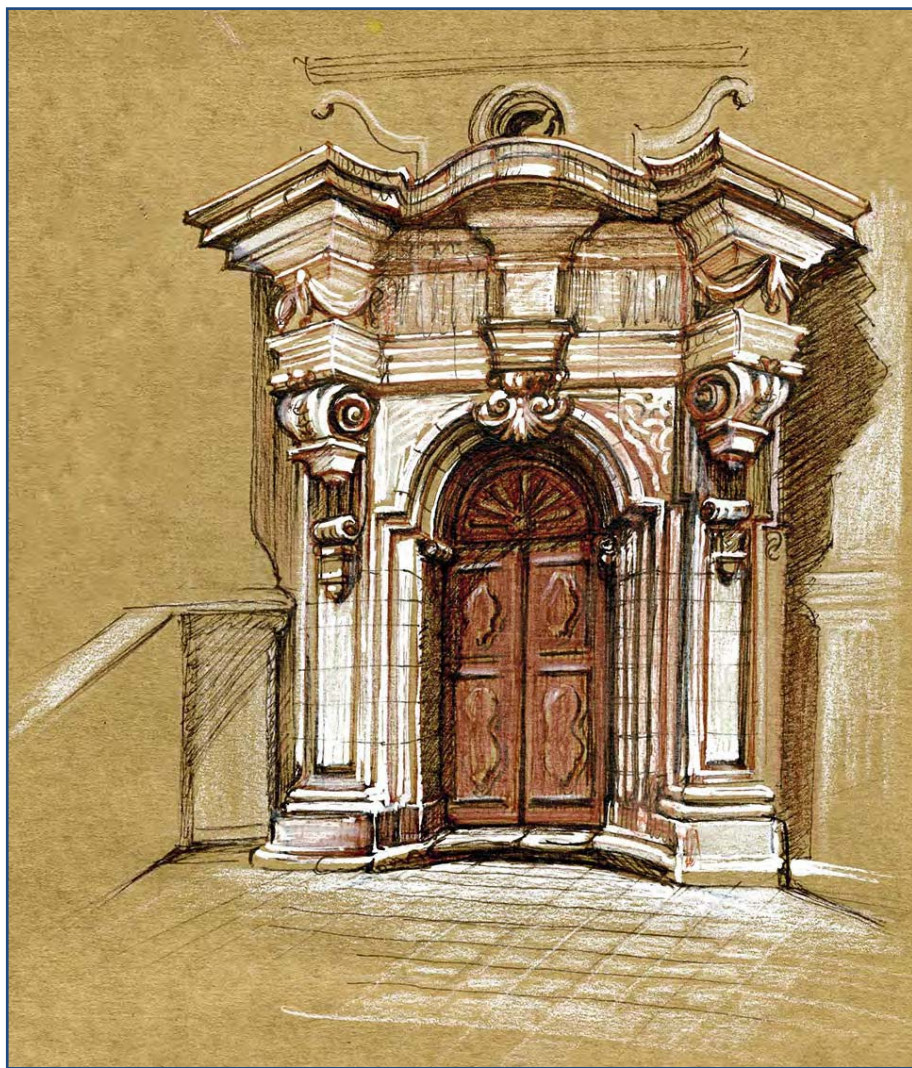
Autour de moi, on prend des selfies, des groupes bruyants s'apostrophent. Je me coince dans une bulle d'air et je flotte entre la pierre et le ciel. Je bois à petits coups gourmands le soleil qui me cuit un peu, la saveur de cette journée qui s'étire dans la beauté, l'infini plaisir qu'il y a à pouvoir rester là, sans rien d'autre à faire que de laisser le crayon courir sur la feuille, mes yeux capter la lumière blanche, mon esprit s'égarer vers l'horizon.

Memorie dall'isola del sole

Elena Traina

magma@analisiqualitativa.com

Seregno, Monza e Brianza, 1990 - Norwich Norfolk, Regno Unito.

Abstract Un estratto dal diario di viaggio *Memorie dall'isola del sole* (Archivio della Memoria e dell'Immaginario Siciliano AMIS - Le Stelle in Tasca ODV Catania), terza opera classificata nella sezione diari di viaggio del premio internazionale di scritture autobiografiche Thrinakìa.

Thrinakìa journal de voyage - Véronique Béné
Deuxième œuvre primée Section Journaux de voyage

1990

Non ho ricordi. Ma mi raccontano che nell'agosto del '90, dopo uno spettacolare mondiale, volo in Sicilia per la prima volta, e sono ancora in fasce. Cugini e zie fanno a turno per tenermi in braccio come un trofeo, sentenziando, unanimi, che sono tutta mia nonna Rosalia, alla quale nessuno sa che rimangono pochi mesi di vita.

Una cugina di papà mi fa il buco alle orecchie. Con l'orecchino stesso, mi raccontano. In paese si sentono le mie urla.

1996

Comincio a ricordare frammenti delle estati precedenti. Mio zio Nino, che ha un occhio verde e uno azzurro, e la pelle abbronzata e rattrappita come quella degli ulivi, mi fa fare i giri sulla sua mula bianca Merlina, e la zia Giovannina ci prepara le *vavaluci* al sugo, che alla lunga non mi faranno più impressione.

Condivido il senso di anticipazione che regna tra i paesani e gli emigrati di ritorno durante le settimane che precedono la Festa della Madonna. Ci saranno i fuochi d'artificio. La processione. Le bancarelle, e forse mamma e papà mi prenderanno un giocattolo.

Nei tre giorni prima della festa, suoni di cannone ci svegliano la mattina. Vado a rifugiarmi, in lacrime, nel lettone. «*È solo l'alborata*» mi spiega la mamma. Scopro che non mi piace *l'alborata*. E

scopro che non mi piacciono i fuochi d'artificio, per cui mamma e papà mi lasciano dalla zia Rosina, sorella di mia nonna Rosalia, e insieme guardiamo *Giochi senza frontiere*.

Alle bancarelle, papà mi compra un diario per la scuola e uno zainetto colorato lucido, che a fine estate sarà pieno di conchiglie. Anche Marco vuole un diario, e lo sceglie dei Power Rangers. Solo che poi un pezzettino della carta che lo riveste si stacca, e scopre che è in realtà un diario di Ambra Angiolini mascherato da Power Rangers. Rido come una pazza e glielo rinfaccio fino a settembre.

1999

Dal garage dei nonni si alza un profumo di salsa, la nonna è giù che riempie le bottiglie con la mamma e la zia. Il nonno Domenico è seduto in balcone, sulla sedia di vimini. Ai suoi piedi ci siamo io, Marco, e i miei cugini Massimo e Monica. I miei altri cugini Domenico e Fabiana non ci sono, forse aiutano gli zii a raccogliere le mandorle.

Nonno Domenico ci racconta della Siberia, di quando l'avevano mandato a pelare patate in una fabbrica di zucchero, dove a chiunque fosse beccato a sgraffignare un po' di zucchero strappavano le unghie dalle dita. Il nonno dice che adesso è l'uomo più ricco del mondo, perché ha sei nipoti.

Per la prima volta, penso, partecipo alla processione. Mi raccontano della pastorella Angelina, cieca, alla quale apparve una visione che le indicava il luogo di sepoltura della statuetta della Madonna che ancora oggi viene portata in processione. Decine di donne anziane, alcune vestite di nero, fanno la processione a piedi nudi. Non capisco se stanno chiedendo perdono o favori.

«Fanno voto alla Madonnina» mi spiega mia zia Antonella, che è nel comitato di raccolta fondi per la Festa, e va in giro a bussare a casa della gente. (E se non si donano almeno cinquantamila lire, poi la gente parla, mi spiega papà.)

Imparo i canti e le invocazioni, che vengono ripetuti per così tante volte che anche durante il viaggio di ritorno mi rimangono in testa. *«Decimila vote ludammu a Maria di la Rocca. Maria di la Rocca è na gran signura. Miraculusa la Vergine Pura. Ventimila vote…»*.

Ogni tanto li ripeto a sorpresa, in macchina, sovrastando Battisti, e mamma, papà, e perfino Marco, si uniscono, ridendo.

2003

Mi sono creata un gruppo di amici, e neanche io so bene come ho fatto, dato che non parlo molto con gli sconosciuti. La maggior parte sono un po' più piccoli di me - un anno o due - e mi seguono dappertutto, come proseliti, anche fino alla casa su al convento, con grande sorpresa e divertimento di mia mamma, che comunque offre da mangiare a tutti.

Ci divertiamo con molto poco, giocando a briscola (che ormai sono un paio d'anni che imparo durante l'estate e disimparo tornata a casa), consumando quintali di granita, che viene ancora un euro a coppetta. Il nostro quartiere generale è la Villa, che mi ha sempre confuso perché non ha ville né edifici, è un semplice parchetto con un bar e dei tavoli al centro. Però è in una posizione fantastica, da cui si vedono la diga e le colline, e di sera i villaggi intorno illuminati.

Con gli amici, prendiamo parte alla processione, guardiamo insieme i fuochi d'artificio, facciamo avanti e indietro guardando le bancarelle e comprando audiocassette *tarocche* del Festivalbar, e l'ultimo giorno ci intrufoliamo al concerto che ogni anno chiude la Festa, di solito con qualche artista conosciuto ma un po' demodé e, di conseguenza, abbastanza economico - un anno Bennato, un anno gli Stadio - quest'anno invece c'è mio Cugino Grande Daniele, che fa il cantautore.

Al momento di lasciare il paese, con la macchina stracarica di valigie nel cortile della nonna, i miei amici sono tutti lì, a salutarmi. Il più piccolo di tutti, Salvatore, detto *Ciciddro*, mi regala un sacchetto di pesche, che sono le più enormi, bianche e succose che abbia mai assaggiato.

Faccio ciao con la mano dal lunotto, senza sforzarmi di trattenere le lacrime, tanto mamma e papà sono girati. La mamma mi sorprende quando commenta: «*Che peccato tornare a casa*».

2004

È l'estate del funerale di nonno Domenico, e quella in cui io e mio fratello scopriamo che nella nostra famiglia non è tutto ordinario, al limite del tedio, come appare. I nostri genitori ci dicono che possiamo restare a casa durante il funerale, una concessione che ancora stento a spiegarmi, conoscendo i loro formalismi. Questa decisione non passa inosservata, né passano inosservati i pantaloni corti di papà in chiesa, anche se fa un caldo pazzesco.

A un certo punto dell'estate vedo mia mamma piangere per la prima e unica volta in tutta la mia vita. Mio papà e mio zio Giovanni, fratello di mia mamma, non si parlano. Non ricordo come, ma in qualche modo alla fine si riappacificano. Forse alla maniera dei siciliani, non dicendosi niente ma andando avanti ognuno per la propria strada.

Forse nel tentativo di riportare un po' di normalità, papà ci porta al mare per una settimana intera. È la prima volta. Di solito al mare ci si va in giornata, alzandosi alle sei del mattino, quando la mamma ha già preparato i panini con la carne impanata e la borsa frigo piena di frutta, pronti per un'ora di strada tutta curve fino alla contrada San Giorgio di Sciacca. Quest'anno ci alziamo alle nove, e dieci minuti dopo siamo in spiaggia. Io e Marco facciamo il bagno tutto il giorno, pranziamo alla pineta, digeriamo giocando a carte e ritorniamo in spiaggia fino a sera.

Solo prima di addormentarmi, a volte i miei pensieri vanno al nonno, che diceva di essere l'uomo più ricco del mondo.

2006

Sono un paio d'anni che d'estate frequento Giulio e Anna, lui figlio di emigrati al nord, come me, e lei di Caltanissetta. Ci facciamo video stupidi con la telecamera di papà, parodiando principalmente televendite e musical, sempre alla casa su al convento. Un giorno organizziamo una scampagnata con la nostra compagnia di ragazzi e i nostri relativi genitori, i quali con generosità e spirito di festa ci portano in macchina al Bosco della Buona Notte, alla Quisquina, dietro l'eremo di Santa Rosalia che ormai chiedo di visitare ogni anno.

Grigliamo carne condita con l'olio e consumiamo chili e chili di anguria e pesche Bivona. Nel pomeriggio, mentre i grandi giocano a scala quaranta o schiacciano una siesta, chiediamo il permesso di fare un giro nei boschi intorno. «*Basta che non vi perdiate*».

A capo della spedizione ci sono io, che non permetterei mai che qualcosa capiti alla mia banda di Bimbi Sperduti. Ci addentriamo nella macchia, facendo a gara a chi trova più pinoli. Cantiamo canzoni dei cartoni animati, il tempo vola. Costeggiamo una strada in mezzo alle colline e comincio a chiedermi quando, esattamente, abbiamo lasciato i boschi. Non abbiamo idea di dove si trovi il Bosco della Buona Notte, e sul Nokia che mi ha prestato la mamma ci sono zero tacche.

Facciamo marcia indietro e andiamo sempre dritto. Ci passa di fianco la macchina della forestale, ma non faccio in tempo a fermarla. Arriviamo al bosco quando il sole è già basso sull'orizzonte, e i nostri genitori hanno l'aria preoccupata, ma non troppo. Inspiegabilmente, non riceviamo nessun cazziatone. «*Stavamo per chiamare la forestale*», scherza papà. Sarà l'aria della Sicilia.

2009

Fino alla fine delle superiori, le estati in Sicilia si fanno un po' più rade. Sarà perché cominciano le vacanze-studio in Inghilterra e in Spagna, e i primi viaggi da sola, in Irlanda, ma trovo sempre più scuse per non scendere.

Negli ultimi anni ha cominciato a pesarmi il maledetto *giroparenti*, come lo chiamiamo io e mio fratello, quel rito per cui non appena arrivati bisogna andare a salutare tutte le zie e tutti i cugini sia da parte di mamma che di papà, e *rifare il giro* prima di andarsene. E se facciamo il conto che ogni nonno aveva in media sette fratelli o sorelle, stiamo parlando di mezzo paese, una quantità infinita di caffè e ore ed ore seduti a tavola. Curioso come questo non mi pesasse nelle estati che seguivano la Comunione e la Cresima, quando la mia presenza veniva ricompensata con una generosa busta, poi scialacquata alla bancarelle della festa.

2015

È un anno decisamente strano. Ho venticinque anni e non me li sento, è come se in teoria avessi già dovuto decidere che cosa fare della mia vita da un bel pezzo, ma sono ancora in alto mare. Così, per la prima volta, decido di scendere in Sicilia in primavera, non d'estate.

Dormo dalla nonna, ma lavoro su al convento, perché dalla nonna c'è *sempre* qualcosa da fare. Mi vuole bene, ma non capisce che io non sono qua in vacanza. Una volta, sento la mia vicina di casa riferirsi a me come *la milanisa*. Non me la prendo, ho abbastanza anni di sopportazione alle spalle. I figli di migranti sono condannati a essere i ritagli della società ovunque vadano. Al sud, sono quelli del nord. Al nord, sono quelli del sud.

Non tardo a rendermi conto che in questo paese non c'è *nulla* da fare e l'intrattenimento principale dei suoi abitanti… sono gli abitanti stessi, e i loro più o meno gravi peccati. Dopo pochi giorni, cugini e amiche mi hanno raccontato *tutto* di *tutti*.

Un giorno giuro che torno qui e ci scrivo un romanzo, ma per adesso devo concentrarmi sui miei progetti, che non vanno molto bene. Mi distraggo facilmente, mi sorprendo a pensare alla nonna che ci rimane male e agli zii che sparlano, e quando invece il lavoro va bene, dalla finestra comincia la litania: «*Ovaaa, ovaaa*». «*Lenzuolini, vestitini, calze per donna*». «*Chi bedde millinciane chi aaaiu*». «*Vendo forni, forni elettrici*». E l'inquietante musichetta del gelataio. Non è un paese per introversi.

2020

Quest'estate non andrò in Sicilia. Non credo. È ancora troppo presto e non ho le forze necessarie per affrontare la domanda che tutti vorranno farmi. Qualcosa di spezzato ce l'ho dentro anch'io, e lo so che farà fatica a guarire, ma non mi sento di affidare alla Sicilia anche questa responsabilità. Preferisco aspettare, perché un giorno, quando tornerò, lo farò col sorriso sulle labbra e la curiosità di raccogliere nuovi ricordi, di ascoltare nuove storie e di solcare nuovi, e sempre antichi, paesaggi.

E ci saranno interminabili pranzi, vagonate di pasta con la salsa, carne *arrostuta* e pane *cunzato* con l'olio. I caffè del *giroparenti*, le bomboniere di matrimonio dei miei cugini e quelle di battesimo dei loro primogeniti. Bucce di mandorla sul pavimento dei garage, e mandorle stese al sole a seccare nei cortili. La sinfonia dei venditori ambulanti, ognuno col proprio furgone, e vasche di ricotta fresca per farci la pasta, e vestiti comprati al mercato perché costano meno. *L'alborata*, il comitato della festa che suona il campanello, è ora di preparare la busta con i cinquanta euro. La processione, i fuochi d'artificio, le bancarelle, il concerto. La gita all'eremo di Santa Rosalia, quella alla Valle dei Templi, e le giornate al mare a San Giorgio.

Vortici di polvere e piume di piccione *a lu curtigliu* e sul balcone della casa su al convento, che è sempre lì, in attesa che io ritorni per scriverci, chissà, forse un romanzo sulla mia isola, l'isola del sole.